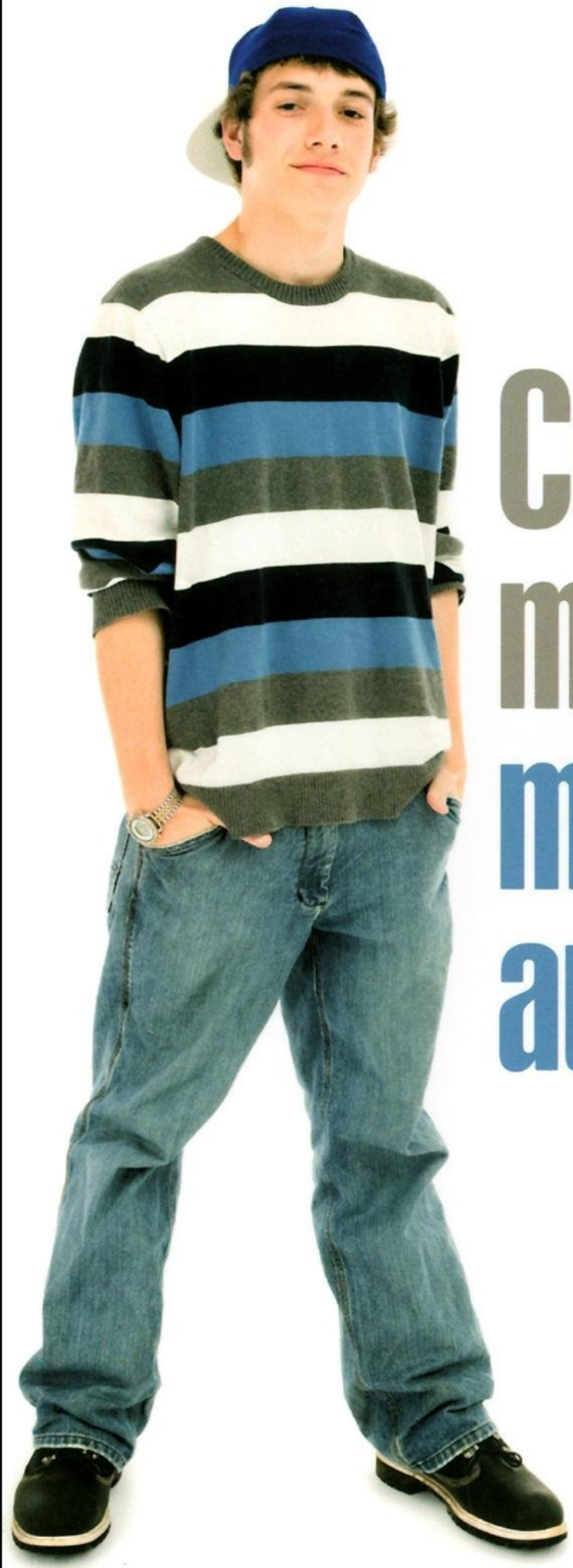
Maria Poblete



Comment mettre mon ado au travail

l'Etudiant

COMMENT METTRE MON ADO AU TRAVAIL

Maria Poblete

Copyright © 2010 L'Etudiant.

letudiant.fr

SOMMAIRE

1. Inès, le déclic hors de la famille 7
L'éloignement familial temporaire comme alternative

2. Mehdi, initié hors du quartier 16
L'aide scolaire en milieu défavorisé

3. Claire, la rébellion de l'enfant modèle 27
Le rejet face à une pression parentale trop forte

4. Rémi, enfant précoce enfin reconnu 37
Détecter et gérer la précocité

5. Léo, malheureux en seconde générale 47
La réorientation peut être une solution

6. Bastien trouve sa voie au Sénégal 58
Remettre les ex-décrocheurs sur des rails

7. Marie, la passion du théâtre 71
Faire de la spécificité d'un adolescent un atout scolaire

8. Marine déteste l'école 80
Retrouver la motivation grâce au soutien d'anciens élèves en difficulté

9. Abdelak, réapprendre à apprendre 88
Remettre à niveau en structurant

10. Timothée, un petit coup de pouce individualisé 96
Quelques séances de soutien scolaire pour éviter les dérapages

11. Vincent, ancien accro aux jeux vidéo 105
Reprendre confiance en soi grâce à une thérapie

12. Virginie, indisponible actuellement 118
L'incapacité à gérer ses études quand la famille va mal

13. Anne, des relations tumultueuses avec les professeurs 125
Des médiateurs pour soutenir un jeune en conflit avec ses enseignants

Copyright © 2010 L'Etudiant.

14. Antonin s'ennuie en classe 135
Repérer et accompagner un enfant grâce à des activités extrascolaires

15. Julie, sous l'emprise du cannabis 141
Prendre en charge le syndrome amotivationnel induit par la consommation de substances

16. Hugo, vivre et étudier avec une dyslexie 150
Apprendre à travailler autrement pour éviter les échecs

Annexes 157

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Introduction

La motivation scolaire est autant l'affaire des parents, des enseignants, que des adolescents eux-mêmes. L'ambition de cet ouvrage n'est pas de livrer sur un plateau les clés de la réussite, ni d'offrir une sorte de guide pour séances sauvages de coaching scolaire, mais de proposer des pistes, des idées pour mettre les adolescents au travail... tout en assurant leur bien-être. Les recettes toutes faites n'existent pas ; le bon sens, oui.

Avant toute chose, parents qui avez ce livre entre les mains : déculpabilisez ! Ce n'est pas parce que votre adolescent devient agressif, qu'il semble tourmenté, qu'il est constamment renvoyé de cours ou que ses notes dégringolent, que vous en êtes responsables, ou pire, coupables. Je me souviens d'une psychanalyste affirmant que le travail des adolescents était de surprendre leurs parents et que le rôle des parents était de les soutenir ! L'adolescence est un mouvement plein de force et de promesse de vie. Mais c'est également une période à problèmes, génératrice de souffrances. À l'image du homard, pour reprendre une métaphore laissée par la grande Françoise Dolto, l'adolescent change de carapace et reste sans défense le temps d'en fabriquer une nouvelle.

Cet ouvrage a pour but de vous présenter une large « palette » de situations pédagogiques, basées sur des histoires vraies qui ont toutes trait à une problématique particulière : démotivation, chute brutale des résultats, mauvaise orientation, conflits relationnels, ennui et phobie scolaires, dyslexie, difficultés sociales, précocité, addictions, crise d'adolescence... Chaque chapitre présente le portrait d'un jeune, les difficultés qu'il a rencontrées, et

Copyright © 2010 L'Etudiant.

la façon dont ses parents s'y sont pris pour dépasser le problème. Il est nécessaire de s'appuyer sur des professionnels – experts, enseignants, psychologues, pédopsychiatres, conseillers d'orientation, conseillers d'éducation, éducateurs… – qui sont ici appelés en renfort. Ils « décryptent » la problématique, ce qui la sous-tend et ce qui a permis sa résolution, en commentant les réactions de l'enfant et celles des parents.

Ces jeunes, je suis allée les chercher dans toute la France, dans tous les milieux, dans tous les quartiers, avec le souci d'aborder et de sensibiliser toutes les catégories socioprofessionnelles. J'ai pris soin, au-delà du portrait, de reconstituer le parcours scolaire de chacun. J'ai interrogé les parents, parfois la famille élargie, mais également les professeurs et chefs d'établissements scolaires, afin d'apporter différents éclairages. Je souhaite que vous preniez autant de plaisir à parcourir cet ouvrage que j'en ai pris à le concevoir et qu'il vous sera utile pour résoudre des problèmes que la scolarité de votre adolescent pourrait vous poser.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

1. Inès, le déclic hors de la famille

L'éloignement familial temporaire comme alternative

Cadette d'une famille de deux filles, Inès, 17 ans, a dû s'éloigner provisoirement de sa famille pour prendre de la distance et retrouver un cadre propice à une scolarité épanouie.

À 17 ans, Inès commence à comprendre sa relation avec l'école, les apprentissages, le système scolaire. Aujourd'hui en classe de seconde, elle semble être sur le chemin de la réussite. Après quelques années de turbulences, elle découvre l'intérêt des études. Elle se verrait volontiers organisatrice d'événements culturels, responsable de salles de spectacles, « manageur » de groupes de musique ou administratrice de compagnies de théâtre. « J'aime bien prendre les choses en main… même si, pour l'instant, je reconnais ne pas toujours bien organiser mes propres plannings de travail. Je sais, je sais… »

Peu importe. En dix ans, quel chemin parcouru pour cette jeune fille aux yeux noisette pétillant !

■ Des résultats scolaires qui baissent petit à petit

Les premiers souvenirs d'école d'Inès remontent au CE1. Elle attend avec impatience la cloche qui sonne la récréation pour s'amuser avec ses copines. Elle se souvient : « J'allais à l'école pour jouer, pour rigoler, pour passer un bon moment. Je m'amusais beaucoup. Mais je ne faisais pas trop de bêtises non plus, je n'ai jamais été rebelle ! En primaire, j'ai surtout appris à être sociable, vivre avec les autres, avoir plein de copains et de

Copyright © 2010 L'Etudiant.

copines et cultiver l'amitié. Partager des moments avec eux, jouer, organiser des spectacles, des soirées pyjamas ou des parties de billes à la récré… C'était ma principale et unique motivation pour me lever le matin. »

Les devoirs en rentrant le soir ? Les leçons à apprendre ? Personne ne semble s'en préoccuper. Isabelle, sa mère, admet qu'à l'époque, elle et son mari sont surtout concentrés sur leur travail, leurs formations, leurs entreprises. Ils laissent Inès et sa grande sœur aux bons soins de baby-sitters ou de jeunes gens au pair, pas toujours très attentifs aux interrogations, exercices de mathématiques et poésies à apprendre par cœur. Un peu comme si les affaires scolaires ne les concernaient pas.

Les années de primaire se déroulent bon an mal an. Inès passe de classe en classe, toujours juste à la moyenne ou un tout petit peu en dessous, mais elle passe. Puis arrive l'entrée au collège. Pour la jeune fille, la barre devient très haute en ce qui concerne les apprentissages, les compétences et l'autonomie. L'entrée en sixième coïncide également avec son besoin chaque jour plus marqué de socialisation. « J'ai découvert un autre monde avec de nouveaux copains, je me suis laissée embarquer et cela ne m'a pas beaucoup aidée. Après les cours, je sortais et je retrouvais tous mes amis, avoue-t-elle aujourd'hui. Quand je n'étais pas avec eux, je m'affalais devant la télé à regarder des séries, et quand ma mère rentrait du travail, elle me répétait sans cesse : "Fais tes devoirs, fais tes devoirs". Cela créait des tensions entre nous et on perdait du temps à se disputer. »

« J'étais très occupée parce que j'étais moi-même en formation, reconnaît Isabelle, la mère d'Inès, infirmière libérale.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Quand elle était au collège, je me souviens de disputes fréquentes, incessantes, épuisantes, pénibles. Chaque fin d'année était juste passable. » Inès ne brille dans aucune matière, mais aucune n'est catastrophique non plus.

C'est en fin de quatrième que les mathématiques commencent à lui poser de sérieux problèmes, par manque de travail et peut-être en raison de lacunes cumulées. La dernière année de collège est mauvaise. Ses parents insistent auprès des enseignants et du principal de l'établissement. Ils signent un contrat avec l'adolescente. Le but ? Se donner les moyens de réussir au lycée. Cela ne semble pas impossible, l'objectif étant de progresser.

■ La décision de l'internat

Le choix de l'internat se profile alors. Inès est partante, d'autant plus que l'un de ses oncles, avec lequel elle s'entend bien, est conseiller principal d'éducation dans un lycée plutôt bien coté de la région. Cela peut aider.

« Nous savions tous que du point de vue scolaire, ce serait difficile, mais nous avons cru qu'elle se ressaisirait et qu'elle s'accrocherait », confie Isabelle. Inès reconnaît avoir essayé, tout en ayant l'impression que c'était trop tard. La scolarité à l'internat ne se passe pas bien. La jeune fille baisse les bras, se laisser aller, décroche complètement. Elle perd pied et ne croit plus en l'école. « J'ai commencé à faire n'importe quoi, les adultes m'ont laissé de la liberté au lycée et je n'ai pas su quoi en faire. C'était de pire en pire, j'étais complètement larguée, et pas seulement en maths, dans beaucoup de matières, presque toutes ! »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Les résultats ne sont pas bons. Inès a trop de lacunes qui lui semblent insurmontables. « Le soir, à l'étude, je rêvassais devant mes cahiers ou je discutais avec mes copines dans les chambres. Je n'arrivais pas du tout à me motiver, c'était plus fort que moi, comme si une force m'immobilisait. J'étais incapable de faire le moindre effort. » Aujourd'hui, Inès évoque tranquillement ces difficultés, elle a pris du recul sur cette année « sabbatique »... qui s'est pourtant mal terminée, puisqu'un incident a eu lieu.

« Elles étaient plusieurs à chahuter et une fenêtre s'est brisée ; cela aurait pu être très grave, raconte Laïziz, l'oncle d'Inès et également le conseiller principal d'éducation en charge de l'internat. C'était une grosse bêtise d'adolescents. Il a fallu que je gère les sanctions, même si ma propre nièce était mêlée à cette affaire. Elles ont été exclues de l'internat pendant quinze jours, mais pas du lycée, afin de ne pas mettre en péril leur année scolaire. » L'oncle habitant tout près de l'établissement, Inès vit chez lui et sa famille pendant son renvoi. La cohabitation se déroule sans heurts. La jeune fille se montre sage, sérieuse. Elle rentre tôt et on la surprend même à plusieurs reprises penchée sur ses cahiers, très concentrée. Cependant, elle a du mal et le retard semble difficilement rattrapable.

La fin de l'année arrive et l'annonce du redoublement n'étonne personne. Les conclusions du conseil de classe sont formelles : Inès ne possède pas les acquis pour intégrer une classe de première. Alors que faire, puisque l'internat ne semble pas lui convenir ? Une réunion de famille élargie a lieu.

L'oncle et la tante d'Inès lui proposent de venir vivre chez eux, afin d'effectuer une deuxième seconde dans de bonnes

Copyright © 2010 L'Etudiant.

conditions. L'adolescente a de longues discussions avec ses parents. « On parlait beaucoup, avec ma mère surtout, je trouvais que ça suffisait. Je crois que je commençais à comprendre que la vie avec les amis, c'est essentiel, mais qu'il fallait accepter de penser aussi, de temps en temps, à autre chose. »

■ Une alternative pour reprendre la situation en main

L'été arrive et les parents d'Inès s'interrogent : comment motiver leur fille ? Une idée émerge alors : réaliser un stage dans un établissement hôtelier dont les gérants sont des connaissances. Inès accepte avec plaisir. « Je pressentais qu'elle avait besoin d'un déclic, d'un sursaut, quelque chose qui la fasse bouger, explique Isabelle. J'ai toujours pensé qu'un enfant ou un adolescent, pour comprendre et réagir en cas de crise, a besoin de voir concrètement la réalité de la vie. L'idée était de lui démontrer que les études servent réellement. J'avais beau le lui répéter et lui montrer que des gens, même proches de nous, avaient arrêté leurs études et étaient handicapés par cette situation, en raison du manque de diplômes, elle ne comprenait pas. »

Inès passe un mois d'été à travailler dans ce gîte/chambre d'hôtes. Elle en revient transformée, grandie, plus mûre. Le début de la révolution a commencé.

Sa mère en parle avec émotion : « Je me suis souvenue des livres de Daniel Pennac. Tout le monde, même les cancres, peut réussir. Je voulais appliquer cette vérité à ma fille. En travaillant et en réussissant, elle a compris qu'elle pouvait arriver à ses fins en faisant des efforts. Elle a côtoyé le monde de l'entreprise et a croisé quelques personnes qui étaient là sans l'avoir choisi. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Du même coup, Inès comprend que pour atteindre son but, elle va avoir besoin de poursuivre ses études. La jeune fille admet alors que les diplômes sont utiles. Par ailleurs, les gérants saluent son attitude : première levée, dernière couchée. « Le regard porté sur ma fille était pour la première fois très positif. On m'a dit qu'elle était courageuse, de bonne humeur et de bonne volonté ! »

■ La deuxième seconde

Lorsqu'elle intègre sa deuxième seconde, Inès est transformée. Elle souhaite étudier et arriver à son objectif, à l'image de cet été passé à travailler. Elle travaille de bon cœur. « J'ai repris espoir en elle, poursuit sa mère ; les professeurs ont senti qu'elle était motivée, que rien n'était perdu. » La jeune fille fait preuve de bon sens, elle sait réfléchir et met en pratique le sens de l'effort acquis l'été précédent.

Désormais installée chez son oncle du lundi au vendredi, sa vie a changé, de même que sa relation à l'école. Dès la rentrée des classes, elle adopte une hygiène de vie exemplaire, s'adaptant aux règles de la famille. Chez l'oncle Laïziz, on ne badine pas avec les horaires.

Le retour à la maison après les cours ne doit pas dépasser 18 heures, les heures de repas sont fixes – 19 heures en semaine – et les écrans sont bannis, sauf le week-end. Le message est clair : le travail d'Inès consiste à étudier, à améliorer ses résultats et à progresser. Les rails sont posés, il ne reste qu'à suivre la route. « Les adolescents ont du mal avec les horaires, les règles, mais ils en ont besoin et contrairement à ce qu'on croit, ils aiment avoir en face d'eux des adultes sûrs, solides, costauds,

Copyright © 2010 L'Etudiant.

fermes. Inès a compris tout de suite que la maison n'était pas un hôtel », explique Laïziz.

Pour autant, elle n'est pas à l'armée. Les soirées sont calmes, consacrées à des discussions en famille à propos de tout et de rien – et pas que des notes –, suivies de moments de travail, lorsque celui-ci n'a pas été terminé. L'extinction des feux n'est pas à géométrie variable, 22 heures au plus tard.

« Je me suis rendu compte par moi-même qu'être en échec scolaire me stressait vraiment. J'ai donc décidé de ne pas voir mes copains en semaine, ou alors un peu le mercredi, sinon je rentrais directement, je faisais mes devoirs, je ne regardais pas la télé, je me mettais au travail et, pour la première fois de ma vie, je rendais même des dissertations avant la date ! Et ça fonctionnait, il fallait juste que je m'y mette ! » S'installer à son bureau, ouvrir un dictionnaire, chercher à comprendre, recommencer des exercices jusqu'à les intégrer, sont autant de réflexes nouveaux. « Avant, quand je ne comprenais pas, je laissais tomber ! » C'est aussi simple que cela.

Inès est fière d'elle : ses résultats s'améliorent. À la remise du bulletin du deuxième trimestre, le professeur principal la félicite pour ses efforts. Elle est désormais devenue un « moteur de la classe », sur lequel les enseignants s'appuient. Qui l'aurait pourtant cru ?

Copyright © 2010 L'Etudiant.

DÉCRYPTAGE

L'adolescence est une période de crise. L'adolescent sait à peu près d'où il vient mais ignore encore ce qu'il va trouver avec l'âge adulte.

« Il est en manque de repères, mais rejette *a priori* le mode d'emploi que lui proposent ses parents, explique Jacques-Antoine Malarewicz, psychiatre, psychothérapeute et auteur de nombreux ouvrages, dont un très remarqué consacré à l'adolescence, *Le Complexe du petit prince*[1]. Les bouleversements sont nombreux à l'adolescence, tant physiques que psychologiques, il y a tant à faire ! Les études représentent ce qu'il y a de plus objectif dans le fait de grandir. C'est une accession au savoir, c'est passer des épreuves, des rituels. Réussir ses études, c'est grandir, et grandir, c'est difficile. Le travail scolaire peut, par conséquent, occuper tout l'espace. Les tensions sont telles que les parents et le jeune se focalisent sur ce problème-là. Les résultats scolaires deviennent un enjeu familial, relationnel. »

Parfois, comme ici avec Inès, l'éloignement peut se révéler une bonne solution. Les statistiques l'attestent, l'internat fait un retour en force en France depuis le début des années 2000. « Les jeunes ont l'impression d'avoir leurs parents sur le dos – ce qui n'est pas totalement faux. Tout le monde est mis en échec et cela devient insupportable. Lorsque la cohabitation est devenue impossible, je trouve que l'internat ou l'éloignement peuvent offrir une alternative », continue le psychiatre.

Face à une impasse, favoriser un éloignement ne peut être que bénéfique. Les jeunes sont souvent soulagés de partir en pension, ou chez un grand-parent, une marraine. En quittant le regard et l'insistance quotidiens de ses parents sur son travail, Inès a déployé ses ailes. Elle a intégré un cercle vertueux de réussite.

1/ Malarewicz J.-A. (2003). Le Complexe du petit prince – L'adolescence en crise, entre l'enfance inachevée et l'âge adulte impossible à atteindre, *Paris, Robert Laffont.*

Copyright © 2010 L'Etudiant.

« Toutes les conditions sont réunies pour étudier dans un internat, qu'il soit public ou privé, explique Laïziz Hadjadj, conseiller principal d'éducation. Nous voyons des jeunes arriver complètement démotivés, fatigués par la pression parentale, épuisés nerveusement. Ils se requinquent, se retrouvent avec des jeunes de leur âge. Il suffit parfois de peu pour qu'ils se remettent au travail. » Les horaires fixes, l'interdiction d'utiliser les écrans à certaines heures (ou l'interdiction absolue, selon l'établissement), la stimulation intellectuelle et le soutien des surveillants sont des éléments importants. De plus, quand arrive la fin de la semaine, le jeune n'est plus harcelé de questions sur les notes, les devoirs, les travaux, les résultats, car il est supposé avoir fait son travail durant les moments d'étude à l'internat.

À retenir

Lorsque la cohabitation familiale est devenue impossible, l'internat ou l'éloignement offrent une alternative.

L'éloignement de la famille ne convient toutefois pas à tous les adolescents et à tous les parents.

Toutefois, l'éloignement, même temporaire, ne convient pas à tous les adolescents et à tous les parents. Comme toute décision importante, elle mérite que parents et enfant la mûrissent calmement, en identifiant clairement ses avantages et ses inconvénients. La recette miracle n'existe pas.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

2. Mehdi, initié hors du quartier

L'aide scolaire en milieu défavorisé

Tenue décontractée, cheveux courts, un sourire ravageur, Mehdi, 15 ans, est le troisième d'une famille de quatre garçons. Il vit dans une cité de Seine-Saint-Denis. Grâce au soutien sans faille de ses parents et d'une association d'étudiants, il a pu dépasser les difficultés liées à son milieu et se projette dans de longues études.

Issu d'un milieu populaire, scolarisé dans des établissements réputés difficiles et bénéficiant d'aides de l'État dans le cadre du soutien aux zones « ambition réussite » (appelées autrefois zones d'éducation prioritaire), Mehdi a attendu la classe de cinquième pour se mettre assez sérieusement au travail. Sa rencontre avec Lauranne, en quatrième année de médecine et bénévole de l'AFEV (Association de la fondation étudiante pour la ville), y a fortement contribué. Trois ans après les premières séances d'accompagnement, l'adolescent est motivé pour intégrer un lycée et entamer de longues études afin de devenir vétérinaire, son rêve d'enfant.

■ Un début de scolarité normal

Quand il parle de l'école, Mehdi préfère se souvenir de son professeur de CP/CE1, Éric. Il ne tarit pas d'éloges sur son maître : bon pédagogue, compréhensif, attentif aux difficultés et aux ressources de chacun, sympathique, « gentil » mais sachant se montrer sévère et se faisant toujours respecter. Une sorte d'enseignant idéal ? « Oui, c'est ça. Je n'ai jamais retrouvé ce style-là depuis, mais c'est peut-être mon âge à cette époque qui me fait avoir cette opinion, puisque j'avais 8 ans. Ce prof nous

Copyright © 2010 L'Etudiant.

expliquait très bien, il était patient, surtout ! Je crois qu'il avait confiance en nous, il savait nous pousser, mais pas pour nous embêter, il le faisait pour nous faire progresser. »

Latifa, sa mère, confirme : « Je me rappelle de ce que m'avait dit son maître : "Il est intelligent, votre fils, Madame, il ira loin !" »

Pourtant, la scolarité de Mehdi à l'école élémentaire, l'année précédente, n'avait pas bien démarré. Au lieu de suivre les conseils et le cours de la maîtresse du CP, le jeune garçon est plutôt tenté par le clan des chahuteurs. Le verdict tombe à la fin de sa première année d'école : Mehdi est invité à redoubler. « La maîtresse ne me parlait pas de ses difficultés pour apprendre, elle ne cessait de répéter que mon fils était agité ! », soupire la maman. Honnête, l'intéressé confirme : « Je faisais des bêtises, je voulais être comme mes copains. »

■ Arrivé au collège, l'adolescent veut s'imposer

Au collège, pas de chance, Mehdi retrouve de vieilles connaissances et se fait de nouveaux amis… en se bagarrant ! Manière de s'exprimer, de trouver sa place, de se faire respecter, et enfin d'avoir la paix. Mehdi explique clairement que le simple fait d'étudier dans son collège demande une motivation et un dépassement de soi quasi surhumains. « Ce n'est pas du tout comme dans les quartiers plus tranquilles, où les jeunes veulent étudier, apprendre, réussir et faire des études correctes. Non. Ici, tu dois d'abord te faire respecter et ensuite, tu décides si tu veux ou non étudier vraiment. » À l'entendre, les cours sont agités, les enseignants passent plus de temps à essayer d'imposer

Copyright © 2010 L'Etudiant.

le silence, faire asseoir les élèves, les convaincre de sortir leurs affaires, se poser et écouter que d'enseigner réellement.

Un jour, une bagarre éclate. Les parents de Mehdi, qui a pris part à l'échauffourée, sont convoqués par la direction. Pour la première fois, ils doivent gérer une situation de crise. « Je ne voulais pas me faire marcher sur les pieds alors je me suis battu, mais plus pour répondre, ce n'est pas moi qui avais commencé ; je n'y étais pour rien dans cette histoire. » Cela n'empêche pas l'ambiance de se tendre à la maison, d'autant plus que Mehdi éprouve de plus en plus de difficultés scolaires. « Je n'arrivais pas à travailler, en classe je ne comprenais rien à cause du bruit, et à la maison, personne ne m'expliquait. J'étais complètement perdu ! », avoue-t-il aujourd'hui.

Si personne ne peut rattraper les leçons de la journée, ce n'est pas faute de motivation. Les parents de Mehdi ne savent ni lire ni écrire. Le père de Mehdi travaille sur les marchés et Latifa, sa mère, est femme au foyer. Elle souhaite pourtant aider son fils, mais elle ne le peut pas. Elle ne comprend pas toujours ce que lui racontent les professeurs et ne peut déchiffrer aucun mot dans le carnet de correspondance. Mais si Mehdi dément aujourd'hui les statistiques d'échec en milieu défavorisé, c'est sans aucun doute grâce au soutien sans faille et à la volonté de fer de ses parents, ainsi qu'à sa propre prise de conscience.

■ Un soutien familial sans faille

À la fin de cette année de sixième, le collège souhaite le redoublement, mais les parents s'y opposent. Ils discutent avec la principale et Mehdi s'engage à travailler en cinquième.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Il se souvient : « J'ai dit que je n'étais pas d'accord, que je ne voulais pas recommencer parce que ça n'allait servir à rien. Moi, je comprenais les choses, c'est juste que j'étais agité en classe ! » Sa mère plaide sa cause devant l'institution. Pour elle, on cherche à « punir » son fils pour ses bêtises. Elle pense qu'un redoublement peut aider quand les enfants rencontrent des difficultés de compréhension, ce qui n'est pas le cas, et promet à la principale de raisonner son fils. À l'issue de cette réunion, la famille de Mehdi ne sait pas ce que la direction a décidé. L'été se déroule, l'école est loin. Arrive la rentrée des classes. Mehdi ignore dans quelle classe il est inscrit. Il se rend au collège le jour de la rentrée des élèves de sixième et découvre, avec étonnement et joie, que son nom figure sur les classes de cinquième !

« J'étais vraiment super content et en même temps, ça m'a comme déterminé, encouragé. Je me suis dit : ils m'ont donné une chance, là, il faut y aller, il faut travailler ! Alors j'ai décidé d'arrêter de faire des bêtises, j'ai percuté. J'ai compris qu'il fallait au moins le bac pour avoir un bon travail. Moi, je pensais à un métier comme vétérinaire ou architecte et pour ça, je savais que je devrais être bon à l'école. »

Le fait d'être passé dans la classe supérieure place Mehdi dans une situation très différente de l'année précédente. Cette fois, ses enseignants, ses parents, le système scolaire ont décidé de lui faire confiance. Ils croient en lui.

« Mon prof principal m'a dit que j'étais capable d'y arriver et que si je faisais moins l'andouille, j'aurais sans problème la moyenne partout », poursuit l'adolescent.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Cependant, une motivation de fer ne suffit pas toujours. Travailler dans une ambiance peu propice à la réussite s'avère difficile. Mais Mehdi est tenu par sa famille et Latifa surveille ses fils comme le lait sur le feu. « Je ne les laisse pas s'attarder après les cours, ils doivent vite rentrer à la maison, ne pas traîner dans le quartier. Je dis à mes fils tous les matins et tous les soirs d'être sérieux, serviables, gentils, travailleurs et respectueux des enseignants. Je leur répète plusieurs fois par jour qu'ils ont de la chance d'aller à l'école et que s'ils ne veulent pas se retrouver comme moi sans métier et toujours obligée de demander aux gens de remplir un chèque, lire un prix dans un magasin, il faut qu'ils réussissent à l'école. » Le message est reçu par Mehdi, qui acquiesce.

■ La rencontre avec Lauranne, étudiante en médecine

Lauranne est une jeune fille attentive, sérieuse, qui n'a jamais vraiment rencontré de difficultés en classe. Étudiante en quatrième année de médecine, elle a toujours aimé les mathématiques, le violon, l'école. Issue d'une famille « normale, classe moyenne, avec des livres dans la maison », elle habite dans une banlieue tranquille de la région parisienne. Elle adore travailler avec les enfants. Alors qu'elle est en deuxième année de médecine, elle cherche du travail pour financer ses études. Elle répond à une petite annonce du centre social du quartier où vit Mehdi, à Bobigny, en Seine-Saint-Denis. Elle est embauchée pour l'aide aux devoirs, trois soirs par semaine, de 17 h 30 à 19 heures. Lauranne prend en charge un petit groupe de six enfants, tous en cinquième à l'époque. « Ils étaient attachants, j'ai passé de bons moments avec eux, l'essentiel pour moi étant de leur donner envie de travailler. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Les séances démarrent toujours par une « mise en jambes » : les jeunes discutent, chahutent un peu, se font gentiment remarquer jusqu'à ce que Lauranne obtienne un relatif silence, propice à la réflexion et au travail scolaire. Mehdi a besoin de soutien dans certaines matières, surtout celles où le bruit en classe l'empêche d'écouter et de se concentrer. Lauranne : « Je lui expliquais et je me rendais compte qu'il comprenait rapidement ! Il est intelligent, il n'est pas du tout limité ; il n'avait aucune raison de ne pas y arriver ! »

Cependant, le travail avec le centre social est limité dans le temps et les contrats sont courts, pas de plus de six mois. Mais Lauranne ne veut pas lâcher ses jeunes : ils sont quatre désormais à s'accrocher. Elle cherche une association pour cadrer l'accompagnement et tombe sur le site Internet de l'AFEV (Association de la fondation étudiante pour la ville). Elle prend contact avec eux et se débrouille pour obtenir un local prêté par la faculté de médecine. Elle retrouve les jeunes, dont Mehdi, trois fois par semaine. L'adolescent est alors en quatrième.

Le samedi matin se révèle la séance la plus prolixe et la plus intéressante sur le plan pédagogique. Mehdi est en forme, il est attentif, réagit vite et bien, comprend et s'applique. L'essentiel du temps est consacré aux mathématiques, Lauranne sachant bien que c'est sur principalement sur cette matière que sont actuellement jugés les élèves. Alors elle « met le paquet ». Mehdi réussit plutôt assez bien. Bien sûr, elle aimerait qu'il travaille davantage, et surtout plus régulièrement, mais elle a conscience que cet âge est compliqué. « Il vit sa vie d'adolescent, il est parfois un peu paresseux. Ce qui m'énerve, c'est qu'il pourrait être brillantissime ! »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

■ S'ouvrir au monde pour réussir

Le travail des bénévoles de l'AFEV ne se limite pas à l'aide aux devoirs. L'accompagnement est global et favorise les sorties culturelles et l'accès aux bibliothèques, autant de domaines auxquels un jeune d'un milieu peu favorisé a plus difficilement accès.

Musée du Louvre, Cité des sciences de la Villette, Tour Eiffel : l'année de quatrième est pour Mehdi un véritable bain de culture et de savoir. Le financement de ces activités relève du système D. Un jour, une vente de gâteaux à la faculté de médecine, une autre fois, une mini-subvention accordée par la mairie. « Les sorties, c'est bien pour se distraire, il n'y a pas que l'école dans la vie ! », assure le jeune homme. Lauranne va plus loin : « C'est extrêmement important. Si les enfants sont heureux dans la vie, ils ont plus de chance de réussir à l'école ! »

Le plaisir du travail bien fait, des devoirs correctement rédigés et des bons résultats sont désormais le quotidien de Mehdi, qui a davantage envie de s'investir et de réussir.

Lauranne continue de le soutenir, mais moins souvent, et surtout moins longtemps. Cette dernière année de collège est une année particulière pour l'un comme pour l'autre. Lauranne a intégré sa quatrième année de médecine, elle est interne dans un hôpital le matin et suit ses cours l'après-midi, sans compter le travail personnel à fournir. Elle a donc moins de temps et voit Mehdi une heure à la faculté de médecine, le vendredi soir. Priorité aux mathématiques, encore. « Je l'embête avec ça, parce que je sais qu'il peut être excellent. Je l'aide aussi à préparer un contrôle quand il le faut. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Mehdi fait preuve de bonne volonté, même s'il a un peu de mal à « s'y mettre ». Il reconnaît :

– Je passe du temps sur une feuille à réfléchir à la façon dont je vais commencer une rédaction, par exemple. J'ai du mal à me concentrer longtemps. Je ne sais pas pourquoi, c'est comme ça.

Lauranne proteste un peu :

– C'est ainsi parce que tu penses à autre chose.

– Peut-être…

– Quand je suis là, je passe encore trop de temps à te répéter de te concentrer. Si tu t'y mettais tout de suite, tu ferais des étincelles !

– Je sais, mais j'essaye !

Même s'il parvient à travailler tout seul, l'adolescent reconnaît avoir du mal à la maison. Aujourd'hui, Mehdi est un peu inquiet. Il obtient d'assez bons résultats, mais n'est pas pressé d'entrer au lycée, « parce que ça va être dur ! ». Il a entendu sa mère lui répéter que c'était sa « dernière chance pour réussir dans la vie ». Elle insiste auprès de lui, le grondant presque : « Il faut réussir, faire quelque chose de bien, ne pas être ouvrier comme nous, je veux que vous ne manquiez de rien. »

Mehdi est d'accord. « Je trouve qu'elle a raison d'insister, moi aussi je veux y arriver, je ne veux pas manquer d'argent et s'il le faut, si elle a en besoin, je voudrais l'aider aussi, pour avoir une bonne vie ! »

Lauranne est consciente de lui apporter une aide et un soutien particuliers. Le garçon constate qu'elle connaît bien le système scolaire. C'est précieux. Pour les dossiers en histoire, par exemple, elle lui apporte des livres de chez elle. « Il est beaucoup

Copyright © 2010 L'Etudiant.

plus difficile de réussir dans ces quartiers que dans certains autres. J'en suis persuadée. »

DÉCRYPTAGE

Lorsqu'un jeune vit dans un milieu où l'accès à la culture est compliqué, les rapports aux savoirs et aux apprentissages peuvent se révéler moins faciles que lorsqu'on est issu d'un milieu intellectuel ou aisé.

C'est dans le but de lutter contre ces inégalités sociales et scolaires, ainsi que pour intégrer les étudiants universitaires dans la ville et les quartiers, que l'AFEV (Association de la fondation étudiante pour la ville) a été créée en 1991. Dans le prolongement de la politique de la ville, les étudiants bénévoles accompagnent des jeunes gens des quartiers dits défavorisés. Lauranne est l'une des 7 500 étudiants bénévoles et Mehdi fait partie des 9 000 enfants suivis. Mouvement d'éducation populaire, l'association est présente dans toute la France.

« Un enfant ne va pas bouger facilement de son quartier, explique Eunice Mangado-Lunetta, déléguée aux accompagnements à l'AFEV. Nous travaillons sur l'ouverture avec les jeunes et la famille, pour décloisonner, s'autoriser de la nouveauté, des rencontres intellectuelles et permettre à tous d'accéder à de nouveaux réseaux. Nous savons bien que pour s'insérer dans la société, le diplôme ne suffit plus. Il est indispensable de connaître les codes culturels. »

Ces codes, Lauranne, l'étudiante en médecine qui suit Mehdi depuis trois ans, cherche précisément à les lui transmettre.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Comment ? En l'emmenant aux expositions, en lui prêtant des livres, en lui ouvrant l'accès à la bibliothèque de sa faculté de médecine. Le travail effectué porte également sur la sécurisation, sur le regard que l'étudiant porte sur l'adolescent. L'approche de l'AFEV n'est pas basée sur le renforcement scolaire dans telle ou telle matière, même s'il a parfois lieu. « Certes, l'étudiant apporte son savoir mais tous les deux, le jeune et le bénévole, vont apprendre au contact l'un de l'autre, poursuit la déléguée aux accompagnements de l'AFEV. L'enfant est toujours valorisé, encouragé, soutenu. Ces nouvelles relations modifient la problématique du comportement en classe et les notes, par conséquent, s'améliorent très souvent. »

À retenir

Nous travaillons sur l'ouverture avec les jeunes et la famille, pour décloisonner, s'autoriser de la nouveauté, des rencontres intellectuelles et permettre à tous d'accéder à de nouveaux réseaux.

Nous savons bien que pour s'insérer dans la société, le diplôme ne suffit plus. Il est indispensable de connaître et maîtriser les codes culturels.

Ce rapport privilégié entre un adolescent et un étudiant est positif. Lorsque le jeune est issu d'une famille nombreuse, ces deux heures hebdomadaires lui permettent simplement de souffler, de se poser, d'exister individuellement face à une personne qui ne s'occupera que de lui, exclusivement.

Mehdi a commencé à être accompagné par Lauranne en classe de cinquième, après une année de sixième difficile pour lui, qu'il a même failli redoubler. « Nous avons constaté que les difficultés apparaissent dès l'école maternelle et qu'elles explosent au collège et souvent aux moments charnières de la scolarité, constate

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Eunice Mangado-Lunetta. Nous nous consacrons à l'entrée en CP et en sixième. Ce sont des moments traumatisants pour tous, mais les enfants dont les parents sont éloignés des codes de l'éducation sont doublement discriminés. »

Un travail spécifique est pensé, organisé et impulsé à ces années scolaires charnières. Les étudiants bénéficient de formations, participent à des groupes de parole et des réunions de mise en pratique. Les enseignants des élèves suivis sont informés via un référent de l'association et des bilans ont lieu régulièrement.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

3. Claire, la rébellion de l'enfant modèle

Le rejet face à une pression parentale trop forte

Brune au regard vif, Claire a 15 ans et de l'énergie à revendre. Bonne élève depuis l'école maternelle, elle a brusquement dévissé en classe de troisième pour se reprendre en seconde. Elle s'apprête à intégrer avec succès une première scientifique dans un lycée parisien.

Jusqu'à sa rentrée de troisième, Claire était soit première, soit deuxième de sa classe. Elle a toujours aimé étudier, apprendre, comprendre. Très scolaire, attentive, sérieuse, sage, la jeune fille n'a jusque-là jamais déçu les attentes de sa mère et de son père, respectivement directrice de communication et professeur d'informatique.

Issus tous deux de milieux ouvriers, les parents reconnaissent « miser sur l'école et croire aux chances de réussite que l'Éducation nationale donne aux enfants, toutes origines confondues ».

Pour la mère de la jeune fille, « la pression sur les résultats scolaires n'est pas un problème ; les enfants peuvent toujours faire mieux, et plus. C'est important d'être parmi les meilleurs. »

Pourtant, l'année de ses 14 ans, Claire rejette brusquement l'autorité et s'oppose franchement à ses parents, *via* le travail scolaire. Elle souhaite voir davantage ses amis et ne travaille plus vraiment. Les notes chutent, mais restent correctes et permettent de passer en seconde générale. Elle négocie alors un peu plus de liberté et ses résultats remontent.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

■ Une enfance calme et une scolarité irréprochable

Claire est l'aînée d'une famille de trois enfants. Ella a appris à lire l'alphabet en même temps que les notes de musique. Les soirées, les mercredis et les week-ends sont très chargés, entre les cours au conservatoire, les leçons de piano, de danse classique, les sorties culturelles, les musées, les voyages et les séjours linguistiques dès le plus jeune âge. Claire, son frère et sa petite sœur n'ont pas le droit de ne pas réussir, la question ne se pose même pas. « Cette éducation est un choix, c'est le résultat d'une prise de conscience liée à la situation actuelle. C'est en réponse à une vie de plus en plus dure, à un avenir de plus en plus incertain », explique la mère qui se défend de trop en demander à ses enfants.

Quoi qu'il en soit, la question, à ce stade de la scolarité de Claire, ne se pose pas. La petite fille apprécie l'école et ne rencontre pas de difficultés majeures. « J'apprenais mes leçons, je faisais mes devoirs, j'obéissais, je pense aujourd'hui que j'avais ce comportement davantage pour mes parents que pour moi-même ; pour eux, la réussite à l'école passe avant tout le reste, c'est primordial. »

L'année de ses 14 ans, Claire devient adolescente et perçoit la pression familiale comme trop pesante. « Ce ne sont pas mes parents qui ont changé, avoue-t-elle avec lucidité. C'est moi ! »

■ En début de troisième, la rébellion

Dès le premier trimestre de troisième, Claire se désintéresse de l'école. Les parents sont convoqués : les enseignants se plai-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

gnent du comportement de leur fille. Elle bavarde en classe, ne semble rien écouter et commence visiblement à décrocher.

À la maison, l'ambiance devient électrique et tendue. La jeune fille réclame des sorties, de partir plus tôt le matin, sa mère découvre même un paquet de cigarettes dans son sac. À l'issue du premier conseil de classe, les appréciations sur le bulletin évoquent l'inattention, les bavardages, voire, pour certains enseignants, « un gâchis ».

« À partir de cet instant, je ne l'ai plus lâchée, j'ai vraiment serré la vis, je lui répétais qu'elle devait améliorer les résultats, changer d'attitude et surtout ne pas flancher, raconte sa mère, Samia. L'année de troisième est une année d'orientation, avec à la clé le lycée et la préparation aux études supérieures. » Les notes chutent, certes, mais ne dégringolent pas non plus. Claire se maintient toujours largement au-dessus de la moyenne.

Le comportement de la jeune fille est en revanche plus inquiétant. Les parents s'énervent régulièrement, l'ambiance familiale se modifie et les portes claquent parfois. Le père insiste sur la régularité au travail, la mère sur l'attitude, qu'elle juge parfois insolente, de sa fille. Bref, elle est devenue une adolescente en crise.

■ Une crise d'adolescence qui entraîne une baisse des résultats scolaires

Ce que traverse Claire est une crise d'adolescence assez classique, en réaction peut-être à une pression parentale ressentie trop lourdement. Le travail et les résultats scolaires passent

Copyright © 2010 L'Etudiant.

désormais après tout le reste. Claire a soif de liberté et de loisirs, et rien ne compte à part ses amis. Elle les retrouve le matin avant les cours et arrive souvent en retard au collège. Le soir, elle prolonge les moments passés dehors et rentre tard chez elle.

Dans le même temps, Claire se rapproche d'une autre jeune fille un peu « rebelle », arrivée depuis peu dans le collège. L'influence de cette nouvelle amie ne semble pas être du goût de tout le monde.

« Les parents de cette fille étaient souvent absents, la gamine était complètement délaissée et livrée à elle-même, avec une mère visiblement déprimée ; bref, une ado dure et solitaire, qui plus est avec de l'argent », soupire Samia. Avec Claire et une autre adolescente, elles sont désormais trois à semer la zizanie. Au collège, on les surnomme même le trio infernal ; elles se font remarquer en cours, arrivent constamment en retard, deviennent insolentes.

De plus, l'ambiance de la classe, cette année-là, n'est pas franchement propice au travail. Pour la mère de Claire, le professeur principal et de français est « laxiste », cherche « la paix sociale », fait « copain-copain » avec les élèves, partageant même parfois des cigarettes devant l'établissement. « Tout ceci a plongé Claire dans un laisser-aller incroyable, il n'y avait plus d'ambiance de travail, une appétence et une envie de réussir. Elle contestait systématiquement l'autorité ! Et puis au collège, ce manque d'ambition de la part des enseignants m'a agacée, un peu comme s'ils les laissaient partir en vrille, sans le désir de les pousser à aller plus loin, c'est un très mauvais souvenir pour moi, la pire année de la scolarité de ma fille… »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Le samedi après-midi, au lieu de faire ses gammes et de prendre de l'avance sur les devoirs de la semaine à venir, Claire veut sortir, aller au cinéma. Ses parents le lui interdisent, alors elle s'évade autrement, mentalement. « C'était un cercle vicieux, je voulais plus de liberté pour voir mes amis, et j'obtenais exactement le contraire, alors même si je restais enfermée, je ne travaillais pas plus, je rêvais, je lisais, j'écoutais ma musique, avoue-t-elle. Les cours ne m'intéressaient plus non plus, je ne voulais qu'une chose : être avec mes amis ! »

Devant le délitement général de la classe de Claire, tous les parents sont contraints de remettre leurs enfants au pas, les cadrer et imposer des limites. Collectivement, les enseignants réagissent également. Les élèves sont plus régulièrement punis et leur fête de fin d'année est annulée.

■ Faire face au décrochage scolaire, une tâche difficile pour les parents

S'ils sont d'accord sur les résultats à obtenir – une réussite au brevet, des bases solides – pour se lancer dans les études supérieures –, les parents de Claire ne s'entendent pas vraiment sur les moyens pour y parvenir. Entre eux, la situation est également tendue et rejaillit sur l'ambiance générale de la maison. Il y a des cris et des crises, autant de moments désagréables pour la jeune fille, les parents et les deux plus jeunes.

« Mon mari n'acceptait pas la transformation de sa fille adorée, c'étaient des motifs constants de disputes dans notre couple. » Samia comprend que cette crise d'adolescence est « normale » ; elle essaye de temporiser et de s'interposer entre son

Copyright © 2010 L'Etudiant.

mari et sa fille. « Je faisais le dos rond, en essayant d'expliquer que tout cela n'était pas si grave, je savais que cela passerait, parce que tout passe ! C'est normal, après tout. »

Malgré tout, l'amélioration peine à se concrétiser. Samia tâtonne, hésite entre les menaces, les encouragements et les mises en garde. Elle surveille de près les allers et venues et les fréquentations de sa fille. Le père, quant à lui, se montre plus radical. Pendant les week-ends, il impose à Claire des révisions, en mathématiques surtout. Père et fille ne parviennent plus à communiquer. Lorsqu'ils échangent, ils ne parlent pas : ils étudient et se font la tête.

« J'étais dans un bras de fer avec mes parents, surtout avec mon père, qui me disait constamment que le travail devait toujours passer avant les amis, raconte Claire. Moi, je trouvais ça injuste, je voyais la mère de ma meilleure amie qui lui laissait plus de liberté et ça ne l'empêchait pas d'assurer le minimum au collège. »

« Nous avons terminé l'année scolaire épuisés, se souvient Samia. Je ne sais pas si nous avons bien fait ou pas. J'ignore ce qu'il reste de toute cette bagarre. Certes, Claire s'est mise au travail, c'est vrai. Mais à quel prix ? Et si nous avions fait autrement, en lui donnant plus d'espace et plus de liberté par exemple, aurait-elle eu les mêmes résultats ? Je pense que oui, sincèrement. »

Les conclusions du dernier conseil de classe de troisième ne sont pas si mauvaises – Claire obtient quand même un 13 de moyenne générale – mais les enseignants évoquent encore un « gâchis ». Le principal écrit : « Réagissez l'année prochaine, vous pouvez mieux faire ! » Claire est acceptée en seconde générale.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

■ En seconde, le déclic

Le déclic met un peu de temps à advenir, à la fin du premier trimestre de la classe de seconde. Claire s'est apaisée. Elle se sent bien au lycée et bénéficie de ce fait de davantage de liberté. Elle déjeune à l'extérieur deux fois par semaine et obtient de ses parents l'autorisation de sortir le samedi après-midi. Elle s'accroche, écoute en classe, s'intéresse à tout. « Je me sens beaucoup mieux, j'ai trouvé un équilibre, ça me fait plaisir de bien réussir, constate-t-elle. J'ai des amis que je peux voir, j'ai de meilleurs résultats et du coup, l'ambiance est meilleure à la maison. Je sais que c'est grâce à mes notes que ça va mieux avec mon père. C'est motivant. »

Bien sûr, elle trouve que son père place la barre encore trop haut. Elle pense qu'il souhaite à tout prix la voir briller, être toujours la première, la meilleure dans toutes les matières. « J'essaye de lui faire comprendre que je ne suis pas une machine à travail ; je ne suis pas parfaite, personne n'est parfait. »

Désormais, la jeune fille se projette dans le futur, veut réussir un baccalauréat scientifique, intégrer une classe prépa, puis être admise dans une bonne école d'ingénieurs. « Je pense davantage à ce qui va se passer plus tard, dans quelques années, dit-elle. L'année dernière, je ne me préoccupais que du présent et de ce que je vivais au moment même. Désormais, je continue à penser à moi mais je veux avoir un métier et être indépendante. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

DÉCRYPTAGE

Quand on a élevé un enfant sans heurts, sans discussion, sans résistances, sans confrontations, il est très difficile pour les

parents de changer de point de vue et de méthode. « On voit bien que dans l'histoire que nous venons de lire, des tas d'éléments craquent, ça craque de partout, à l'école, à la maison, dans les relations avec les autres, explique Jacques-Antoine Malarewicz, psychiatre et psychothérapeute. L'adolescent vit une révolution dans son être profond. Lorsque la pression parentale est trop forte, les jeunes réagissent parfois violemment, comme ici. On remarque que la jeune fille démissionne, un peu comme si elle disait : pouce ! Cette attitude a pour conséquence de mettre ses parents en échec. »

Pour le spécialiste, c'est le moyen qu'elle a trouvé pour exprimer à ses parents qu'elle ne souhaitait plus ce mode de fonctionnement. Claire a réussi à faire prendre conscience à ses parents que leur pression était trop importante, ce qu'ils ont entendu en partie. Ils lui ont laissé un peu plus de liberté et ont surtout modifié leur propre point de vue. C'est elle qui les a amenés à prendre du recul. « Certes, c'est très bruyant, admet le psychiatre, cela peut parfois se révéler ennuyeux parce que tout cela a un coût (des cris, des disputes, des tensions), mais c'est la façon que cette famille a trouvée pour se faire face à ce problème, à ce moment-là. Je pense que les parents n'auront pas les mêmes réactions avec le petit frère et la petite sœur. »

Le travail des adolescents est de surprendre les parents. Celui des parents est de les soutenir, de les encourager, d'être présents et de les protéger.

« J'ai acheté énormément d'ouvrages sur la période de l'adolescence, se souvient la mère de Claire, et j'ai compris – et peut-être davantage accepté – comment une adolescente qui avait été

Copyright © 2010 L'Etudiant.

jusque-là une petite fille gentille et calme pouvait se transformer subitement en une chipie désagréable ! Et puis revenir vers nous, dans l'heure, calme et sérieuse, exactement l'inverse de la jeune fille sur laquelle on venait de crier ! » Samia sera fortement marquée par la lecture d'un de ces ouvrages, *L'Adolescence aux mille visages*[2], où elle a l'impression qu'on lui parle de sa fille. « Ces lectures m'ont calmée ; j'étais préoccupée, inquiète pour les relations avec elle et l'ambiance à la maison, mais aussi pour les études. Je reconnais et j'admets que la réussite scolaire est primordiale pour nous. »

À retenir

Face à un enfant qui est démotivé à l'école, les parents devraient toujours réfléchir à leur rapport aux études, à leur vécu en tant qu'élève. Cela touche à quelque chose de profond et c'est toujours anxiogène.

Lorsque la pression parentale est trop forte, les jeunes réagissent parfois violemment.

Béatrice Copper-Royer est psychologue clinicienne et reçoit dans son cabinet des familles en crise, des enfants en souffrance, des adolescents désemparés. « L'histoire que vous racontez me fait penser à une jeune fille de 13 ans et demi que j'ai reçue récemment en consultation. Elle était totalement démotivée parce qu'elle ne savait pas comment gérer l'angoisse de sa mère. Celle-ci était tellement obsédée par les études, les notes, les résultats, les commentaires des enseignants, que la jeune fille était engluée dans cette anxiété. Elle ne se moquait pas du tout de ses résultats, elle voulait y arriver, mais la pression était telle qu'elle paniquait devant tous les contrôles, et stressait avant même de démarrer l'apprentissage d'une leçon. » La psychologue

2/ *Braconnier A., Marcelli D. (1998).* L'Adolescence aux mille visages, *Paris, Odile Jacob.*

Copyright © 2010 L'Etudiant.

entame alors avec elle un travail approfondi de réassurance face à l'angoisse et à la peur de l'échec.

« Face à un enfant qui ne va pas bien à l'école, les parents devraient toujours réfléchir à leur rapport aux études, à leur vécu en tant qu'élèves. Cela touche à quelque chose de profond et c'est toujours anxiogène : soit les parents n'ont pas réussi et ce miroir est désagréable, soit ils ont réussi et lorsqu'en face, leur enfant n'est pas identique ou semblable, c'est déstabilisant. Dans les deux cas, le désappointement est fort », explique la psychologue. Résultat, les enfants deviennent les « otages » de cette anxiété, qui s'ajoute à leur propre inquiétude. Les spécialistes et les éducateurs insistent : aucun enfant ne se moque éperdument de ses résultats scolaires, tout le monde veut réussir.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

4. Rémi, enfant précoce enfin reconnu

Détecter et gérer la précocité

À 13 ans, Rémi est en classe de seconde dans un lycée de Montpellier. Après des années de nomadisme scolaire et de grande souffrance dus à l'absence de prise en compte de sa précocité, il commence à aller mieux et à travailler réellement.

Détecté enfant précoce ou à haut potentiel à l'âge de 8 ans grâce au regard affûté d'une enseignante, Rémi a pourtant passé des années à s'ennuyer à l'école.

Tee-shirt noir, jean sur le caleçon, skateboard aux pieds, le garçon ressemble à beaucoup d'adolescents de sa génération. Malgré son peu d'intérêt pour les affaires scolaires, il fourmille d'idées et de projets. Handballeur classé parmi les quinze premiers du département, il s'entraîne plusieurs fois par semaine et rêve d'en faire son métier. Les parents, soutenus et conseillés par une association d'aide aux enfants à haut potentiel, approuvent et encouragent ce projet. Ils coachent leur fils, tout en insistant sur l'importance de mener à bien des études supérieures.

■ Stress et ennui à l'école

Mercredi après-midi, dans un appartement lumineux de la banlieue de Montpellier. Rémi et ses parents échangent, comme ils le font de plus en plus souvent depuis que la particularité de Rémi a été identifiée : il est surdoué, à haut potentiel, précoce. Le vocabulaire est riche en la matière, probablement parce que le sujet est complexe. Dialogue entre Béatrice, la mère et Rémi, le fils :

Copyright © 2010 L'Etudiant.

– Je me suis toujours ennuyé à l'école, ce n'est pas un endroit où j'aime être, c'est bof, comment dire, monotone…

– Pourquoi est-ce si compliqué ?

– Je ne sais pas vraiment. Je comprends tout mais je ne sais pas à quoi sert l'école ; je n'écoute pas toujours en classe parce que je ne vois pas ce que ça pourra m'apporter.

– Je pense que l'école t'a toujours angoissé.

– Ah bon ?

– Souviens-toi. Dès le premier jour de maternelle. Dans la voiture, tu as sursauté et crié : « Stop, tu peux t'arrêter ? » Tu m'as demandé de t'expliquer comment on tenait correctement un stylo !

– Tu m'as expliqué ?

– Je n'allais pas t'expliquer ce qu'on apprend en plusieurs mois ! Non, je t'ai rassuré comme j'ai pu, en te disant que tu n'allais pas apprendre à tenir un crayon dès le premier jour. Tu étais très stressé !

– J'avais oublié. Moi, mes premiers souvenirs datent de la classe de CE1. Je trouvais le temps long, sauf quand je m'amusais et que je rigolais avec mes copains.

Douze ans après cet échange à la porte de la maternelle, Béatrice confirme : c'est la première et dernière fois qu'elle notera chez son fils un intérêt pour l'apprentissage, une réelle préoccupation.

Depuis cette rentrée en petite section (avant même d'y avoir mis les pieds !), Rémi s'est toujours terriblement ennuyé en classe. Et a ennuyé les autres. « La petite section a été son premier choc scolaire, explique Béatrice. Il y a eu énormément de problèmes. Il était turbulent en classe, ne comprenait pas le sys-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

tème et ce que les enseignants attendaient de lui. Il chahutait et était sans cesse puni. »

Les punitions sont trop nombreuses, injustifiées et violentes. Les parents décident de le changer d'école. Mais la situation ne s'arrange pas dans le nouvel établissement, et le comportement de Rémi reste le même. Son cahier de correspondance se remplit de mots alarmants de la part des enseignants. « Il ne faisait rien comme les autres, il voulait peindre le Père Noël en noir, il inventait des histoires abracadabrantes dans les moments dédiés au langage », se souvient Pascal, le père.

L'inquiétude cède alors la place à la culpabilité et ses parents se demandent ce qu'ils ont fait de mal. « Un jour, j'ai eu la puce à l'oreille, je me suis dit qu'il avait des capacités, raconte sa mère. En grande section, il m'a parlé des chiffres en calculant : "8 plus 8 plus 8, c'est égal à 24". Il m'a demandé comment se nommait l'opération pour que ça aille plus vite. Il voulait connaître le système de la multiplication. Or c'est généralement avec la lecture qu'on démarre la multiplication, rarement à 5 ans. »

Le garçon enregistre tout très vite, il apprend à lire en un mois mais reste très turbulent. Il ne travaille jamais à la maison. Les devoirs sont visiblement faits superficiellement et les leçons et poésies apprises tout aussi rapidement. Les parents n'ouvrent jamais le cahier de texte ni ne font réciter une leçon.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

■ Le nomadisme scolaire et la découverte de la précocité

En classe de CE1, une maîtresse particulièrement attentive alerte les parents. Rémi est différent des autres. Tout en jouant

et en bavardant, il est capable d'écouter les explications et de les comprendre. Mais il continue à s'ennuyer, il perturbe les cours en entraînant ses camarades sur d'autres sujets.

Pourtant, cette maîtresse pratique une pédagogie innovante, basée sur des projets. Elle est la première à sensibiliser ses parents au fait que cette agitation ne cessera pas forcément d'elle-même et à évoquer les angoisses de Rémi. Ils se souviennent d'elle :

Pascal – Son seuil de tolérance était élevé, elle acceptait cette agitation tout en nous mettant en garde, elle pensait que ça ne passerait pas.

Béatrice – C'est elle qui a parlé d'ennui la première.

Pascal – Elle nous racontait qu'il chipait des stylos et lançait des boulettes de papier.

Béatrice – En même temps, elle avait compris que lorsqu'elle l'interrogeait, il avait quand même entendu ! Un jour elle m'a parlé de ses angoisses.

Pascal – On ne pensait pas que c'était si grave, puisqu'il avait des copains…

La chance de Rémi est d'avoir été scolarisé dans une école où la directrice avait reçu une formation sur la précocité. Cette année-là, tous les enseignants, y compris la maîtresse de Rémi, sont donc sensibilisés au problème. « Elle me parlait des préoccupations des enfants précoces et cela correspondait exactement à ce que vivait mon fils », se souvient Béatrice.

Les parents commencent à s'informer sur le sujet. Ils découvrent que les enfants précoces sont souvent en échec scolaire et qu'ils sortent régulièrement du système sans aucun diplôme.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

« J'avais l'impression de lire l'histoire de mon fils, poursuit la maman. Je le voyais qui décrochait, qui n'avait aucun goût à l'effort et qui ne travaillait pas du tout. »

Parallèlement, les parents prennent rendez-vous chez une psychologue qui détecte la précocité et révèle le quotient intellectuel du garçon. Le père n'en revient pas : « Ma première réaction a été l'étonnement complet. Je suis enseignant, je suis censé m'y connaître un peu en prévention des troubles. Et là, rien, je n'aurais jamais envisagé que mon fils pût être précoce. Ma seconde réaction a été le soulagement. »

Pour eux, la reconnaissance officielle de cette différence s'avère thérapeutique. Rémi est enfin compris, il pourra être aidé et soutenu. Son fonctionnement cérébral est différent, et les enseignants, éducateurs, amis, entraîneurs sportifs le savent et en tiendront compte. Rémi confirme : « C'était agréable parce que c'était la première fois que les autres, mes parents, les profs, allaient comprendre vraiment qui j'étais et tout ce que j'avais enduré ! »

Pendant ses séances avec la psychologue, Rémi avoue qu'il s'ennuie depuis toujours. Lorsqu'elle l'interroge sur ses projets scolaires, il répond que son seul but est de passer le moins de temps possible à l'école ! C'est décidé, pour éviter l'ennui, il sautera une classe. Il quitte donc son école pour intégrer un autre établissement.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

■ Une fin de cours élémentaire harmonieuse

Après avoir sauté la classe de CE2, Rémi passe deux très bonnes années de cours élémentaire. Il est intuitif, comprend vite

et réagit finement. Son comportement a certes un peu changé mais reste à surveiller. Rémi a constamment besoin d'être nourri intellectuellement, ce que comprennent les enseignants, qui le trouvent « intéressant et vif ». En fin de compte, Rémi aura tout de même changé sept fois de groupe scolaire, en neuf années.

Pour Béatrice, la reconnaissance de la précocité a été un véritable déclencheur. Dès lors qu'ils ont appris et accepté que leur fils était différent, leur regard sur lui a radicalement changé. « Nous étions dans la compréhension, pas forcément plus tolérants d'ailleurs, parce que des comportements restent inacceptables, mais nous étions capables d'en discuter et de mettre au point des stratégies éducatives. » Un exemple flagrant : les limites à poser. Les enfants précoces éprouvent un besoin très important de règles et de cadres. Ils ont tendance à s'engouffrer dans les failles des parents et des professeurs parce qu'ils comprennent rapidement où se trouvent leurs faiblesses.

C'est en CM2 que Rémi découvre le handball. Ce sport devient une passion. Ses parents l'accompagnent aux matchs, l'encouragent, le coachent. Il s'accroche, découvre le goût de l'effort, reste concentré et développe des compétences. Il passe les tests pour intégrer un collège en section sport-étude et figure parmi les meilleurs du département. Il a 10 ans lorsqu'il entre en sixième.

■ La violence au collège

Avant la rentrée des classes, le principal du collège, qui est situé en zone d'éducation prioritaire, est informé de la précocité de Rémi. Le chef d'établissement assure que l'enfant béné-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

ficiera d'un regard particulier et d'une bienveillance de la part des professeurs. Dans sa classe de sixième, cinq autres élèves sont handballeurs comme lui. *A priori*, tout devrait bien se passer. Mais c'est sans prévoir une classe explosive, dont l'ambiance se dégrade rapidement. Le niveau est faible, et les problèmes de comportement, nombreux. Rémi ne comprend pas le brouhaha et les méchancetés de certains élèves envers un enseignant handicapé. « C'était triste et les cours étaient tellement faciles que je m'ennuyais comme quand j'étais petit, il n'y avait rien à comprendre », évoque-t-il. Sa mère s'étonne : « Au conseil de classe du premier trimestre, il avait entre 18 et 19 dans toutes les matières, alors que la moyenne de la classe ne dépassait pas 9 sur 20. Pourtant, personne ne nous a convoqués pour nous parler des problèmes de travail ou de comportement. »

Pour Rémi, la spirale de la violence débute. L'adolescent se souvient : « Un des cinq handballeurs a commencé à me taper, pas très fort au début, des petites baffes, mais un jour, je me suis énervé et j'ai répondu par un coup de poing. » Viennent alors les maux de ventre matinaux avant d'aller au collège, les moments d'isolement et d'incertitude, une période tendue pour toute la famille. « Nous ne nous sommes pas sentis accompagnés, ni entendus, raconte Béatrice. Il n'y a eu aucun changement dans l'attitude de l'équipe pédagogique. Rémi continuait à être insulté, harcelé, c'était sournois. » Parallèlement, les parents répètent à leur fils d'être plus souple, de s'adapter aux autres, de se socialiser. Ils arrivent à douter de lui. Au final, ne chercherait-il pas lui-même la bagarre ? Il peut se montrer parfois tellement taquin…

La fin du premier trimestre est terrible. Manque d'appétit, troubles du sommeil, état dépressif, les parents s'inquiètent. Les pro-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

fessionnels reprochent à la mère d'être trop « fusionnelle » avec Rémi. Au collège, les agressions sont de plus en plus nombreuses, jusqu'à l'organisation d'un « jeu », le petit pont. Il consiste à frapper l'enfant qui a raté une balle. Rémi est victime d'un coup à la jambe. Il passe deux semaines allongé à la maison. Il porte plainte, quitte le collège et intègre un autre établissement. La psychologue qui le suit depuis son premier saut de classe, en CE2, propose un autre passage anticipé en classe de cinquième.

■ Le soutien d'une association

La rencontre avec Véronique Gaillard, présidente de l'AE-HPI-LR (Association pour l'épanouissement des enfants à haut potentiel intellectuel du Languedoc-Roussillon) et médiatrice scolaire, a lieu au sein du nouveau collège. La médiatrice et la mère de Rémi discutent pendant plusieurs heures. « C'est après cette discussion que la mère de Rémi a compris réellement comment fonctionnait un enfant à haut potentiel, explique la médiatrice scolaire. Elle a ensuite accepté de le soutenir et de l'aider à travailler. »

Les objectifs de Rémi sont fixés : commencer à produire un effort d'apprentissage, parvenir à se concentrer plus de dix minutes et à restituer des connaissances, une première dans sa scolarité. Les trois années de collège devraient ainsi se dérouler sans encombre.

En effet, les classes de quatrième et de troisième dans le nouveau collège se passent bien. Rémi se remet doucement au travail. La plupart des enseignants sont au courant de sa précocité. Certains se plaignent de son manque de maturité mais personne ne condamne sa précocité. L'adolescent va mieux, même si les

Copyright © 2010 L'Etudiant.

conditions ne sont pas encore idéales. « On se moquait de moi, au début, reconnaît-il aujourd'hui. De toute façon, peu importe, je n'ai jamais aimé l'école. Apprendre des choses, oui, ça, j'aime, mais je n'apprécie pas le système de l'école. »

Ses parents parlent beaucoup avec lui, lui expliquent qu'il doit s'adapter aux contraintes et lui fixent désormais des objectifs de notes réalisables. Rémi continue le sport et se passionne pour l'informatique. Il passe en classe de seconde sans difficultés. Même s'il éprouve encore constamment le besoin de se mettre en échec pour réagir, Rémi est un adolescent comme les autres. Il rêve de devenir handballeur professionnel et ses parents l'encouragent dans cette voie. « Nous lui répétons qu'il faut toujours aller au bout de ses rêves ! »

DÉCRYPTAGE

Véronique Gaillard préside l'AE-HPI-LR (Association pour l'épanouissement des enfants à haut potentiel intellectuel du Languedoc-Roussillon). Depuis 2004, elle conseille les parents et tient un rôle de médiation entre eux et l'institution scolaire. Elle-même surdouée, ainsi que ses trois enfants, elle a appris sur le tas. Elle suit et soutient les familles, tente de faire admettre la particularité des enfants surdoués auprès des équipes pédagogiques et lutte contre la négation de la précocité.

« La première chose est la compréhension, afin de venir à bout des stéréotypes du jeune surdoué, un enfant à lunettes qui n'aurait pas besoin d'aide, affirme-t-elle. La suite se prépare avec la famille, les enseignants, le chef d'établissement et éventuellement un accompagnement psychologique. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Les années de collège sont souvent les plus difficiles pour les jeunes en général. Pour les enfants précoces, le problème devient crucial. À l'école primaire, ils peuvent parfois passer inaperçus, utilisant des stratégies pour ne pas être différents ou repérés comme tels. C'est au collège que cela explose. L'ennui est important, le travail inexistant, les notes sont mauvaises. Les familles prennent alors conscience de l'échec scolaire.

À retenir

Il est important de dépasser les stéréotypes relatifs au jeune surdoué, un enfant à lunettes qui n'aurait pas besoin d'aide.

Les sauts de classe bien accompagnés sont indispensables. Ils permettent aux jeunes de retrouver le goût de l'effort, de se mettre au travail, de progresser.

Pour obtenir des résultats, il est indispensable de parler avec le jeune et de lui faire admettre sa situation. Ce qui manque à la majorité des enfants ou adolescents à haut potentiel est l'analyse de leurs connaissances et leur reconnaissance. C'est même, selon la médiatrice scolaire, l'une des causes de leur échec scolaire. « Il est important de savoir si un enfant est surdoué, non pas pour se vanter d'avoir engendré un petit génie, mais pour lui éviter le parcours souvent chaotique des enfants à haut potentiel non détectés. »

La scolarisation dans un établissement spécialisé ne se révèle pas obligatoire, ces établissements étant de toute façon peu nombreux en France. Les sauts de classe bien accompagnés sont en revanche indispensables. Ils permettent aux jeunes de retrouver le goût de l'effort, de se mettre au travail, de progresser. Les cours et les aides doivent être adaptés à leurs particularités, exactement comme pour les élèves de faible niveau.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

5. Léo, malheureux en seconde générale

La réorientation peut être une solution

Démotivé, démobilisé et totalement perdu en seconde générale dans un lycée du centre de Paris, Léo, artiste dans l'âme, a bifurqué vers la voie dont il rêvait, les arts appliqués.

Il n'a pas attendu le mois d'octobre pour comprendre qu'il s'était trompé de chemin. Mais c'était déjà trop tard pour cette année-là. Il a donc fallu patienter pendant une longue année de seconde, dans un lycée où les bûcheurs et les matheux sont pléthore, la majorité se destinant, dès la première année de lycée, aux classes préparatoires ou aux grandes écoles. Léo, lui, est resté calme mais s'est démené pour ne pas être totalement démobilisé au fond de la classe. En janvier, il a démarré ses recherches pour l'année suivante : portes ouvertes, stages artistiques, séminaires sur les métiers, salons et rencontres avec des professionnels lui ont permis de se réorienter vers une filière adaptée à ses désirs. En montrant sa motivation, il a été autorisé à redoubler sa seconde dans un lycée technologique, options « Arts appliqués ». Son objectif ? Des études de design.

■ Une erreur de casting

C'est quelques jours après la rentrée de seconde que Léo, aujourd'hui 17 ans et demi, a réalisé que ce ne serait pas, « mais alors pas du tout » possible. Lui, le collégien moyen mais apprécié des enseignants, avait toujours assuré le minimum pour passer dans la classe supérieure, sans accrocs ni redoublements mais sans le tableau d'honneur non plus.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

« Il est doué, il a des aptitudes et une excellente mémoire mais il n'a jamais développé une énorme force de travail, indique Chris, sa mère. Tant que cela marchait ainsi, ça allait. » En fin de troisième, survient le crucial problème de l'affectation : quel établissement choisir pour Léo ? Les professeurs encouragent la famille à l'inscrire dans un « grand lycée » coté du centre de Paris. Certes, il apprécie les matières scientifiques et n'est pas trop mauvais en mathématiques, mais de là à envisager une classe prépa, la mère se pose tout de même des questions, jusqu'au jour où…

« Je me suis dit pourquoi pas, essayons tout de même, si les professeurs lui suggèrent, cela signifie qu'ils le croient capable, et puis on ne sait jamais, il aimera peut-être, qui sait ? Évidemment, je connaissais la réputation de cet établissement, mais je ne savais pas à quel point l'aspect compétitif y était développé. J'imaginais un lycée avec de bons élèves mais sans ces travers-là… » En effet, l'atterrissage est assez mouvementé.

L'adolescent connaît dès les premiers jours les symptômes du décrochage. Le rythme est trop intensif, les professeurs ne donnent pas forcément toutes les explications à ceux qui ne comprennent pas du premier coup. Visiblement, les meilleurs éléments suivent sans broncher. « J'ai très vite décroché, je prenais du retard à vue d'œil, j'étais totalement démotivé, parce que je n'avais pas envie de travailler et parce que je ne comprenais pas, se souvient Léo. Je sais aussi qu'avec un petit effort, j'aurais pu réussir. Mais je n'aimais pas cette ambiance ! J'étais insouciant, je ne réfléchissais pas, je survolais toutes les matières sans que cela ne me préoccupe le moins du monde ! Je ne me posais pas la question du lendemain et des conséquences de ma désinvolture. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Au bout d'un mois, Léo perd totalement pied. Toutefois, il continue de se lever à l'heure, d'aller en cours, d'être présent et assidu. Nous sommes au mois d'octobre et comme il le dit si justement, « dans sa tête », il a déjà abandonné : il est persuadé de redoubler. « Je pensais que je n'étais pas fait pour ces études-là, simplement, je me demandais ce que je faisais ici, je ne trouvais pas ce qui aurait pu me faire avancer ! », avoue-t-il avec cette lucidité qui le caractérise.

Sa mère rencontre à plusieurs reprises les enseignants. Ils lui répètent la même chose, inlassablement : Léo a des capacités, mais il ne travaille pas.

« Cette année-là, je pense sincèrement qu'il n'a strictement rien fait, concède Chris. Il n'était pas en mesure de pouvoir travailler, parce qu'il ne voyait pas l'ombre d'un objectif à cela. Je pensais au livre de Daniel Pennac qui raconte qu'il s'installait devant son bureau et que pour lui, c'était comme s'il devait traverser un océan mais qu'il n'avait rien sous la main, aucun bateau, aucune bouée, aucun bout de bois auquel se raccrocher. Léo était dans cet état. »

Chris et son compagnon usent de la carotte et du bâton, mais en vain. Léo est puni, il passe des heures dans sa chambre… sans avancer du tout. Il reste enfermé à fixer sa feuille blanche, complètement coincé, bloqué. Tout l'immobilise : l'enseignement, les personnes, les adultes, la façon d'aborder les choses en cours, l'ambiance. La mère se souvient des propos du proviseur lors d'un énième rendez-vous : il n'avait jamais vu un élève aussi muet et avec lequel il semblait absolument impossible de communiquer. Si le jeune homme est paralysé, il ne décroche pas com-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

plètement pour autant et, surtout, ne bascule pas dans l'absentéisme, qui touche 5 % des collégiens et lycéens français.

« Il s'ennuyait mais continuait à aller en cours, nous le trouvions courageux, poursuit sa mère. Il se confrontait à une ambiance dans laquelle il était en total décalage. Les autres étaient dans un moule, lui à côté. »

La famille et l'équipe pédagogique comprennent qu'ils ne pourront pas remotiver Léo sur ce même chemin. Ils ont une certitude : on ne peut pas essayer de faire avancer quelqu'un qui ne le souhaite pas.

■ Le dessin, son mode d'expression

Issu d'un milieu artistique – père et beau-père musiciens, mère travaillant dans l'audiovisuel –, Léo a toujours baigné dans l'art et la culture, participant dès son plus jeune âge à des concerts et prenant des cours de solfège et de guitare. Il a surtout toujours aimé dessiner. Et pas seulement en dilettante. Lui, le petit garçon quasi muet, s'est exprimé par le dessin dès qu'il a su tenir un crayon dans la main. « Il ne parlait pas beaucoup, raconte sa mère. Il était très réservé et passait des heures avec ses carnets de croquis. »

Lorsqu'à l'âge de 10 ans, il s'enthousiasme pour les mangas, il s'inscrit à un atelier de bandes dessinées et apprend le japonais ! Pas de doute : quand il est passionné, Léo va jusqu'au bout.

« Lorsqu'il est réellement motivé, il y arrive, nous savons qu'il peut le faire parce qu'il l'a déjà démontré. Dans ce cas, il se

Copyright © 2010 L'Etudiant.

donne les moyens d'atteindre son but, c'est comme un moteur qui le pousserait à avancer », confirme sa mère.

Après sa période mangas, d'autres styles artistiques l'intéressent, mais Léo ne lâche jamais ses carnets et ses cartons à dessin. Dès que possible, il s'inscrit à des ateliers de peinture. À 13 ans, il va régulièrement au musée du Louvre admirer les sculptures du XVIIIe siècle. À 14 ans, c'est Rodin qui le passionne. Il se réfugie dans les jardins du musée Rodin et peint les portes sous tous les angles. Mais il peut tout aussi bien passer du temps dans sa chambre, à dessiner ce qui lui passe par la tête. « Je me sens bien quand je dessine, je me sens calme, heureux, tranquille, explique le jeune homme. J'aime tellement que je ne vois pas le temps passer. Depuis tout petit, je dessine, c'est naturel pour moi. »

Et au lycée, il n'y a pas de cours d'arts plastiques !

■ La préparation d'une autre voie

Léo ne se dit pas que cette année de seconde est perdue. Il pense même qu'elle lui a permis de s'ennuyer, donc de l'aider à mûrir son projet. « Nous étions tout de même inquiets, il n'avait rien à faire dans ce lycée et dans ce système-là en particulier, nous craignions qu'il ne finisse par se démobiliser, alors nous avons commencé à évoquer, dès le mois de novembre, la possibilité d'une autre voie, artistique puisque c'est ce qu'il aime faire », raconte Philippe, son beau-père.

Philippe surfe sur Internet et y trouve les coordonnées d'une école qui propose, durant les vacances scolaires, des stages de

Copyright © 2010 L'Etudiant.

découverte des métiers d'arts. On y présente les différents métiers liés à ce secteur, à travers des ateliers, des conférences, des rencontres avec des professionnels. Léo est intéressé. Il se verrait volontiers designer plus tard. « Au cours de cette semaine, il a eu l'impression d'être à sa place, il était à l'aise et rentrait détendu à la maison, se souvient Chris. Il aime cette approche, les matériaux et l'ambiance de travail ; en plus, il a apparemment quelques aptitudes. »

Après ce stage, un rendez-vous est pris avec la proviseure d'un lycée préparant au baccalauréat sciences et technique de l'industrie, option arts appliqués, à Paris – aujourd'hui appelé baccalauréat STD2A, sciences et technologies design et arts appliqués. À l'époque, la démarche est rare, mais pas impossible. Léo souhaite changer d'orientation, en redoublant sa seconde dans ce lycée précisément.

Lors du rendez-vous avec le chef d'établissement, l'adolescent montre les dessins qu'il a réalisés depuis des années. Pour présenter sa candidature, un dossier graphique personnel est demandé, accompagné d'une lettre de motivation. Léo présente son projet personnel de changement d'orientation. « J'ai été direct avec elle, je lui ai dit que je voulais vraiment étudier là, qu'elle devait me faire confiance, qu'il ne s'agissait pas d'une lubie, et puis je lui ai dit qu'on avait le droit de se tromper, mais qu'au fond j'avais toujours voulu dessiner et qu'en plus, j'avais les compétences pour travailler dans ce secteur ! »

La proviseure est convaincue : elle lui laisse une place. « J'étais super content !, s'enthousiasme Léo. Ce n'est pas grave de recommencer une année, après tout, qu'est-ce qu'une année

Copyright © 2010 L'Etudiant.

dans la vie ? Je savais que ça allait me plaire, huit heures de dessin par semaine, le rêve ! »

■ Motivé !

Depuis cette rentrée de septembre 2008, la vie de Léo n'est plus la même. Le matin, il est pressé de se rendre en cours, adore l'enseignement dispensé, entretient des relations quasiment amicales avec ses professeurs. « C'est la première fois depuis longtemps que ça ne m'était pas arrivé, d'être d'excellente humeur en allant en classe, de faire mes devoirs avec plaisir, de suivre avec attention les cours sans penser à autre chose. Je découvre l'histoire de l'art, c'est passionnant », s'enflamme l'adolescent.

La pédagogie semble différente de tout qu'il a connu auparavant. À l'entendre, les enseignants sont « plus patients et se mettent au niveau des élèves ». C'est-à-dire ? « Ils sont à notre écoute et on dirait qu'ils démarrent avec ce qu'on sait déjà, ils attendent que nous soyons prêts pour nous enseigner des trucs nouveaux. On ne nous laisse pas complètement largués, comme ça se passait dans mon précédent lycée. Ici, les profs des matières générales nous disent que les trois quarts du travail se fait au lycée, en écoutant et en participant. C'est incroyable, mais c'est vrai ! »

Aujourd'hui, Léo est persuadé que les professeurs peuvent lui apporter quelque chose. Il découvre qu'il est donc indispensable d'apprendre à écouter, à participer et à poser des questions.

« Les profs nous boostent parce qu'ils savent chercher en l'élève ce qui va l'intéresser, affirme-t-il. Ils apprennent à

Copyright © 2010 L'Etudiant.

connaître nos ressources et ce qui les intéresse, c'est que nous ayons tous une forte personnalité, avec notre point de vue, notre côté créatif. C'est comme s'ils cherchaient à sortir de nous-mêmes ce qu'on aurait de meilleur et d'intéressant. Ailleurs, je ne pense pas que ce soit comme ça. »

Léo passe le baccalauréat de français cette année et il s'y est mis sérieusement. La joie de Chris et de Philippe a été immense quand ils se sont entendus dire par la professeure principale qu'elle aimerait « pouvoir cloner Léo en vingt, pour n'avoir que des élèves comme lui en classe ! »

« Le potentiel compte, bien sûr, dit Philippe, mais c'est la motivation qui pousse, elle est indispensable. »

Chris ajoute : « Quand Léo décide de quelque chose, il met tout en œuvre, il se donne les moyens pour y arriver. Aujourd'hui il s'est complètement épanoui, il est transformé. Il parle, il n'est plus le même. Il a pris de l'assurance. Il veut faire des études pour devenir designer. »

DÉCRYPTAGE

Pour Léo, la réorientation a été possible d'une part parce qu'il était motivé et d'autre part, parce qu'il acceptait de recommencer ailleurs une deuxième classe de seconde.

Avec la réforme du lycée, les « corrections de trajectoire » devront être facilitées. Même si cela semble compliqué à mettre en place, les proviseurs ne sont pas les derniers à l'évoquer, les textes le stipulant : le nombre d'enseignements à rattraper en cas de chan-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

gement de série doit être limité. Ce changement devrait être, en théorie, aidé par des stages « passerelles ».

Dans le cas de Léo, le rêve est devenu réalité grâce à une obstination de la famille, et la motivation de l'adolescent.

« Les parents ne sont pas très bien informés, remarque Chris, on oriente tous nos enfants vers les mêmes filières, or il est indispensable de sortir des réseaux traditionnels. Je constate que les voies professionnelles et techniques ne sont pas très valorisées ; alors il ne reste qu'à être très actif, aller dans les salons étudiants, poser des questions. » C'est ce que la famille de Léo a fait, pendant plusieurs mois. Il a également fallu convaincre les différents proviseurs.

Joseph Boix, le nouveau proviseur du lycée Renoir à Paris, n'accepte que des élèves motivés. La demande est forte et le nombre de places limité, guère plus d'une soixantaine actuellement. Il tente une explication : « L'aspect artistique de l'enseignement, moins académique, attire les jeunes, et nous conservons quand même des matières générales. Lorsqu'ils ne souhaitent pas intégrer une école d'arts appliqués, les jeunes peuvent se diriger vers l'histoire, les lettres. La palette de débouchés est vaste. »

Concernant la motivation de Léo, le proviseur se défend d'avoir inculqué de force, lui-même ou ses enseignants, le désir de réussir. Pour lui, les jeunes ont déjà parcouru un chemin quand ils frappent à la porte. « Nous ne les remettons pas au travail, dit-il. Ce sont eux qui s'y remettent. Je dis toujours qu'un élève qui ne veut pas travailler ne travaillera pas plus ici qu'ailleurs. Ici, nous avons la chance de proposer d'étudier avec un angle d'approche différent. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Les cours sont variés : dessin mais aussi sculpture, peinture ou travail sur tissus, matières générales... Les méthodes et l'emploi du temps diffèrent des filières traditionnelles, et la moitié des cours a lieu en classe de 15 élèves. Le rapport avec le professeur est par conséquent plus personnalisé. L'élève et ses travaux sont au centre. Ici, les secondes à 37 sont simplement impossibles et on avoisine plutôt la petite vingtaine par classe.

À retenir

Un changement d'orientation nécessite avant tout une forte motivation de l'élève.

Le changement de trajectoire est prévu par l'Éducation nationale, la seconde chance est toujours possible.

« Dans ces conditions optimales, l'élève se sent une personne, poursuit M. Boix. Bien sûr, un adolescent reste un adolescent avec tous ses défauts. Je ne fais pas d'angélisme et il m'arrive aussi de les secouer quand je sens qu'ils flanchent un peu ou qu'ils ne travaillent pas assez ! Ils ne sont pas tous aussi motivés que Léo, mais on tend vers cela, et c'est la raison pour laquelle la motivation est essentielle. »

Ici, l'estime de soi n'est pas un concept. C'est une réalité, un credo. Pour autant, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes et certains adolescents peuvent rencontrer des difficultés. En classe de seconde, ils réalisent que cette filière est exigeante, au même titre que des orientations plus traditionnelles. En classe de première, ils constatent que l'année sera courte. Centre d'examen, le lycée ferme entre trois à quatre semaines avant les autres établissements. Les élèves ont donc moins de cours. Dans ce contexte, ils sont soutenus, encouragés, voire « coachés ». « Nous abusons du dialogue, bien sûr », poursuit le proviseur.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Concernant la réorientation et le changement de trajectoire, le proviseur soutient que la seconde chance est possible. Mais il faut réellement la saisir, et ne pas la gâcher. « Nous essayons de leur dire qu'ils peuvent prendre plus de temps, être plus lents et se tromper, mais, à un moment donné, il faut foncer et y aller vraiment ! » Joseph Boix utilise avec les jeunes la métaphore de l'avion : arrivé au bout de la piste, il n'y a pas d'autre issue que de décoller ! Il conclut : « Quand un élève marche bien, c'est qu'il était déjà sur la voie. Il a juste eu besoin que quelqu'un lui confirme qu'il était bien parti. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

6. Bastien trouve sa voie au Sénégal

Remettre les ex-décrocheurs sur des rails

À 19 ans, Bastien se dit « tiré d'affaire ». Il termine sa deuxième année au lycée de la solidarité internationale. Ses séjours au Sénégal, dans le cadre du Pôle innovant lycéen, ainsi que son investissement, l'ont radicalement transformé… Pourtant, il revient de loin.

Au cours de l'année qui a précédé son entrée au lycée de la solidarité internationale (LSI), une structure expérimentale sise au lycée Ponticelli à Paris, Bastien a passé seulement un mois sur les bancs du lycée. Aujourd'hui, il prépare son entrée dans une école d'éducateur spécialisé. « Je suis vraiment motivé, dit-il. Il y a deux ans, le lycée professionnel se trouvait à une station de métro et je n'y allais jamais ; ici, c'est à une heure trente et je ne manque jamais. » Étrange ? Pas vraiment.

■ Bastien se pose beaucoup de questions sur l'école

Après une scolarité en primaire qu'il juge « normale, sans rien de spécial, ni en bien ni en mal, juste banale et sans grand intérêt », il « suit normalement les cours, en comprenant, en apprenant un peu et en recrachant ce qu'on attendait de moi ». Un bon petit soldat, en somme.

Puis viennent les années de collège. Bastien a grandi, il s'interroge sur tout, la manière d'enseigner des professeurs, les contenus des cours, les façons d'aborder une question ou une période en histoire, les intitulés en mathématiques et les consignes en musique ! Il ne peut pas se contenter de recevoir passivement, bien installé sur sa chaise d'écolier. Lui, ce qu'il

Copyright © 2010 L'Etudiant.

recherche, c'est l'échange, la conversation, la remise en cause permanente de ce qui est énoncé, édicté comme règle, vérité ou affirmation. Délégué de classe, il souhaite rencontrer les professeurs pour réfléchir avec eux sur ce qui serait possible de changer. Ils n'ont pas vraiment le temps. « J'imagine que c'était difficile pour eux d'accepter d'être remis en cause, surtout par un élève qui n'était pas forcément premier de la classe ! », suggère l'adolescent.

Dans un premier temps, Bastien baisse les bras et s'ennuie. Puis il se rebelle. « Dans ces conditions, je n'avais nullement envie d'apprendre, résume-t-il. Ils essaient de remplir le crâne des jeunes sans nous donner d'explications, j'avais trop de questions, je ne comprenais pas pourquoi il fallait apprendre ceci ou cela ! » Les résultats sont moyens, tout juste suffisants pour passer de classe en classe.

Durant ces années de collège, une seule activité l'intéresse vraiment, le rugby. Il n'est jamais absent aux entraînements. Pour le reste, il commence à « sécher ».

■ Absentéiste, il choisit ses matières

Au début du deuxième trimestre de la classe de troisième, Bastien craque. Il ne supporte plus certains enseignements. Alors il cesse d'y aller. Passionné d'histoire, il ne sèche aucun cours. Le jeune homme se fabrique son propre emploi du temps. Les parents sont inquiets. Ils interrogent leur fils qui répond inlassablement que l'école, telle qu'elle est faite, ne l'intéresse pas. Les demi-journées d'absences se comptent par dizaines. Un travail avec un psychologue est entrepris. Il devient urgent

Copyright © 2010 L'Etudiant.

d'établir un diagnostic. Trois séances suffisent au thérapeute pour conclure que Bastien ne réfléchit pas comme la majorité de ses camarades. « Le psy m'a dit que j'avais une vision globale des choses, que je cherchais à tout mettre en perspective, que j'avais besoin de savoir d'où cela venait pour comprendre, c'est pour ça que j'aimais autant l'histoire, parce que l'histoire est faite de ce qui a été, dans un contexte donné. »

Le diagnostic calme les esprits et les parents, mais aucune proposition n'est présentée au jeune garçon, rien n'est envisagé pour aller mieux. « Après ces séances chez le psy, les profs et le conseiller principal d'éducation ne m'ont plus embêté avec mes absences, se souvient-il. J'ai eu le sentiment qu'ils m'avaient laissé tomber ! » Bastien décroche et se transforme en véritable absentéiste. Le matin, il dit à ses parents qu'il a cours à 9 heures. La famille quitte le domicile. Le jeune homme reste à la maison. Il déjeune, puis part à 14 heures pour aller attendre ses copains à la sortie du collège. C'est l'époque à laquelle il commence à beaucoup fumer, des cigarettes et du cannabis. Il n'a plus de volonté. Il décide de revenir à la fin du deuxième trimestre, après un long mois d'absence. C'est la saison des brevets blancs. Il passe celui d'histoire, géographie et éducation civique, « parce que c'est intéressant », et sèche celui de mathématiques.

Une orientation est envisagée. Bastien ne semble pas en mesure d'intégrer un lycée général et technologique.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

■ Une orientation non voulue

La rencontre avec la conseillère d'orientation conclut à deux possibilités de brevet d'études professionnelles : ferronnerie

d'art et électrotechnique. Indécis parce que perdu, Bastien se rend aux deux séances de recrutement. Il doit répondre à un questionnaire, qu'il juge facile. Il obtient 100 % de bonnes réponses et est donc accepté dans les deux BEP. Il opte pour celui d'électrotechnique, un peu par dépit, un peu aussi parce qu'il a des copains dans cette filière.

Le premier jour donne le ton. Bastien est choqué : « Quasiment après nous avoir salués, le proviseur nous parle des travaux qui viennent d'être faits dans l'établissement et nous dit que les dégradations doivent cesser ; mais nous, nous étions nombreux à ne jamais avoir mis les pieds dans le bahut ! »

Les études en électrotechnique ne l'intéressent pas vraiment. Il apprend à installer des lampes et à raccrocher des fils, lui qui pensait pouvoir être en mesure de monter des systèmes. Il décide de ne plus s'y rendre. Il en informe le proviseur qui n'a pas de solution à lui proposer. Bastien explique qu'il veut voyager, rencontrer des gens, apprendre des choses. Pendant six mois, il est déscolarisé et traîne avec des copains. Il fait quelques bêtises, fume de plus en plus de cannabis, tâte du vol et passe même quelques heures en garde à vue. Puis il réagit. « J'allais avoir 18 ans ! Je me suis dit qu'il fallait peut-être passer à des choses plus constructives. Je n'avais pas le brevet, je ne pourrais rien faire sans diplôme, raconte Bastien. Mais je n'abandonnais pas l'idée de voyager, alors je me suis bougé et j'ai commencé à travailler tous les matins sur les marchés. J'avais besoin de mettre des sous de côté pour me payer un billet d'avion. »

Nous sommes en avril 2008. Bastien est sur place pour travailler à 6 heures du matin, tout en poursuivant sa réflexion sur

Copyright © 2010 L'Etudiant.

son avenir. Un jour de ce printemps, une évidence lui saute au visage. Un ami, un « vrai, pas un pote », avec lequel il n'a jamais rompu les liens, passe son baccalauréat et s'inscrit à l'université, en histoire. « Je me suis demandé : quoi, tu vas rester là à faire n'importe quoi, sans études, sans rien ? » Il n'en est pas question. Bastien entend parler du pôle innovant lycéen.

■ La découverte du pôle innovant lycéen

À première vue, ce lycée ne ressemble à aucun autre. La première réunion d'information a lieu. L'équipe présente le pôle innovant lycéen (PIL), ses méthodes, son système du tutorat. Bastien est séduit.

Ce qui est dit à la réunion d'information, les gens, l'ambiance, tout lui plaît. Le pôle innovant lycéen se trouve dans les locaux du lycée Ponticelli. Mais l'espace du PIL ne ressemble en rien à un lycée traditionnel. Ici, le bureau central des professeurs est toujours ouvert. Il n'y a pas de surveillants, pas de cour, mais de vastes espaces avec des coins réservés à la documentation, des tables avec des ordinateurs, des fauteuils, des tables basses, des affiches, des photos aux murs, des cartes du monde et une table de ping-pong sortie pour permettre une pause. Les salles de classe sont disposées en « U », sans estrade ni bureau du professeur.

Cependant, pour entrer dans ce lieu pas comme les autres, il faut être volontaire, passer un entretien et convaincre.

« Lors de cette entrevue, j'ai raconté mon parcours et ce que je voulais faire, j'ai montré que j'étais motivé pour reprendre des études, que j'avais un projet, que je voulais voyager, travailler

Copyright © 2010 L'Etudiant.

dans l'humanitaire, faire des choses pour les autres et puis surtout, étudier ! », raconte l'adolescent.

L'inscription volontaire au lycée de la solidarité internationale montre la résolution de l'élève de renouer avec un projet de formation scolaire. La motivation vient de chacun. « Il faut vraiment avoir envie de venir, il ne faut être forcé par personne, sinon ça ne marche pas, croit savoir Bastien. On ne fait pas avancer un âne qui n'a pas envie ! Moi, quand j'étais au collège, mon père ne comprenait pas pourquoi je n'étais pas motivé, il me disait tout le temps qu'on me demandait d'avoir des bonnes notes, c'est tout ! Maintenant, il sait que ce que je fais me plaît et il a compris que ça m'intéresse, alors il accepte. »

La première année du LSI est consacrée d'une part à une remise à niveau scolaire, et d'autre part à la préparation du chantier solidaire et scolaire.

■ Le choc au Sénégal

Les actions concrètes de solidarité sont le fil conducteur de cette première année. Aussitôt franchi le seuil du LSI, Bastien se prend au jeu.

« C'était concret assez rapidement, reconnaît-il. Il a fallu commencer à monter le projet avec les profs et les autres élèves. On devait être au point et bien préparer notre chantier. Des gens comptaient sur nous, nous ne devions pas les décevoir. »

Philippe Taburet est enseignant d'histoire-géographie et d'économie. Il a assisté au changement radical de Bastien,

Copyright © 2010 L'Etudiant.

après ses deux années passées ici. « C'est le jour et la nuit, dit-il. Bastien était très éloigné des mondes scolaires, là, il a su irradier les autres de ses engagements. »

Le chantier scolaire mené dans la région du Fouta, au nord du Sénégal, prévoit la construction de fondations de l'école d'un village. Loin de tout, la première ville de brousse se situe à 8 kilomètres du village, sans électricité, sans téléphone, sans textos ni Facebook et très peu d'eau et de confort. Les quinze jeunes Franciliens du LSI perdent tous leurs repères. « Ils sont confrontés à des difficultés liées à l'hostilité du milieu naturel. Il fait chaud et taper la butte de terre en Afrique, c'est dur ! raconte Philippe Taburet, qui les accompagne sur place. Le chantier dure deux semaines, c'est beaucoup pour eux. »

Malgré les difficultés, les élèves fournissent les efforts nécessaires. Il faut se lever le matin, sinon, c'est tout le groupe qui en pâtit : à 15 ou à 10, on n'avance pas à la même vitesse. Les camarades se régulent entre eux. À untel qui ne s'est pas levé : « Où étais-tu ce matin ? », « On bosse, nous ! »

La proximité des habitants du village sert aussi de leçon. Ces derniers ne se plaignent pas, les conditions sanitaires et sociales sont difficiles, les enfants rêvent d'apprendre dans une vraie école avec des murs, et si possible pas dans une classe de 50 élèves, avec du matériel, des cahiers et des crayons…

« Les jeunes qui partent chaque année s'aperçoivent qu'en Afrique, si les enfants abandonnent l'école, c'est parce qu'ils n'ont pas le choix, parce que certains sont obligés de travailler et d'aider les parents, poursuit leur professeur. Ils réalisent tou-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

jours qu'ils sont des princes, gâtés, qui se plaignent parfois un peu trop. Cela remet sacrément en question, mais je ne fais jamais la morale. Ils éprouvent par eux-mêmes ces chocs, c'est la vraie vie. Ils constatent la chance qu'ils ont d'avoir des adultes qui les accompagnent, qui veillent sur eux et sur leur scolarité. »

Pouvoir expérimenter physiquement et concrètement les efforts les fait réfléchir et sortir d'une posture sociale d'enfants gâtés. « C'est une forme de voyage initiatique, conclut Philippe Taburet. Ils sont confrontés à eux-mêmes, et cela leur donne des éléments pour prendre des décisions, cela provoque en eux le désir d'avoir le choix, de se positionner dans la société et dans la vie. » Bastien confirme : il a eu un choc et la certitude que dans la vie, « il faut pouvoir choisir, et surtout pas que les autres ou le système décident pour toi ! »

Au retour du voyage, son regard sur les études et l'école en général n'est plus du tout le même.

« Nous continuons à veiller sur eux, bien sûr, rassure le professeur, mais on ne se raconte jamais d'histoire. Les jeunes sont renvoyés aux engagements qu'ils ont pris vis-à-vis d'eux-mêmes. Cela dit, le chemin de la motivation n'est pas une ligne droite, c'est un chemin sinueux, avec des phases d'euphorie et de stabilisation et des moments de découragement ou de grandes difficultés. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

■ La remise à niveau scolaire

Le premier chantier au Sénégal, qui s'étale sur trois semaines, a lieu en janvier. Certes, sa préparation est chronophage, mais

70 % du temps est consacré aux acquisitions scolaires habituelles. Cette répartition permet aux élèves qui quitteraient le LSI en fin de première année d'avoir accompli suffisamment de progrès dans l'enseignement général pour intégrer une classe supérieure de lycée général ou une autre formation scolaire.

L'emploi du temps diffère en considération de ce qu'on peut trouver dans l'enseignement secondaire dit « classique ». Plusieurs modules sont proposés. Le module disciplinaire de treize heures est composé de cours de lettres, de langues vivantes, de sciences et de sciences humaines. Les cours durent une heure trente et sont la plupart du temps animés par deux enseignants. Bastien apprécie : « Ils font toujours cours à partir de ce que nous savons et ils adaptent leurs enseignements à ce que nous allons faire plus tard. Pendant le cours, il y a un échange, on discute, c'est excellent parce que cela nous permet de nous maintenir en éveil et de nous ouvrir les yeux sur le monde ! »

Bastien apprécie les petits effectifs, une quinzaine d'élèves. « C'est l'idéal, s'enthousiasme-t-il. On n'est pas un élève parmi trente au fond de la classe, on est tous face à face, et on apprend les uns des autres grâce aux questions qui viennent à l'esprit, c'est vraiment bien. »

D'autres modules spécifiques occupent une dizaine d'heures de la semaine. Le temps de suivi et d'orientation est primordial. « C'est parce que je fais le point avec les profs et avec ma tutrice que j'ai réussi à savoir ce que je voulais et que j'ai vraiment avancé dans ma réflexion, dit Bastien. On sent qu'il y a un suivi, tout le monde se préoccupe de nous, c'est quand même mieux que tout ce que j'avais connu auparavant à l'école. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Ici, chaque élève a un tuteur, son référent. Celle de Bastien s'appelle Anne. « Je lui parle de tout, de ce que je fais, des cours et des difficultés quand j'en ai, de mon projet, explique-t-il. Cela fait deux ans qu'elle me suit, ça permet d'avoir une personne à qui rendre des comptes, mais sans autorité. Je lui parle comme à une amie, en sachant qu'elle ne me jugera pas. C'est la première fois de ma vie que je ne me sens pas jugé ! »

■ Sur la bonne voie

Lors de sa deuxième année au LSI, Bastien est reparti au Sénégal installer des panneaux solaires sur le toit du dispensaire médical, toujours dans la région du Fouta. Approfondissant son engagement et sa remise à niveau, il est aujourd'hui prêt à passer à l'étape suivante. « Nous faisons du sur-mesure, explique Philippe Taburet, enseignant. Chaque jeune a un projet que nous aidons à concrétiser. » Certains reprennent des études, entrent au lycée, d'autres passent leur brevet des collèges et intègrent une seconde, d'autres enfin se lancent dans l'apprentissage ou l'humanitaire.

À entendre Bastien, la grande différence entre le LSI et tous les établissements qu'il a connus concerne le regard qui est porté sur lui. Partout ailleurs, il s'est toujours senti « mauvais élève, cancre, pas normal. » Pour lui, ici, tous les élèves sont au même niveau, il n'y a pas d'un côté les bons et de l'autre, les nuls, les sérieux et les paresseux. L'absence de notes et de conseils de classe y joue certainement un rôle important.

Ici, les conseils de classe, au nombre de cinq par année, sont des « conseils de progrès », et les parents assistent à trois d'entre

Copyright © 2010 L'Etudiant.

eux. Les parents font d'ailleurs partie intégrante du projet. Ils sont des partenaires. Les tuteurs les appellent et les reçoivent régulièrement.

Bastien veut être éducateur spécialisé dans la jeunesse. « J'ai grandi avec des jeunes comme ça, perdus, explique-t-il, mais je n'ai jamais croisé d'éducateur, alors que des jeunes avec des problèmes, il y en a beaucoup, la preuve ! »

DÉCRYPTAGE

Le pôle innovant lycéen n'accueille que des adolescents qui ont vécu un moment relativement long de décrochage scolaire. Pour le LSI, ces semaines de décrochage sont nécessaires pour permettre à l'adolescent de réfléchir à ses désirs et à ses projets. Bastien le confirme, c'est après avoir « vadrouillé assez longtemps avec ses potes » qu'il a ressenti le déclic et une nouvelle motivation.

À part quelques cas spécifiques, les jeunes accueillis au pôle innovant du LSI ne sont pas de mauvais élèves. « Même s'ils ont des lacunes, ce n'est pas grave, précise Philippe Taburet. Ce n'est pas cela qui les fera chuter. Ce qui compte, ce sont les expériences qu'ils ont vécues, leurs projets. On les suit toujours, il n'y a pas de barrières, ils élaborent des projets, nous les aidons à les concrétiser, ils savent qu'ils peuvent compter sur nous et ça marche. »

Les statistiques sont en effet satisfaisantes, puisque 80 % des jeunes raccrochent sous une forme ou une autre : reprise de la scolarité, engagement à un projet... « Ils se réconcilient avec

Copyright © 2010 L'Etudiant.

l'idée de l'école. Même si parfois ils décident de ne pas s'y remettre, ils auront fait eux-mêmes ce choix, en connaissance de cause », explique Armelle Nouis, proviseure du lycée Ponticelli.

Bastien fait partie des jeunes qui se sont transformés. « Il n'est plus tout à fait le même, il s'est révélé, raconte Philippe Taburet. Il a compris qu'il avait un rôle à jouer dans la société. C'est le jour et la nuit. Il dégage une énergie incroyable, un potentiel immense, les autres ont appris de lui. Ce sera un bel homme. »

La confiance que l'adolescent ne nourrissait plus en l'école, en la vie, en lui-même, est réapparue ici. Miracle ? « Non, les enfants ont besoin d'être encouragés, complimentés et reconnus dans leurs efforts, si minimes soient-ils. Cela se pratique dans de nombreux pays, mais nous ne savons pas le faire : pourtant, on peut donner confiance en soi sur une chose infime, un petit progrès, affirme Armelle Nouis. Un élève qui n'apporte jamais ses affaires et qui un jour les a en classe, il faut le féliciter, pas le critiquer ! »

À retenir

Le pôle innovant lycéen est consacré d'une part à une remise à niveau scolaire, d'autre part à l'élaboration d'un projet de terrain.

Tous les enfants ont besoin d'être encouragés, complimentés et reconnus dans leurs efforts, si minimes soient-ils.

Valoriser le positif, mentionner le négatif, c'est ce qu'appliquent les enseignants du pôle innovant lycéen. Ils savent à quel point les jeunes sont sensibles à l'effet Pygmalion : répétez à un adolescent qu'il est mauvais en classe, qu'il est lent, et vous verrez qu'il finira par s'estimer réellement mauvais et lent.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Pour autant, l'équipe du PIL ne passe pas ses journées à répéter aux jeunes qu'ils sont merveilleux. Les difficultés comme les réussites sont évoquées. Et ce également devant les parents, à l'occasion des conseils de progrès. « Les parents sont les premiers éducateurs. Lorsque la scolarité a été un échec, les enfants portent lourdement cet échec, qui devient une source de tensions et de conflits. Alors oui, il est important de réconcilier les parents avec leur enfant en tant élève », conclut la proviseure.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

7. Marie, la passion du théâtre

Faire de la spécificité d'un adolescent un atout scolaire

Après des années de souffrance scolaire, Marie, 18 ans, passe le baccalauréat de français dans un lycée général qui propose des cours de théâtre. Elle a bénéficié d'un bilan d'orientation scolaire et professionnelle réalisé par une psychologue. Elle fera de sa passion, le théâtre, son métier.

Difficile d'imaginer que la jeune fille qui prend place en face de nous dans ce café parisien a été diagnostiquée, en classe de CE1, comme en total échec scolaire. Aujourd'hui, à 18 ans, Marie évoque sereinement ses projets, ses créations théâtrales et ses cours de mise en scène. « Je me sens mieux maintenant au lycée, malgré encore quelques difficultés. J'ai pris un peu plus de temps que les autres mais je sais que je vais y arriver. » Elle ajoute : « À partir du moment où je me suis sentie comprise et qu'on a reconnu mes efforts, c'est allé de mieux en mieux. »

■ Toute petite, une personnalité hors norme

Pendant ses premières années d'école maternelle, la petite Marie ne fait rien comme les autres. Elle s'exprime davantage par la danse et peut passer des heures à jouer. Le langage vient plus tardivement, aux alentours de 4 ans. « Mais quand elle a commencé, elle s'est lancée très vite dans des histoires incroyables, avec une imagination rare et riche, se souvient Marc, son père. Nous avons rapidement senti chez elle une personnalité différente de la norme. Elle a manifesté très tôt des prédispo-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

sitions pour le théâtre. Elle était différente de la plupart de ses camarades de classe. »

Malgré cette propension à l'expression artistique et une sensibilité à fleur de peau, Marie est désignée en échec scolaire à 7 ans par la maîtresse. La directrice de l'école convoque les parents et confirme le verdict de l'enseignante : Marie ne s'adapte pas, elle fait tout à l'envers, on ne sait pas quoi faire d'elle. Ses parents savent pourtant qu'elle ne manque pas de volonté. « Elle était découragée, elle ne parlait pas beaucoup de l'école mais nous la sentions malheureuse », raconte Sylvie, sa mère. Elle change d'établissement et passe ses années d'élémentaire dans une institution à la réputation excellente. Son frère aîné y est scolarisé. Les choses devraient être plus faciles. « C'est lui qui nous a alertés, un jour, poursuit Sylvie. Marie était isolée, n'avait aucune amie, elle n'échangeait avec personne dans la cour et restait dans son coin. »

Marie est alors en classe de CM2. Les parents se mettent en quête de nouvelles solutions. Leur fille ne peut pas rester dans cette école et il faut agir rapidement. « Elle a commencé à nous parler, elle disait qu'elle n'en pouvait vraiment plus, parce qu'elle ne comprenait rien et qu'elle n'avait aucune copine », conclut sa mère.

■ L'école Steiner, une voie possible ?

Des amis leur parlent d'une école Steiner, en région parisienne. C'est loin, c'est cher, ce n'est pas pratique mais ils veulent tout tenter pour leur fille. On leur a expliqué cette pédagogie qui est basée sur l'élève. C'est toujours l'école qui s'adapte à l'élève, pas le contraire.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Les enfants sont regroupés selon leurs âges, et le programme se déroule en trois cycles (de 3 à 6 ans, de 7 à 14 ans et de 14 à 18 ans). Chaque classe est confiée à un même enseignant, qui suit donc ses élèves de façon continue. Chaque discipline est étudiée pendant plusieurs semaines, puis laissée pour plus tard. Les enfants apprennent à tricoter, le travail sur bois, le crochet, la couture et le bricolage…

Marc, le père, se souvient du jour de la rentrée des classes. Les embouteillages les retardent. Marie panique, se sent mal, elle pense qu'elle va se faire gronder. D'autant plus que nous sommes en mars, en milieu d'année. Personne n'entre en classe ce jour-là. Mais voilà, sur le parvis de l'école, deux personnes qui attendent la petite. Ce sont ses marraines, elles sont là pour l'accueillir ! Sacré changement.

Les cinq années qui suivront se déroulent tranquillement. « Cette école lui a permis de ne pas s'installer dans l'échec et la souffrance, explique Marc. Suivie par des pédagogues référents pendant cinq ans et demi, elle s'est épanouie. » Le système Steiner est plus ouvert et très différent de ce qu'elle a vécu jusque-là : les horaires sont souples, les élèves demeurent dans une même classe avec les mêmes camarades jusqu'à la fin de la seconde, moment où l'enseignement cesse. Les enseignants sont bienveillants, les activités manuelles et artistiques sont développées, valorisées et encouragées.

Marie pétille quand elle évoque son école : « Avant de rentrer à Steiner, je ne voyais pas l'intérêt d'aller en cours, je n'écoutais pas. J'étais dans un autre monde, dans le théâtre. J'apprenais déjà des textes par cœur et pour ça, je n'avais pas

Copyright © 2010 L'Etudiant.

de problèmes. Mais pour faire les devoirs, travailler, c'était impossible. L'école Steiner m'a appris beaucoup de choses, d'abord à savoir ce que j'aimais, ensuite à m'exprimer. Là j'ai commencé à travailler parce que ça me faisait plaisir. Nous illustrions des dossiers, en histoire, par exemple. C'était plus facile ensuite d'apprendre les leçons ! Les professeurs ne se limitent pas à faire leur cours magistral, ils échangent avec les élèves, on discute énormément et chacun s'exprime et dit ce qu'il ressent. »

« Ma fille s'est posée, elle restait différente mais cela était acceptable, elle n'était pas rejetée malgré ses difficultés », explique Sylvie.

En fin de seconde, au moment où les élèves doivent changer d'établissement et intégrer soit le cycle terminal (première et terminale), soit une filière courte, les professeurs estiment que Marie n'est pas en mesure de passer en première. Ils proposent le redoublement.

« Nous n'étions pas découragés, mais il fallait faire quelque chose, elle avait été heureuse dans cette école, qui l'avait protégée et valorisée, mais les problèmes n'étaient pas résolus, dit Marc. Son professeur principal nous parlait de résistances psychologiques. »

■ Le précieux bilan d'orientation

Marc et Sylvie connaissent Anne Pesle, psychologue spécialisée en orientation. Leur fils aîné avait bénéficié auprès d'elle d'un bilan d'orientation quelques années plus tôt. Ils pensent qu'elle sera d'un bon conseil.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

« Je n'ai pas sorti de baguette magique ni ma boule de cristal, indique Anne Pesle. Le plus important dans cette histoire est d'avoir un œil neuf sur l'enfant, dans le but de le projeter dans le futur. Les parents ont leur vision, qui est limitée puisqu'ils vivent avec lui depuis si longtemps. »

Le premier rendez-vous pour un bilan a lieu. C'est là que démarre une véritable enquête policière. « Je cherche à avoir une image précise de l'enfant, de son milieu familial, et du genre de métier dans lequel les parents l'imaginent plus tard. » Ce jour-là, en quittant les bureaux d'Anne Pesle, Marie ne repart pas les mains vides. Elle doit répondre, chez elle et au calme, à une autre série de questions sur ses aptitudes et sa personnalité.

La deuxième étape se déroule une petite semaine après le premier rendez-vous. C'est au cours de cet entretien que la psychologue restitue les résultats des tests et commence à élaborer des choix possibles sur la base de ces informations plus ciblées. « Rien ne sert de partir dans tous les sens, explique-t-elle. Il faut coller au maximum aux désirs du jeune sinon, il n'y trouvera aucun intérêt. En refusant de se lancer réellement et frontalement dans sa passion, le théâtre, Marie ne semblait pas prendre le meilleur chemin pour elle. » Certes, une carrière de comédienne est difficile et risquée, mais dans le domaine du théâtre, de nombreux autres métiers sont possibles.

C'est à ce moment-là que la jeune fille commence à songer au métier d'enseignant de théâtre. Le troisième rendez-vous est consacré à la synthèse du projet avec les parents. « Cela n'a pas été si simple non plus, précise Sylvie. Marie s'est un peu bloquée au troisième rendez-vous parce qu'elle avait encore une estime

Copyright © 2010 L'Etudiant.

d'elle-même difficile. Elle avait peur. » Parallèlement et sur les conseils de la psychologue, la jeune fille commence alors des séances de thérapie par l'hypnose, qui l'aident à surmonter ses angoisses.

Anne Pesle est formelle : Marie a des qualités. Elle devrait intégrer une école sous contrat avec l'État, ce qui n'est pas le cas de l'école Steiner. Si elle souhaite devenir professeure de théâtre, elle devra posséder des diplômes reconnus par l'État.

L'expérience de l'école Steiner se termine donc. Grâce à ce bilan d'orientation, l'adolescente intègre une classe de seconde dans un lycée général, avec une option importante en théâtre (fort coefficient au baccalauréat) puisque c'est sa passion.

« Avant même qu'elle y entre, je l'ai mise en garde, en lui expliquant que le travail qu'elle aurait à fournir serait important mais qu'elle n'en aurait pas les bénéfices immédiatement, continue la psychologue. Le plus difficile est toujours l'adaptation à une structure. »

■ Une scolarité avec en tête un projet précis

Les trajets sont longs, la jeune fille est fatiguée et a du mal à se mettre au travail sans perdre courage. L'année se déroule au forceps. Mais les professeurs sont bienveillants. En classe de première, Marie s'installe avec une cousine étudiante dans un petit appartement plus proche du lycée. Désormais indépendante, elle essaie d'étudier même si, sans le soutien de sa famille, la motivation peine à venir. Elle n'aime toujours pas apprendre ses leçons, mais ne perd pas complètement pied.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Anne Pesle poursuit : « Je l'ai reçue à quelques reprises, il fallait qu'elle reste jusqu'en terminale, il fallait qu'elle tienne ! »

En effet, le travail théorique sur le théâtre lui donne le goût de l'effort. L'adolescente transfère alors ces efforts vers le français. Et ça marche. Marie retourne chez elle en classe de terminale afin de retrouver une ambiance plus propice au travail et la présence de ses parents. Elle figure alors au tableau d'honneur de sa classe. « J'aime la philosophie et la réflexion, ça ressemble au théâtre, dit Marie, tout sourire. C'est sûr, je suis consciente d'avoir des faiblesses dans certaines matières et surtout dans l'écriture parce que c'est difficile pour moi mais je trouve ma voie. » L'an prochain, elle s'inscrira en faculté de lettres, avec une option théâtre.

■ Le « coaching » parental, ça marche !

Dans la famille de Marie, la motivation et les états d'âme ne sont pas des sujets évacués en cinq minutes ou délaissés à la fin du repas. La famille a mis au point un outil emprunté au monde de l'entreprise. Le grand tableau de la cuisine n'est pas uniquement utilisé pour y inscrire la liste des courses, mais sert également de tableau de liaison entre eux. Régulièrement, l'un des membres prend la craie et lance un jeu, comme celui des adjectifs qualificatifs. « Comment vous qualifierez-vous ? » Les réponses fusent, la discussion s'ouvre sur les qualités et les défauts, sur ce que chacun pourrait améliorer.

La scolarité peut également être un thème soulevé. « Dans ce cas, on ne s'intéresse qu'à l'un des enfants, précise Sylvie. Pour Marie, nous avons tous donné nos points de vue, mais nous ne

Copyright © 2010 L'Etudiant.

jugeons pas les choix de nos enfants, nous essayons de les accompagner dans la voie qui leur correspond le mieux. Le but est leur bonheur, pas de les contraindre à ceci ou cela. Notre objectif est de les amener là où eux veulent aller. »

Si les parents de Marie n'ont jamais poussé leurs enfants, c'est aussi en raison de leur histoire personnelle. Sylvie : « J'ai eu un père qui m'a beaucoup critiquée, c'était pénible et surtout inefficace ! » Marc : « Je devais être le meilleur en tout, école et sport, la barre était trop haute ; même si je réussissais, je me sentais dévalorisé, parce que ce n'était jamais assez bien pour mes parents. »

Marie leur est reconnaissante de cette éducation : « Mes parents m'ont toujours comprise et aidée, je ne serais pas ce que je suis devenue s'ils n'avaient pas vu que je n'étais pas bien dans le système scolaire normal. Dans notre famille, nous pouvons parler de tout, nous échangeons. Mes parents sont vraiment présents, ils me boostent et en même temps, ils sont tolérants avec moi. » Marc confirme : « De mes trois enfants, c'est Marie qui est la plus pénalisée par le système. L'éducation est un maquis où il faut savoir se frayer un chemin ! C'est grâce au théâtre que ma fille s'épanouit. Il fallait trouver un pont entre passion et études. »

DÉCRYPTAGE

Marie a bénéficié d'un bilan d'orientation scolaire et professionnelle. Ce travail de réflexion avec la psychologue Anne Pesle lui a permis d'avoir un regard extérieur sur elle-même, de faire le point sur ses désirs, ses appréhensions. Il lui a également permis d'identifier ses compétences et ses talents pour élaborer un projet professionnel.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

« Pour se lancer dans un tel projet, il est indispensable que la famille adhère et soit partante, indique Anne Pesle. Je connaissais Marie par ses parents et son frère aîné, je m'étais occupée de son bilan quelques années auparavant et tout s'était bien passé. Les parents doivent être réceptifs et partants pour accepter des changements parfois radicaux. »

Les trois rendez-vous qui constituent le bilan s'échelonnent sur une période relativement courte, afin de ne pas perdre la dynamique. Le premier rendez-vous est une évaluation individuelle basée sur un entretien et un test sur les aspirations professionnelles. « Je recueille des informations sur le cadre de vie et l'histoire, comme le vécu scolaire et les résultats, mais aussi les attitudes dans la scolarité, l'anxiété, la concentration, l'assiduité. Je pose des questions sur les modèles éventuels dans la famille ou l'entourage amical : quelle personne admire le jeune ? Un grand père, une tante "mère Teresa", une copine douée en musique ? C'est à travers ces éléments que je peux commencer à entendre vers quoi il tend. »

À retenir

Le bilan d'orientation permet à l'élève d'avoir un regard extérieur sur lui-même, d'identifier ses compétences et d'élaborer un projet professionnel.

Pour se lancer dans un tel projet, il est indispensable que la famille adhère.

Un autre élément important est d'identifier l'attitude des parents face aux études. Quelle est leur disponibilité, leur ouverture d'esprit, leurs idéaux et leurs désirs pour leur adolescent ? C'est le cas dans la famille de Marie, très ouverte aux changements et disponible pour les enfants.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

8. Marine déteste l'école

Retrouver la motivation grâce au soutien d'anciens élèves en difficulté

Malgré un milieu familial et culturel riche, Marine, 14 ans, n'a jamais aimé l'école. Le passage à l'écrit est difficile. Les professeurs, ainsi qu'un « ex-cancre », la soutiennent et l'encouragent, ce qui évite qu'elle décroche et se démoralise complètement.

Démarrée dans un quartier populaire de l'Est parisien, l'histoire scolaire de Marine est jalonnée de bonheurs passés avec ses amies dans la cour et de moments de grande tristesse et de découragement en classe, surtout depuis le dernier cycle de l'école primaire. Elle n'a jamais aimé l'école en tant que système, lieu d'apprentissage. Après un passage par un collège privé, peu adapté à des enfants atypiques et non scolaires, elle termine son année de troisième dans un établissement public, sur une note plus optimiste. Elle s'est même mise au travail, encouragée par un étudiant, ex-cancre comme elle, et entourée d'une équipe pédagogique bienveillante.

■ De sérieuses difficultés en primaire

Elle préfère ne pas trop en parler, préférant évoquer les copines, les souvenirs de classes vertes ou encore les garçons « embêtés à la récréation ». Inutile de poser à Marine des questions sur l'école, les apprentissages et ses difficultés. Une lueur sombre traverse ses yeux bleus.

Alors c'est sa mère, Hélène, qui répond pour elle. « Toute petite, dès le CP, elle était en difficulté, comme si le système ne

Copyright © 2010 L'Etudiant.

lui convenait pas du tout, comme s'il n'était pas adapté à ses rythmes, ses goûts, son temps personnel. Certes elle n'a jamais été en très grave difficulté parce qu'elle a appris à lire et écrire comme la majorité des enfants, mais avec son papa, nous avons toujours senti chez elle une résistance aux apprentissages, comme si quelque chose l'en avait empêchée. »

Marine ne prend aucun plaisir à compter, par exemple. Les tables de multiplication sont un véritable cauchemar et, à 13 ans passés, elle n'avait toujours pas compris le sens des conversions mathématiques. Les décilitres et les centilitres n'évoquaient chez elle rien de concret, « comme une langue totalement étrangère », précise Hélène, acheteuse d'art contemporain.

Les maîtresses d'école répètent pourtant qu'elle est intelligente et qu'elle ne devrait pas avoir de problèmes. Elle est créative, maligne, vive, elle a du répondant, de l'humour et de la culture. Elle est une camarade de classe solidaire et attentive, elle ne perturbe pas les cours, écoute, pose des questions, se porte volontaire pour les tâches collectives d'entretien des espaces de la classe ou le soin des petits animaux domestiques et des plantations. Une élève idéale et appliquée en somme, partante pour tout. « Mais elle n'y arrivait pas, strictement parlant, au niveau scolaire. Tout était compliqué, les problèmes en mathématiques étaient des énigmes, l'histoire, un puits sans fond, les conjugaisons, des hiéroglyphes », précise sa mère.

Lorsque le mois de juin de la classe de CM2 arrive, Marine a une orthographe du niveau du cycle des apprentissages et la rédaction lui pose de sérieux problèmes.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Les parents choisissent de ne pas l'inscrire dans le collège du secteur, qu'ils ne jugent pas assez accueillant. Qui plus est, le niveau semble bas, les élèves en difficulté trop nombreux, et le taux de réussite au brevet des collèges assez médiocre. Marine risque d'être oubliée, perdue.

La jeune fille a besoin d'être soutenue, portée, coachée par des enseignants qui feront attention à elle. « Nous n'avions simplement pas confiance en ce collège, dont on ne disait pas du bien dans le quartier. Par ailleurs, la carte scolaire venait d'être changée et Marine allait se retrouver isolée, sans aucune amie de l'école primaire. » Le choix se porte sur un établissement privé. C'est loin. La jeune fille devra prendre les transports en commun. Peu importe, les espoirs sont là.

■ Un collège inadapté pour les jeunes en difficulté

La déception est à la hauteur de l'investissement que les parents ont placé dans ce collège, dont leurs amis et voisins ont vanté les mérites. D'un excellent niveau, affichant des taux de réussite au baccalauréat à faire pâlir d'envie n'importe quel proviseur, cet établissement semble accueillir – et par conséquent garder – seuls les élèves qui réussissent !

Les parents et Marine sont hors d'eux. Peu ou pas aidée, elle ne semble pas trouver son bonheur. Les enfants qui ne suivent pas ne sont vraiment encouragés et aucune aide personnalisée n'est prévue. Marine est cataloguée en échec scolaire assez rapidement, et ses parents ne sont convoqués que pour entendre des plaintes au sujet de leur fille. L'année de sixième et celle de cinquième se déroulent dans la douleur et l'aigreur. Marine est mal-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

heureuse. Non seulement elle a été séparée de ses amis du primaire, mais de plus, elle n'a pas créé de liens solides. Elle se sent même rejetée.

La fin de l'année de cinquième arrive et les parents rencontrent le professeur principal. Ce dernier met en avant le fait que Marine serait sûrement mieux ailleurs, qu'elle n'y met pas du sien, qu'elle n'est pas appliquée. « Oui, ça m'a choquée, maintenant je comprends leurs statistiques ! », s'insurge Hélène.

L'investigation reprend, à la recherche d'un nouveau collège, public cette fois. Une dérogation est possible dans un établissement, à trois stations de métro de la maison. C'est parti pour une nouvelle aventure.

■ Un ex-cancre à la rescousse

Le collège se trouve dans une cité scolaire au nord de la capitale. L'année de quatrième de Marine n'est pas franchement une réussite. Elle se retrouve dans une classe homogène d'un niveau très bas. Les réunions parents-professeurs rassemblent... trois parents, dont deux non francophones.

Hélène croit rêver. Elle se souvient : « Je me suis portée volontaire pour être déléguée de la classe et à partir de ce moment-là, j'ai commencé à mettre les pieds dans le plat. J'ai expliqué que c'était à la limite de la loi, des classes comme celles-ci ! » Certains élèves ont 15 ans et demi, d'autres, 13 ans. Dans plusieurs matières, les professeurs ne font plus cours mais discutent avec les enfants. Comment espérer que Marine puisse se mettre à travailler dans cette ambiance ? Impossible. Elle est démobilisée.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Pas question cependant de laisser tomber. C'est le fils d'une amie de la famille qui lance l'idée. À 24 ans, Sébastien est étudiant en droit. Certes, il a mis du temps. Baccalauréat à 19 ans, licence à 23. Il n'est qu'en master 1 mais il réussit, à force d'entêtement, de patience, d'acharnement. Il propose d'aider Marine, une à deux fois par semaine. Il ne s'agit pas de cours mais d'un accompagnement, un soutien presque psychologique. C'est parti.

L'« ex-cancre » passe voir l'adolescente deux soirs par semaine. Ils échangent sur son état d'esprit en classe, sur l'ambiance générale, sur ce qu'elle n'a pas compris. Il l'aide à apprendre ses leçons, sans toutefois le faire à sa place. Il comprend qu'elle puisse ne pas saisir le but de tout cela. Alors il évoque sa propre expérience, son ressenti lorsqu'il était comme elle, perdu à l'école et sans savoir où tout cela le mènerait. « Je l'ai vue changer dans sa relation au système scolaire, qu'elle a continué à ne pas aimer, mais au moins à ne plus rejeter, comme cela avait été le cas pendant les dix dernières années, précise Hélène. Ma fille a pris un peu confiance parce qu'elle avait, en face, quelqu'un comme elle et qui ne la jugeait pas. »

Les progrès ne sont pas fulgurants et son niveau reste faible, mais ce qui change définitivement, c'est sa capacité à se sentir mieux face à l'école et aux enseignants. Du côté de l'équipe pédagogique, la professeure de lettres motive les élèves et les met au travail. Cette année, ils étudient des textes jugés difficiles mais pour lesquels ils éprouvent un vif intérêt : des extraits d'ouvrages de Sigmund Freud, par exemple, dont ils décortiquent le style. Marine découvre et adore le récit de Kressmann Taylor, *Inconnu à cette adresse*.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Elle parle de ces lectures comme des découvertes et des passions. Je suis littéraire, répète-t-elle à ceux qui veulent l'entendre. Elle travaille et s'applique quand cela lui plaît. Même si l'orthographe n'est toujours pas sa tasse de thé, ni les mathématiques d'ailleurs, elle ne « coule » plus.

« C'est un sacré changement, raconte sa mère. Marine a commencé à travailler de manière sereine et surtout organisée, sans se noyer. C'est vrai que ça reste très laborieux et lent, mais elle va mieux, au moins moralement. »

La classe de troisième se déroule nettement mieux que celle de quatrième. Le niveau de la classe est hétérogène et l'ambiance est dynamique. En mathématiques, au vu des niveaux très différents dans chacune des trois troisièmes du collège, les enseignants décident de créer trois groupes. Marine est dans celui des plus faibles... mais parmi les meilleures de son groupe. Les notes sont largement au-dessus de la moyenne. Les progrès sont importants pour tous les enfants.

Aujourd'hui, c'est sereinement que la famille attend les résultats de l'affectation de Marine au lycée. L'adolescente a sollicité un établissement proposant une option lourde en arts appliqués. Elle se verrait bien styliste.

DÉCRYPTAGE

L'histoire de Marine est presque un cas d'école à présenter dans un stage de remotivation. Tous les éléments sont réunis : une confiance en soi mise à l'épreuve après des années de résultats catastrophiques, une revalorisation d'elle-même

Copyright © 2010 L'Etudiant.

grâce au regard d'adultes bienveillants et un soutien sans faille de la famille.

« Je ne connais pas cette jeune fille mais son histoire va dans le sens du chemin que les adultes devraient prendre face à un enfant dans cette situation, et c'est vers quoi je tends dans mon travail, explique Jeanne Siaud-Facchin, psychologue clinicienne et directrice du centre Cogito'Z. J'affirme qu'il n'y a pas d'enfant paresseux. Ce que l'on interprète souvent comme de la paresse est lié à une difficulté. Un enfant qui pense qu'il n'arrivera pas à réussir tente d'éviter la difficulté ; alors il ne travaille pas et les parents diront que c'est un problème de motivation. » De l'avis de la psychologue, tout le monde a envie de réussir : réussir un gâteau, un créneau. Pourquoi, demande-t-elle, les enfants seraient-ils éloignés de cette envie de réussir ?

Lorsqu'un enfant ne trouve pas sa place à l'école, le premier réflexe à adopter est de se demander : que se passe-t-il ? Il est toxique de répéter que « si on veut on peut ». « Selon moi, la bonne phrase à dire serait : quand un enfant peut et se sent capable, alors il peut bien faire. C'est ce qui s'est peut-être passé avec Marine au cours des premières années de sa scolarité. Elle ne "pouvait pas" parce qu'elle ne se sentait pas compétente. Alors, au lieu d'affronter ses difficultés, elle les évitait en ne travaillant pas du tout », poursuit la psychologue.

Cette stratégie d'évitement, Marine a commencé à l'abandonner lorsqu'elle a rencontré cet étudiant qui, le premier, lui a réellement fait confiance dans sa capacité à réussir. Il ne la juge pas. Le message ? « J'ai confiance et je vais t'aider. » Marine a trouvé un adulte ressource qui lui renvoie une image positive. Et ça marche.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Les enseignants des classes de quatrième et de troisième ont également un impact important sur son image. « Le regard qu'ils portent sur elle est valorisant, bienveillant, se félicite la psychologue. C'est un engrenage positif. »

Pour Jeanne Siaud-Facchin, il est important que les parents comprennent les mécanismes de la motivation. Selon elle, pour qu'il y ait motivation, il faut avoir un objectif clair et un but précis : de quoi l'adolescent a-t-il envie ? Pourquoi en a-t-il envie ? Qu'est-ce que cela lui apportera ? La motivation correspond à un projet personnel.

À retenir

Il n'y a pas d'enfant paresseux. Ce que l'on interprète souvent comme de la paresse est lié à une difficulté.

Il est important de faire appel à des adultes qui portent un regard bienveillant sur l'adolescent et lui renvoient une image positive.

« L'objectif que l'on se fixe permet d'activer le besoin, la tension, mais aussi l'intention et la mise en place d'une action pour atteindre ce but, précise-t-elle. La motivation fait naître l'effort pour atteindre ce but et elle permet de soutenir l'effort jusqu'à ce que l'objectif soit atteint. »

Sans motivation, l'enfant ne peut pas accepter les contraintes que suppose tout apprentissage.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

9. Abdelak, réapprendre à apprendre

Remettre à niveau en structurant

Après avoir totalement décroché en fin de troisième, Abdelak bénéficie d'une remise à niveau au lycée intégral, une structure du Pôle innovant lycéen à Paris. À 17 ans, il retrouve un cadre qui lui permet d'envisager sereinement son avenir.

Mal orienté en fin de troisième, Abdelak décroche des études en première année de BEP vente. C'est au terme de six mois de désœuvrement passés à la maison qu'il souhaite reprendre le chemin de l'école. Il termine une remise à niveau au lycée intégral, l'une des quatre structures du pôle innovant lycéen (PIL) de Paris. Il prépare depuis un an son dossier de projet personnel et scolaire. Si tout se passe bien, il intégrera une première économique et sociale dans un lycée d'enseignement général et technologique. Il a 17 ans et s'est réellement remis au travail.

■ Un si long décrochage

Assez bon élève en collège, Abdelak ne souhaitait toutefois pas entamer de longues études. Dans le dossier d'orientation, en fin de troisième, il coche la case « BEP vente ». « C'était un peu par hasard, un peu par dépit, confie-t-il. Je voulais entrer dans la vie active, être autonome le plus vite possible, alors pourquoi ne pas faire de la vente plutôt qu'autre chose ? »

Las, il traverse la première année sans grande motivation mais il tient le choc. « J'assurais dans les stages parce que je me disais que ce serait peut-être utile, au moins j'étais en contact avec le monde professionnel. Mais en cours, je me sentais un peu

Copyright © 2010 L'Etudiant.

inutile. J'ai toujours eu envie d'apprendre des choses ; ce que je faisais ne m'intéressait pas. »

Dès le début de la deuxième année de BEP, Abdelak commence à ne plus aller au lycée. Il sèche les cours pendant des périodes d'une à deux semaines. Au lieu d'étudier, il reste chez lui. « J'avais conscience de perdre mon temps, à la fois en restant chez moi et à la fois en allant en cours ! », avoue l'ancien bon élève de classe européenne. C'est le jour de ses 16 ans que le lycée organise un conseil de discipline, à l'issue duquel il est exclu. Nous sommes au mois de mars. « Je n'ai même pas pu me défendre, la décision était prise, ils m'ont tout reproché, mon comportement, mes absences en cours et mes stages non réalisés », tient-il à préciser.

S'ensuivent trois mois passés à la maison, pendant lesquels Abdelak trouve le temps bien long. Pourtant, l'idée de reprendre des études mûrit en lui. Un jour, il se fend d'une belle lettre au rectorat et est reçu. Mais au siège de l'académie, le conseiller lui répond qu'il ne peut rien lui proposer, qu'au vu de ses études, il lui est impossible de reprendre un cursus dans une voie générale, comme il le souhaite. Coup de chance, un collègue qui travaille dans le bureau voisin de celui du conseiller entend la conversation et reçoit Abdelak. Il évoque alors les établissements pour anciens décrocheurs. En sortant de ce rendez-vous, l'adolescent prend contact. Il trouve l'idée séduisante. Il est motivé !

Après avoir assisté à la réunion d'information du pôle innovant lycéen du lycée Ponticelli, il est convoqué à un entretien. « Je pense qu'ils ont compris que j'avais fait les démarches tout seul, sans être poussé par mes parents, que j'étais volontaire et

Copyright © 2010 L'Etudiant.

que je souhaitais vraiment reprendre les cours, dit le jeune homme. Je leur ai dit que je ferais mon possible pour réussir, et que j'avais conscience que c'était ma dernière chance. »

Abdelak est admis au lycée intégral, une structure qui propose d'accueillir des jeunes qui ont un passé d'échec, d'exclusion, de nomadisme scolaires et qui désirent une rescolarisation en vue d'un cursus plus ou moins long vers un baccalauréat.

■ Réapprendre à apprendre au lycée intégral

Les premières semaines au lycée intégral ne sont pas faciles pour l'adolescent. Déscolarisé depuis plusieurs mois, il doit reprendre des habitudes de travail, de concentration, de mémorisation de leçons. « C'était difficile, parce que je ne savais plus comment faire, j'ignorais par quoi commencer, je n'avais plus de méthode, même physiquement ! Rester assis longtemps me demandait des efforts. Je devais apprendre à réécrire, à répondre aux questions à l'oral, je n'y arrivais pas parce que je ne savais plus comment m'y prendre, c'était aussi simple que ça, aussi simple mais très compliqué », analyse-t-il, lucide.

L'objectif du lycée intégral est de faire retrouver aux adolescents une « posture » d'étudiant qui leur permettre de suivre une formation et d'atteindre le niveau suffisant pour intégrer une classe de seconde ou une première.

Avant tout, les élèves doivent accepter un regard d'adulte évaluateur et formateur ainsi que la participation à un projet autour du lien social. « Ces jeunes ont tous besoin de créer un lien avec un projet, avec des élèves comme eux, qui soient dans une

Copyright © 2010 L'Etudiant.

autre perspective sociale que le bas d'immeuble ou l'isolement total dans leur chambre, explique Philippe Goémé, enseignant de sciences économiques et professeur au PIL depuis neuf ans. L'école leur offre un chemin visible et lisible, une route, c'est rassurant, comme le sont les rythmes souples, mais cadrés. »

Le nombre de cours par jour (quatre) et la durée de chaque cours (une heure trente) facilitent la remise au travail des jeunes. « Ce rythme est l'équilibre parfait, surtout les premières semaines. Il faut que ce soit progressif, sinon on coulerait ! Oui, c'était difficile mais je ne me suis pas découragé », se souvient Abdelak.

■ Un cadre ferme, mais propice à la discussion

Si le cadre se révèle dans un premier temps trop pesant pour un jeune – s'il rencontre par exemple des problèmes de sommeil parce qu'il aura passé six mois à se lever à 13 heures –, la discussion est possible. Le cadre existe mais on peut en sortir, en fournissant des arguments et des objectifs. Ici, la présence est obligatoire mais l'absence est dépénalisée. Tout se discute mais tout ne se négocie pas. « Nous considérons que l'absence doit se justifier, les professeurs appellent d'abord les élèves, ensuite les parents lorsque c'est nécessaire, précise Philippe Goémé. C'est le jeune qui s'est engagé à venir, on lui demande donc de se justifier. »

Quoi qu'il en soit, l'annonce initiale est toujours sincère. « Ils feraient des claquettes pour entrer à l'école ! », poursuit l'enseignant de sciences sociales. La difficulté de se lever ou d'accomplir son travail personnel est autre chose.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Abdelak a dû réapprendre à travailler tout seul, par exemple, activité qu'il n'avait pas menée depuis très longtemps. « Me mettre à étudier chez moi, c'était quasiment mission impossible ! avoue-t-il en toute honnêteté. Il a fallu que je m'organise, que je réfléchisse à la façon de m'y prendre. » Pour cela et pour tant d'autres choses, Anne, la tutrice de l'adolescent, a été d'un soutien important.

Ici, chacun des neuf enseignants prend en charge entre 8 et 10 élèves. À tout moment, les étudiants peuvent consulter un adulte, disponible tous les jours de la semaine, même si le tuteur est absent. « La bienveillance réside dans le rapport individualisé, l'équipe d'enseignants est soudée et gère tout, il n'y a pas de surveillant, pas de conseiller principal d'éducation, poursuit Philippe Goémé. L'espace est commun aux enseignants et aux élèves, ce qui permet d'établir une confiance. » C'est ainsi que le projet s'adapte. L'élève peut évoluer dans ses choix, se poser de nouvelles questions et trouver un adulte en mesure de répondre à ses interrogations.

■ Étudier en toute tranquillité

Pour la première fois depuis longtemps, Abdelak évolue en confiance dans une structure scolaire. Il se sent valorisé, encouragé, fier d'avoir accompli l'équivalent de l'année de seconde générale. Les conseils de progrès, différents des conseils de classe, le renseignent sur ses capacités.

Avant chaque conseil de progrès, les adolescents s'auto-évaluent et arrivent au conseil en connaissant leurs progressions, leurs faiblesses, leurs erreurs et points positifs. « Les profs nous

Copyright © 2010 L'Etudiant.

parlent des efforts que nous avons accomplis et du chemin qu'il reste à parcourir pour arriver à boucler notre projet, explique Abdelak. C'est vraiment mieux que tout ce que j'avais vu avant, l'élève est vraiment au cœur du système, il ne se sent pas anonyme. À mon premier conseil, j'étais à l'aise, il n'y a pas de pression, on écoute et on répond, c'est agréable. En une année scolaire, j'ai vraiment l'impression d'avoir avancé. C'est tellement plus facile pour travailler, parce que quand il y a trop de pression, on n'essaie pas de faire mieux, c'est trop lourd. Au contraire, ici, il y a un cadre mais tout est fait pour que l'on soit tranquille. »

L'adolescent, qui projette d'intégrer une première économique et sociale dans un lycée général, souhaite entamer des études de droit. Pour cela, il a travaillé avec les enseignants sur les synthèses, les dissertations, la prise de notes. « Je me vois au-delà du bac, avec des études longues parce que j'ai compris que j'aimais étudier, dit-il. J'ai gravi une marche ici ! »

DÉCRYPTAGE

La méthode employée par l'équipe du lycée intégral, et plus généralement du pôle innovant lycéen, consiste à recréer un lien de confiance entre les familles et l'école et un désir d'engagement de la part des jeunes. « Nous sommes bienveillants mais nous sommes également exigeants, précise Philippe Goémé. Les familles savent analyser la qualité. »

Lorsque Abdelak a franchi la porte du lycée, il n'avait plus confiance en l'institution. Le principal travail a consisté à lui faire comprendre qu'il n'était pas seulement un élève, mais une per-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

sonne. Finis l'anonymat et l'orientation basée sur les notes. Ici, l'équipe pédagogique revendique de ne pas avoir devant elle des élèves durant huit heures par jour, mais bien des personnes. « La notion d'humain en tant que personne est essentielle, la prise en charge est globale, tout est intégré ici, explique l'enseignant. Si un adolescent a besoin d'aller consulter un psychologue, par exemple, on va l'aider à en trouver un et, s'il le faut, on l'accompagnera la première fois. Nous sommes engagés avec eux. »

À retenir

Les parents doivent comprendre que l'enfant a besoin de temps. La réussite immédiate est rare.

Les jeunes sont des personnes, pas des élèves qu'on a en face de soi huit heures par jour. Il est toujours plus intéressant de les regarder comme des êtres humains.

La logique est celle du transfert de confiance. Les familles, elles, sont totalement intégrées dans le processus. Les parents connaissent le tuteur, qu'ils peuvent joindre directement. Ils assistent à trois conseils de progrès sur cinq, ce qui leur évite de subir le côté « boîte noire » d'un conseil de classe. En effet, lors du conseil de progrès, parents et enfants peuvent s'exprimer.

Par ailleurs, le lycée organise régulièrement des conférences à l'intention des parents. Un spécialiste de l'adolescence vient évoquer des thèmes tels que la communication avec les adolescents, la sociabilité, les rythmes de vie. Entendus par l'école, les parents sortent apaisés.

« Ils comprennent qu'il faut laisser le temps à l'enfant, la réussite immédiate est rare, poursuit Philippe Goémé. Cela apaise les rela-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

tions dans la famille. » C'est ce qui se passe actuellement chez Abdelak. L'ambiance est meilleure, les parents ont intégré le fait qu'il lui a fallu plusieurs mois de décrochage avant de, finalement, trouver sa voie.

Le jeune homme a réappris à travailler, à écrire, à penser, à débattre. « Ce qui m'a intéressé ici, c'est la démarche basée sur un projet, conclut Abdelak. On ne va pas nous faire faire de la science physique alors que je veux passer en première ES. J'avais besoin d'apprendre à rédiger correctement, je l'ai fait ici, avec des appuis réguliers des professeurs concernant la méthodologie. J'ai appris à poser mes idées, les ordonner, les synthétiser et en produire un texte efficace. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

10. Timothée, un petit coup de pouce individualisé

Quelques séances de soutien scolaire pour éviter les dérapages

Après une scolarité jalonnée de félicitations, c'est en classe de quatrième que Timothée, 15 ans et demi, perd pied en mathématiques. Associée à un déménagement, cette baisse scolaire pollue l'ensemble des autres matières. Timothée est remis sur pied grâce à un professeur particulier et à une intégration satisfaisante dans son nouveau lycée.

Il porte les cheveux longs, affiche fièrement un look de skater, une aisance dans la discussion et une certaine maturité. Cadet d'une famille de trois enfants, il s'est fait une place harmonieuse auprès de ses deux grandes sœurs, douées et studieuses. L'une est étudiante en hypokhâgne, l'autre se passionne pour l'histoire en Sorbonne. Le garçon n'a pas le choix : il doit réussir. Les quatorze premières années de sa vie, Tim, comme on le surnomme affectueusement, les passe sans encombre.

■ Une scolarité sans fausses notes

Petit dernier, Timothée est élevé dans une ambiance détendue par une famille sans histoires ni drames particuliers. De son enfance au Maroc, Safia, la mère, cadre dans la communication, a conservé l'hospitalité et un esprit de tribu, de clan. Chez eux, depuis toujours, on se dit tout, on se raconte tout. De son éducation plus stricte chez les jésuites, Olivier, le père, cadre dans l'immobilier, transmet le goût de l'effort, le besoin de se sur-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

passer, d'entreprendre, de lancer des projets, l'habitude d'une méthode et d'une régularité dans le travail.

« J'essaie de ne pas le leur répéter dix fois par jour, mais je suis intimement persuadé qu'il est nécessaire de se donner les moyens de choisir sa voie, décider du sens qu'on veut donner à sa vie, philosophe le père. Et pour anticiper et se projeter dans l'avenir, l'un des outils et moyens est de réussir ses études, pas réussir en général, mais arriver à se placer sur la bonne voie. »

Le petit Timothée est donc adoré de ses parents, de sa grand-mère, de ses oncles et tantes. Sa mère ne tarit pas d'éloges : « C'était un enfant facile à élever, il a toujours aidé à la maison. À l'école, il était très gentil avec ses camarades de classe, les enseignants nous complimentaient sur son attitude, sa participation, sa solidarité et son civisme. » Timothée est agréable, il est choyé, porté, aimé, et tout va bien.

Du côté des résultats scolaires, le tableau est du même gabarit : idyllique. « Il a toujours obtenu soit les encouragements, soit les félicitations », précise Safia. Excellent élève, appliqué et autonome, il est inscrit à plusieurs reprises dans des classes à double niveau, afin qu'il puisse écouter et suivre le programme de la classe supérieure.

Les parents ne s'occupent d'ailleurs jamais des devoirs et des leçons des trois enfants. Les filles excellent, Timothée se défend très bien. « Franchement, je n'ai jamais eu à m'occuper du suivi de la scolarité, poursuit la mère. J'allais aux réunions pour m'entendre dire que tout allait bien. Ils se sont toujours débrouillés. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

■ À 12 ans, un déménagement le perturbe sérieusement

Né dans un quartier résidentiel de la banlieue parisienne, Timothée grandit et construit des relations fortes avec des enfants voisins. Ils vont à la même école primaire et circulent entre les maisons. On s'invite. On sort les vélos. On fait parfois les devoirs ensemble. C'est impeccable. Ils iront tous, promis, au même collège. Mais voilà, les parents de Timothée sont contraints de déménager et le nouvel appartement est loin. Timothée vit très mal la situation et la séparation d'avec ses copains lui occasionne des cauchemars. Pour sa première année du collège, la famille décide donc de l'inscrire dans son quartier d'origine, afin qu'il reste avec ses copains de toujours. Timothée fera les trajets, même s'ils sont longs, pénibles, semés d'embouteillages. Mais le garçon est fatigué. Il ne trouve sa place ni dans le nouveau collège, ni dans son nouveau quartier.

L'adolescent ne va pas très bien. Il est angoissé. « Nous étions inquiets mais nous l'avons entouré, écouté, se souvient sa mère. Ses problèmes personnels se sont ajoutés à des petites difficultés scolaires, une moindre envie de s'y mettre. C'est la première fois que je l'aidais dans ses devoirs, pour apprendre à s'organiser par exemple, à anticiper sur des travaux donnés en avance par les professeurs. »

Son cousin, du même âge, s'installe dans leur nouveau quartier. Le passage en cinquième sera plus doux. Les deux garçons intègrent le même collège et, hasard total, la même classe ! « C'était super, s'enthousiasme Timothée. On a eu, ensemble, des

Copyright © 2010 L'Etudiant.

nouveaux copains. On fait du skate tous les deux, alors on a trouvé des endroits pour nos figures. C'était vraiment bien ! »

L'année de cinquième se déroule normalement. Tim écoute en classe, apprend ses leçons. L'arrivée de son cousin lui fait le plus grand bien. Seul bémol, les garçons revendiquent plus de liberté, plus de sorties, plus de temps de récréation. Les parents acceptent. Du côté des études, rien de grave. Pourtant, Timothée se désintéresse d'une matière en particulier, pourtant essentielle : les mathématiques.

■ En classe de quatrième, la dégringolade en mathématiques

L'adolescent l'avoue aujourd'hui sans états d'âme : c'est en classe de quatrième qu'il a cessé de travailler. « J'avais mes nouveaux amis, mon cousin, on s'entendait bien, alors je ne pensais qu'à être dehors, pas pour faire des bêtises, non, juste pour améliorer des figures, rigoler, vivre notre vie. » Cependant, le manque de travail commence à lui porter préjudice. L'adolescent sent l'écart se creuser entre lui et les bons élèves. Il avoue avoir été déçu de ses résultats mais n'arrive pas à s'y mettre. « Il y avait de nouvelles notions dans beaucoup de matières, comme en histoire géographie, où je ne réussissais pas à rédiger de bons paragraphes argumentés, en plus le prof était nul. Mais le pire, c'étaient les maths. J'étais complètement perdu, je ne comprenais rien ! »

Les parents s'en mêlent, sévissent, grondent et punissent. Pour la première fois de leur vie, ils surveillent les devoirs, vérifient l'agenda, passent tout au crible. « Oui ça m'embêtait, moi

Copyright © 2010 L'Etudiant.

je voulais être autonome et eux me rabaissaient comme un bébé », s'emporte Timothée. Le conseil de classe du troisième trimestre de quatrième conclut à un passage en troisième, mais sans aucun encouragement.

L'année de troisième sera donc déterminante pour la poursuite des études supérieures. Timothée se sent découragé, il se dit qu'il n'y arrivera jamais. Il a perdu confiance en lui. La famille est inquiète, d'autant que le cousin de Timothée rencontre les mêmes difficultés.

■ Des cours de soutien efficaces

Dès la rentrée en troisième, les deux familles mettent en place des séances de soutien en mathématiques, deux fois par semaine, de 18 heures à 19 h 30. Un étudiant fait travailler Timothée et son cousin à domicile, alternativement chez l'un ou l'autre. Les jeunes ne rechignent pas. Ils apprécient cette aide personnalisée et peuvent poser des questions sur les leçons.

Les cours sont une réussite pour Timothée, un peu moins pour son cousin, peut-être un peu plus rebelle et qui connaît une situation familiale plus tendue.

« Notre prof était bien, il avait 20 ans, il était très gentil et surtout patient », explique l'adolescent. Il reprend les leçons, donne une méthode de travail et fait recommencer les exercices jusqu'à ce que Timothée réussisse. « C'est à ce moment-là que je me suis senti plus impliqué et motivé, se souvient-il, j'avais envie d'y arriver, je le voulais vraiment. J'ai repris confiance en moi, je comprenais et j'avais de meilleures notes. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Les résultats sont spectaculaires. Timothée est fier d'annoncer sa note au brevet : 14 sur 20. Analyse d'Olivier, le père : « Ces cours de soutien ont été efficaces dans la mesure où Tim est tombé sur la personne adéquate qui lui a donné des points de repère et de méthodologie. Il lui a permis de mieux aborder un problème en mathématiques, d'utiliser à bon escient les théorèmes. Il lui donnait des exercices supplémentaires, cela lui a permis d'éviter la panique devant des énoncés différents. »

■ Au lycée, les choses sérieuses commencent

L'adolescent passe en classe de seconde sans difficulté. « Ce petit recadrage lui a fait du bien, il a eu un déclic et a retrouvé son autonomie, ajoute Safia. Ces heures de soutien l'ont aidé, bien sûr, elles lui ont permis de se rendre compte qu'il pouvait, en travaillant autrement, réussir... Et que c'était peut-être dommage de continuer de payer quelqu'un pour le soutenir, qu'il pouvait y arriver tout seul. »

Aujourd'hui, les parents ne sont pas derrière lui, même si la mère avoue ne pas pouvoir s'empêcher de lui demander où il en est dans ses devoirs. « Je ne fais pas la police non, attention, nous discutons énormément, nous échangeons, il n'y a plus de conflit sur la question scolaire, ce n'est plus un problème », rassure Safia.

Timothée souhaite désormais intégrer une première S. Il veut se lancer dans de longues études scientifiques. Il n'adore toujours pas les mathématiques, mais se passionne pour les sciences de la vie, la physique et la chimie. Le mercredi ou le samedi, il retrouve ses camarades de maternelle. Le déménagement n'est plus qu'un mauvais souvenir.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Laissons son père conclure : « Nous sommes toujours présents, nous veillons aux notes, aux commentaires des enseignants sur son attitude, l'ambiance de la classe. C'est un garçon sérieux qui avait cessé de travailler parce qu'il a eu un changement dans sa vie et qu'il n'a pas pu gérer tout en même temps. Nous surveillons les écrans (télé, ordinateur, jeux vidéo), c'est important, surtout chez les garçons. Quand on sent les notes baisser un peu, nous mettons les choses en perspective et le temps passé sur les appareils est alors limité. Concernant le soutien par un professeur particulier, Tim sait que ce serait à nouveau possible en cas de difficulté. Comme en escalade, il sait qu'il est assuré. »

DÉCRYPTAGE

Les déménagements font partie des événements traumatisants de la vie. Ce sont les motifs de consultation le plus souvent évoqués des adultes en thérapie. « Dans ces situations d'extrême fragilité, nos repères sont à revoir complètement, car nos relations, notre territoire nous construisent et nous soutiennent, explique Fanny Nusbaum, psychologue clinicienne et professeure de psychologie à l'université Lyon 2. Et lorsque ce traumatisme advient à l'entrée dans l'adolescence, le choc est très dur. »

Timothée a réussi à dépasser cet événement malheureux grâce à une aide et un soutien constants de la famille au sens large – parents, sœurs, amis, oncle, tante et cousins. Il a pu se reconstruire ailleurs, tout en conservant ses passions, le skate et les sorties. Évidemment, ce déménagement a correspondu à un besoin d'espace et d'investissement propres, visiblement au détriment du travail scolaire strict. Les parents l'ont bien compris. Ils ont su

Copyright © 2010 L'Etudiant.

admettre ce besoin de liberté, en restant fermes et présents. « À cette période de la vie, il faut continuer à accompagner les adolescents tout en leur laissant de l'espace et de la respiration, continue Fanny Nusbaum. Ce n'est pas simple pour les parents. Comme ils sont inquiets, ils pensent que leur enfant aura plus besoin d'eux, ce qui n'est pas toujours le cas. »

Proposer quelques séances de soutien avec un étudiant peut se révéler un moyen efficace pour débloquer des situations et remettre sur les rails un jeune qui a simplement besoin de davantage d'explications ou de répétitions. Dans le cas de Timothée, ces cours ont été positifs, d'autant qu'ils ne se sont pas éternisés pendants plusieurs mois ou années. L'adolescent a bénéficié d'un petit coup de pouce sur une matière en particulier. Mais il ne s'est pas non plus complètement appuyé sur son professeur particulier. Il a utilisé ses conseils à bon escient et intégré de nouvelles méthodes de travail efficaces.

Par ailleurs, pour les psychologues, l'échec doit s'apprendre aussi. « Tous les parents ont envie que leur enfant réussisse, assure Béatrice Copper-Royer, psychologue clinicienne et auteur de l'excellent ouvrage *Vos enfants ne sont pas des grandes personnes*[3]. La crise économique n'arrange rien, les parents sont inquiets que leurs enfants ne soient pas dirigés vers les meilleures filières, cela devient parfois abusif. Mais l'enfant et l'adolescent doivent aussi apprendre l'échec. » Lorsqu'une difficulté survient, comme dans l'histoire de Timothée, la chute peut être brutale. Tirer des leçons de ce petit – et bref – échec a permis à la famille d'apprendre à le gérer, ensemble.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

3/ Copper-Royer B. (1999). Vos enfants ne sont pas des grandes personnes, *Paris, Albin Michel, nouv. éd. 2010.*

« Pour moi, l'échec est une chance, il est souhaitable, précise Béatrice Copper-Royer. Le jeune a besoin d'apprendre ses propres limites. On ne peut pas être bon dans tout. Cela fait partie de la vie. Plus on grandit, plus on rencontre le pouvoir des autres et on y est confronté. C'est cet apprentissage du lien social qui impose des limites à chacun ; et sans limites, la chute serait douloureuse. »

À retenir

Quelques séances de soutien personnalisé peuvent apporter un coup de pouce. Mais en abuser peut avoir un effet pervers, qui place les jeunes dans un état de passivité.

Apprendre à gérer un échec est une chance et permet de se confronter à ses propres limites.

Concernant le recours au soutien scolaire particulier, Béatrice Copper-Royer insiste sur le bon « casting » et surtout la bonne dose. « Non, ce n'est pas la solution pour tous les adolescents. Trop de soutien a un effet pervers. Les jeunes peuvent se placer dans un état de passivité. Lorsqu'ils se retrouvent seuls devant un devoir sur table, c'est le vide, ils sont perdus et incapables de réfléchir tout seuls. »

Par ailleurs, certains enfants cessent d'écouter en classe... croyant que leur professeur particulier leur donnera un nouveau cours en tête-à-tête. Ce qui est impossible et surtout contre-productif.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

11. Vincent, ancien accro aux jeux vidéo

Reprendre confiance en soi grâce à une thérapie

À 16 ans, Vincent est un jeune homme gai et sensible, tout à fait épanoui en classe de première scientifique. Suivi et soutenu par Cogito'Z, une structure spécialisée, il lui arrivait pourtant de passer, il y a quelque temps, tout son temps rivé devant son ordinateur, à jouer à des jeux en ligne.

Pour parler de ses meilleurs souvenirs d'école, Vincent évoque… un renvoi de classe ! Il est en troisième, le professeur d'histoire se fâche avec l'un de ses amis. L'enseignant en a assez de leur répéter de se taire. L'un d'eux est mis à la porte ? Quatre autres élèves se lèvent et « s'autoexcluent ». « Notre ami se faisait renvoyer pour une raison minable, alors nous l'avons accompagné. C'est un excellent souvenir de l'école, parce que c'est un beau geste de solidarité, un événement important dans ma vie », se souvient l'adolescent, pour ajouter tout de suite après : « J'étais dans ma période "*geek*", le prof en avait assez de nous ! » *Geek* ? C'est la traduction « d'accro aux jeux vidéo ». Deux ans et demi après cette scène mémorable, Vincent va beaucoup mieux. Il s'est même – sérieusement – mis au travail. La magie de la thérapie ?

■ Le piège des jeux vidéo

Dès tout petit, Vincent veut être autonome. Il demande à sa mère de « faire tout, tout seul », et s'en débrouille très bien. Entré à la maternelle à 2 ans, sa scolarité se passe normalement. En classe à double niveau, il suit les leçons du niveau supérieur.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Jusqu'en quatrième, les parents ne notent quasiment aucune ombre au tableau. C'est à la fin de cette année de quatrième que Vincent commence à se désintéresser des études. Sa mère doit être constamment derrière lui, poser des questions, interroger, se renseigner sur les devoirs, les contrôles, appeler les professeurs et se tenir informée de la progression des cours et des programmes. « Parallèlement, il a montré un désir d'émancipation, raconte Karine, sa maman. Les notes n'ont pas baissé immédiatement, mais seulement quelques mois après. »

Survient alors une baisse de niveau très brutale. La raison de ce décrochage catastrophique : les jeux en ligne. Vincent est complètement accro. Il raconte : « C'est une simple évocation par des copains en début de quatrième qui m'a fait installer un jeu. Puis, très rapidement, c'est devenu la compétition à l'état brut dans le groupe. Dans ces jeux, le statut social du joueur dépend du niveau du jeu et de la force de son personnage. » Vincent s'adonne totalement à sa passion, qui prend des proportions inquiétantes : « Je jouais le week-end, de 8 heures à 22 heures, puis, quand les parents s'étaient endormis, je retournais au PC jusqu'à 5 heures du matin. C'était obsédant. J'y pensais tout le temps, en classe et en dehors de la classe, à la récré, à la cantine, en chemin, tout le temps. On en parlait entre nous. Je ne notais plus les cours, j'avais mon groupe de copains avec lesquels je jouais, au fond de la classe et on en parlait encore et encore, sans jamais se lasser. C'était pour ça aussi que le prof d'histoire nous détestait. Il savait qu'on était des *geeks*. Et à ses tentatives pour marquer son autorité, on répondait avec insolence. »

En classe de troisième, Vincent sèche même parfois les cours pour aller jouer au cybercafé. Il avoue : tout son argent de poche y passe.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

De son côté, Karine, sage-femme de métier, se rend compte que son fils ne va pas bien. Elle se renseigne. Elle est catastrophée. Un jeu complet peut s'étaler jusqu'à deux ans et l'addiction s'apparente à une drogue : plus le jeune joue, plus il gagne des points, plus il « évolue » et plus il en tire des satisfactions immédiates. Elle réalise que de fil en aiguille, Vincent ne manifeste plus aucun autre intérêt dans la vie. « Rien ne comptait, il ne travaillait plus du tout et, bien entendu, inutile de parler des devoirs ; il avait simplement cessé d'ouvrir ses cahiers ! »

Malgré cette fin de collège épique, l'équipe pédagogique décide de lui faire confiance parce que ses résultats ne sont pas si mauvais. Ce qui sauve Vincent ? Son excellente mémoire. Lorsqu'il écoute en classe, il retient tout.

■ La chute à l'entrée au lycée

« Avec son papa, qui est souvent absent parce qu'il est marin, nous avons pensé que cela irait, que Vincent y arriverait, raconte Karine. Nous avons imaginé qu'il décrocherait du jeu tout seul, sans aide. Mais c'était plus fort que lui, dès qu'il avait une heure de permanence, il courait à la maison pour jouer ! Cela devenait très difficile pour nous tous, l'ambiance était extrêmement tendue. »

Dès les premières semaines de la classe de seconde, les notes s'effondrent. Vincent fait de même. Il s'est pourtant engagé auprès de son professeur principal et il est motivé : il veut y arriver. Mais la réussite n'est pas instantanée. Il n'a aucune méthode de travail et raccrocher après deux années de « vadrouille » est difficile, malgré toute la bonne volonté du

Copyright © 2010 L'Etudiant.

monde. L'adolescent baisse les bras et ne croit plus en lui. Il pense ne plus disposer d'aucune ressource et se sent dévalorisé. « Il se croyait fichu ! », se désole Karine. Elle poursuit : « Il n'était pas le seul. Nous aussi, nous étions déstabilisés, nous ne savions plus comment l'aider, comment le prendre, comment être présents sans être trop pesants. La place des parents face à un adolescent en difficulté est délicate, périlleuse, il faut être solide et ne pas faiblir, et avec mon mari qui n'était pas souvent là, c'était compliqué. »

De plus, l'addiction de Vincent est toujours présente et les jeux vidéo restent pour lui la seule source de satisfaction dans la vie.

« Pendant ces années-là, absolument rien d'autre ne m'intéressait, ma seule et unique préoccupation était de pouvoir passer au niveau supérieur pour battre un copain. J'étais un "*no life*" et je ne pensais qu'à une chose, le jeu. Les aliments n'avaient plus de goût, je ne lisais plus et quant aux profs et toute personne adulte, eh bien, ils n'existaient plus, tout simplement. »

La fin de l'année arrive. Son professeur principal le pense capable d'intégrer une première scientifique. C'est décidé, cette fois, Vincent veut vraiment s'y mettre. Mais, encore une fois, le dire ne suffit pas. L'adolescent ne sait pas de quelle façon provoquer le déclic et son manque de méthodologie le handicape. Il ne sait pas apprendre. Le climat familial ne s'améliore pas. L'adolescent est déçu de lui-même. Le moral est en berne. Il est découragé, triste, démotivé. Alors il « replonge », selon ses propres termes. Le jeu est une drogue, la seule « substance » qui lui permette de continuer à être en vie.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

■ Premier rendez-vous avec la psychologue

C'est « traîné » par ses parents que Vincent se présente au rendez-vous avec Jeanne Siaud-Facchin, psychologue et directrice de Cogito'Z, un centre de prise en charge des troubles des apprentissages scolaires. Nous sommes à la fin du premier trimestre de première.

Vincent, entouré de ses parents, regarde ses baskets. Il ne sait pas ce qu'il fait là. Il est en colère. Pour Jeanne Siaud-Facchin, cette première rencontre est décisive : elle lui permet de faire comprendre au jeune qu'elle est son alliée, pas son adversaire. Elle cherche à apprivoiser le renard, pour reprendre une métaphore du *Petit Prince*, à faire tomber le masque de mise à distance qu'utilise l'adolescent.

« Je me souviens lui avoir dit que je voyais qu'il était en colère, qu'une fois de plus, ses parents l'avaient traîné chez le psy contre son gré, mais que j'étais aussi très rassurée qu'il ne vienne pas de lui-même en courant ! En réalité, je le prends à contre-pied pour le déstabiliser dans ses mécanismes de défense et pour trouver un passage. » La communication s'engage. Vincent lève les yeux vers la psychologue.

Les spécialistes savent bien que, concernant les adolescents, il est indispensable de créer une alliance forte pour passer outre leur système de défense. Et lorsque le contact est établi, comme c'est le cas ici avec Vincent, il faut faire vite, comprendre l'état des lieux (le « tableau clinique », dit la spécialiste) et y mettre des mots. Jeanne Siaud-Facchin poursuit : « N'oublions pas que je parle à Vincent devant ses parents, je lui parle à lui

Copyright © 2010 L'Etudiant.

mais en leur envoyant également à eux des messages importants. Je me souviens lui avoir dit que je comprenais ses difficultés, que ses parents étaient inquiets et qu'ils ne savaient pas ce qui se passait avec lui. »

Très en colère et farouche en début de consultation, Vincent n'a certainement pas envie de se retrouver confronté au énième discours d'adulte sur la mise en péril de sa scolarité et les dangers de l'addiction aux jeux vidéo. Tout cela, il le sait.

Au contraire, la thérapeute va sur son terrain, sans discours moralisateur.

« Je lui ai dit que je comprenais le plaisir que le jeu vidéo lui procurait, qu'il avait bien fait de jouer, parce qu'il vit certainement dans une grande peur de ne pas réussir à l'école et que cette anxiété et ce malaise étaient calmés par ces jeux, qu'ils protégeaient son image de lui-même. Je l'ai simplement félicité. » La psychologue est donc la première personne à lui dire qu'il a réussi à trouver, à travers ces jeux, quelque chose qui lui permette de ne pas s'effondrer complètement. C'est, par conséquent, un acte intelligent.

Le dos de Vincent se relève. Mais oui, cela a l'air de fonctionner. Il est prêt à échanger avec elle. Les parents toussotent, la thérapeute leur fait comprendre qu'ils sont tous ensemble engagés dans un processus, qu'ils peuvent s'inquiéter de son discours mais qu'il n'y a pas de danger. Elle poursuit.

« Après avoir annoncé tous les bénéfices du jeu vidéo, le sentiment de puissance, la réussite, le plaisir, le fait que les autres

Copyright © 2010 L'Etudiant.

comptent sur lui, j'explique également à Vincent que cela lui fait certainement peur, qu'il a sûrement envie de réussir son parcours scolaire et qu'il serait judicieux de trouver, ensemble, des solutions. Je mets des mots sur ce qu'il vit. Mais je ne suis pas démagogique, je lui dis que c'est également normal que ses parents soient inquiets. Je rappelle une évidence : cette inquiétude signifie que ses parents l'aiment. » Vincent acquiesce, c'est exactement ce qu'il ressent. « Oui, j'ai entendu qu'elle avait compris », avoue-t-il aujourd'hui.

Le jeune homme a désormais trois chantiers devant lui : sortir de l'addiction aux jeux vidéo, réussir à l'école et retisser du lien avec sa famille.

■ La thérapie fait son chemin

Quand il démarre son travail en thérapie avec Jeanne Siaud-Facchin, Vincent se sent déjà mieux. Il commence à se désintéresser des jeux vidéo parce qu'il regarde la gent féminine. « Eh oui, c'est de mon âge, n'est-ce pas ? Les filles devenaient plus intéressantes que les écrans, les hormones prenaient le dessus », confie-t-il.

De son côté, la psychologue prépare le terrain de la reprise d'un intérêt pour les études. Sa méthode est bien connue des jardiniers. « Lorsque vous avez un grand jardin en friche et abandonné, vous avez deux options, explique-t-elle. Soit vous vous acharnez sur la totalité du jardin et tentez d'éliminer les mauvaises herbes, vous vous épuisez à travailler la terre, gratter, couper, arracher, c'est fastidieux, pénible ; il vous faut beaucoup de ressources et vous trouvez le temps long. Les résultats ne sont

Copyright © 2010 L'Etudiant.

pas visibles. Soit vous prenez un petit coin de jardin, un peu à l'écart, et vous plantez de nouvelles fleurs ; elles pousseront, le coin sera certes réduit, mais mignon. Vous prendrez plaisir à vous en occuper et à l'admirer. La remotivation scolaire fonctionne exactement ainsi. J'essaie de faire émerger chez le jeune le plaisir de la réussite. »

Au début, ce sera un espace limité de parterre fleuri. Ce sont ces plantes-là que l'adolescent regardera pousser, puis fleurir. Le plaisir de la réussite est là. Peu à peu, le jardin s'agrandira. De plus, Vincent est un jeune homme fier. Il l'exprime simplement : « J'ai une haute opinion de moi-même. Je n'ai pas supporté de me retrouver en dessous de la moyenne de la classe ! »

La remise au travail a lieu. Elle est quasi magique, à entendre les parents. « Nous venions de passer quelques mois au cours desquels nous étions assez déstabilisés, nous ne savions plus comment l'aider jusqu'à ce que nous trouvions ce soutien, se souvient Karine. C'était très positif parce que nous avons vu notre fils, presque du jour au lendemain, changer radicalement d'attitude vis-à-vis du travail scolaire. Nous étions soulagés et ravis. »

Au fur à mesure qu'avance la thérapie, Vincent se remet à sourire. Lorsqu'il a besoin de se détendre, il joue un peu – mais à des jeux différents de ceux qui l'avaient maintenu dans la dépendance –, puis retourne à son bureau. C'est un miracle.

Le jeune homme tente une explication : « Je ne sais pas si c'est le plaisir d'apprendre, c'est peut-être la réussite. J'ai eu un pic soudain, je suis passé de 10 à 16 de moyenne générale. En fait, je me suis rendu compte qu'il fallait travailler bien et régu-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

lièrement, qu'il était inutile de faire quatre heures en revenant du lycée un jour pour ne rien faire le reste de la semaine. Les clés de la réussite ? Un travail continu mais sans se lasser. »

■ Un autre regard sur l'adolescent

Vincent, sa mère et la psychologue évoquent tous, mais chacun avec des mots différents, le changement du regard porté sur le jeune. Pédiatres, psychologues, pédopsychiatres, tous les spécialistes de la petite enfance n'ont de cesse de répéter aux jeunes parents qu'un bébé se construit autant avec ce que les parents lui disent directement, qu'avec ce qu'ils disent de lui, en son absence et en sa présence. C'est le regard porté sur un enfant qui importe. C'est ce regard qui, à la façon d'un miroir, renverra une bonne ou une mauvaise image de lui-même.

Vincent : « La psy m'a aidé du côté familial pour me débarrasser de l'étiquette "*geek*", surtout auprès de mon père. Il était dans la rancœur, j'avais souvent droit à des tirades du style "travaille, tu ne fous rien", même quand je commençais réellement à m'y mettre. Il faut croire qu'il avait l'habitude de le répéter ; heureusement, ça lui est passé et maintenant, je crois qu'il est fier de moi ! »

Attention, il est tout aussi inutile de répéter à un enfant que ce qu'il fait est extraordinaire si ce n'est pas le cas. Il est nécessaire de trouver un juste milieu parce que l'enfant sait bien si ce qu'il produit est bon ou pas. La justesse réside dans l'équilibre.

« Le discours des adultes est essentiel, explique Jeanne Siaud-Facchin. Il va prendre son ampleur uniquement lorsque l'enfant

Copyright © 2010 L'Etudiant.

se sentira installé dans une stratégie de réussite. Pour cela, il vaut mieux qu'il entende en permanence qu'il est formidable, mais il ne pourra se l'approprier que quand lui-même se sentira réellement formidable. »

■ Un stage pour comprendre comment on apprend

Vincent est sur la bonne voie lorsqu'il participe à un stage intensif au centre Cogito'Z à Avignon. Ce sont les vacances de printemps. Le stage dure une journée, mais quelle journée !

Plusieurs psychologues interviennent pour expliquer aux adolescents ce qui se passe dans leur tête quand ils apprennent, comment fonctionne la mémoire et comment l'optimiser, pourquoi certains y arrivent et d'autres pas, comment utiliser ses ressources et les liens entre les émotions et les apprentissages.

Les spécialistes leur donnent les clés pour devenir acteurs de leurs apprentissages, à travers des exposés théoriques mais aussi en les faisant participer à des jeux de rôle pour encourager l'affirmation de soi, ou bien des ateliers de gestion du stress.

La fin de la journée est consacrée aux parents uniquement. « Nous leur faisons un *feedback* de la journée et leur donnons des clés pour accompagner leur enfant, détaille la directrice de Cogito'Z. Nous leur expliquons qu'ils doivent si possible se focaliser sur la progression, sur les étapes, pas sur le résultat. Lorsqu'un enfant gagne deux points, même s'il est passé de 7 à 9, c'est énorme pour lui ! »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

La mère de Vincent confirme : « C'est formidable. Nous avons compris que lorsqu'un enfant regarde le sommet de la montagne, il sait bien qu'il ne pourra pas y arriver en une seule fois. Il a besoin d'étapes, de paliers pour atteindre le haut. Alors nous, les parents, devons l'encourager à chaque fois qu'il a réussi à grimper un peu. De son côté, quand un enfant arrive à passer une étape, il est content, cela déclenche en lui une satisfaction. C'est même physiologique, il produit l'hormone de l'endorphine. C'est la raison pour laquelle nous avons banni l'expression "c'est bien, mais"... »

Après cette journée de stage, les parents de Vincent changent leur manière d'aborder la question de l'école avec lui. « Je l'encourage sans le harceler sur ses notes, poursuit Karine. Je lui pose des questions sur ce qui va et ce qui ne va pas. » Le processus de remotivation et de cercle vertueux a démarré très rapidement. Dès la fin du premier rendez-vous avec la psychologue, Vincent avait l'air libéré. Il avait déjà commencé à changer.

Aujourd'hui, à un mois des épreuves anticipées de français, il se dit « prêt et confiant ». Après son baccalauréat scientifique, il envisage de s'engager dans des études de médecine, tranquillement. « Je me sens complet, j'ai acquis un statut auprès de mes parents et mon frère et ma sœur, autre qu'un no life et un mauvais élève. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

DÉCRYPTAGE

Le travail entrepris avec Vincent a porté ses fruits parce qu'il a été parfaitement adapté à l'adolescent.

À partir du moment où la thérapeute ne s'est pas focalisée sur le problème – les jeux vidéo –, la résistance n'a pas eu lieu. « C'est le principe d'Archimède, explique la psychologue. Il aurait été contre-productif de répéter inlassablement que les jeux vidéo n'étaient pas une bonne chose. L'addiction est une donnée de l'ensemble, mais pas tout. Il fallait "décentrer" Vincent de cette addiction et essayer de cultiver ailleurs une source de satisfaction. » D'où l'image du jardin dans lequel il est inutile de s'acharner à étouffer les mauvaises herbes.

À retenir

La satisfaction de l'enfant à l'école est constituée par un aller-retour permanent entre le plaisir interne de se sentir compétent et la valorisation venant de l'extérieur.

La clé de la motivation est de réussir pour avoir envie de réussir encore.

La stratégie utilisée avec l'adolescent a consisté à l'intéresser à autre chose, à trouver d'autres sources de satisfaction. C'est ce que les psychologues appellent le « renforcement positif ». « L'idée est de percevoir la jubilation d'avoir une bonne note, poursuit Jeanne Siaud-Facchin. C'est comme lorsqu'on escalade : on arrive au sommet et on ressent une jubilation émotionnelle intense, on découvre le paysage, alors plutôt que de dire après coup que c'était dur, on se raccroche à la joie d'être arrivé en haut et au bonheur ressenti. »

C'est là l'une des clés de la motivation : il est nécessaire de réussir (au moins une fois) pour désirer réussir les fois suivantes. C'est la motivation intrinsèque. Prenons l'exemple d'un salarié. Sa paie est certainement une motivation, mais elle est extrinsèque. Elle ne suffit pas. Si le salarié obtient par ailleurs une satisfaction de son travail, du fruit de ses efforts, s'il a plaisir à réaliser ce travail, il fonctionnera de façon plus harmonieuse.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Les choses fonctionnent de la même façon pour un adolescent et l'école. Il a besoin de percevoir la satisfaction, laquelle est constituée par un aller-retour permanent entre le plaisir interne de se sentir compétent et la valorisation venant de l'extérieur. Pour cela doit se créer une alchimie subtile entre ce que l'enfant ressent de ses propres compétences et ce qu'il va entendre du discours.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

12. Virginie, indisponible actuellement

L'incapacité à gérer ses études quand la famille va mal

Virginie semble être en dessous de ses capacités. Cette adolescente de 16 ans et demi ne peut pas s'occuper de ses études. Elle utilise son énergie à lutter contre ses angoisses dans un cadre familial peu structurant. Consulter et s'appuyer sur des professionnels est une solution.

Virginie semble toujours pressée : de partir voir ses copains, d'être en week-end, d'aller au prochain concert de son groupe préféré ou de retrouver ses cousines sur le parvis de l'Opéra de Lyon. La jeune fille vit dans l'un de ces quartiers chics et bohèmes du centre de la ville, sur les collines de la Croix-Rousse. Les études ? Elle préfère éviter le sujet, trop polémique à la maison. Car Virginie est en prise à d'autres soucis personnels. Son chantier à elle s'appelle la famille.

■ Une enfance gaie et sociable

Autant qu'elle s'en souvienne, Virginie aimait l'école, l'écriture, la lecture. Petite fille appliquée et curieuse, elle faisait le bonheur de ses maîtresses, qui n'auraient voulu avoir que des élèves comme elle. Bien adaptée au système scolaire, elle poursuit son chemin tranquillement, toujours encouragée par des parents aimants et présents. « On ne me disait que du bien d'elle, tant sur le plan strictement scolaire que sur ses capacités à vivre avec les autres ou son autonomie et sa maturité », se souvient Corinne, sa mère. Pour appuyer son propos, elle sort les livrets scolaires : des « bravos » cohabi-

Copyright © 2010 L'Etudiant.

tent avec des « progrès encore ce trimestre » ou des « continue ainsi, c'est très bien ! »

Virginie effectue une primaire sans aucune ombre au tableau. La petite fille bénéficie d'une vie facile, riche culturellement, agrémentée de voyages à l'étranger, d'une expatriation d'un an aux États-Unis et de nombreux échanges avec des amis étrangers. Au retour de l'année passée aux États-Unis, Virginie a 9 ans, et son frère cadet deux de moins. Ils intègrent une école bilingue pour maintenir leurs acquis. La réadaptation en France se déroule normalement et les enfants retrouvent leurs anciens copains lyonnais. Tout va bien dans le meilleur des mondes.

■ Le divorce bouscule tout

La crise coïncide avec l'entrée en seconde de Virginie. Les parents décident de se séparer avec une garde alternée : une semaine chez l'un, une semaine chez l'autre. Les domiciles sont proches, les enfants ne changeront donc pas de collège ou de lycée. Ils sont d'accord avec cette nouvelle organisation et le disent au juge des affaires familiales. Virginie n'ose pas formuler son désespoir. Elle se souvient : « Le monde était tout rose, il est devenu gris. Tout mon univers m'échappait, j'étais perdue. »

La jeune fille, qui a tout juste 15 ans à l'époque, commence à décrocher. Elle n'arrive plus à écouter en classe, est constamment branchée sur son portable, envoyant sms sur sms à ses copines de la classe ou ailleurs. Elle écrit aussi des histoires, des poèmes. Elle découvre les romanciers russes, qu'elle lit en cachette en cours de sciences de la vie et de la terre. Elle n'écoute plus les professeurs. D'ailleurs, elle ne prend plus aucune note. À quoi bon ?

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Le soir, elle n'arrive pas à rentrer à la maison (mais laquelle ?) et « traîne », selon ses termes, chez des copains dont les parents rentrent tard du travail. Ils regardent des séries, mangent du chocolat, rien de méchant. « C'était une vie bizarre parce que je ne faisais rien du tout pour le lycée, rien ! Mais je savais bien que j'allais me faire engueuler, dit-elle. Les parents n'arrêtaient pas de se disputer, ils n'arrivaient à se mettre d'accord sur rien, alors que le divorce était fait ! » La jeune fille ne comprend pas ce monde d'adultes indécis et surtout incapables de poser des limites.

« Je n'ai pas entendu son mal-être, avoue la mère. Il a fallu que la professeure principale me convoque pour me signaler que Virginie n'était plus là mentalement, comme absente, un peu endormie, qu'elle pensait qu'elle avait laissé tomber. J'ai alors expliqué ma situation et mes difficultés avec son père, notre mésentente sur tout, y compris sur les enfants. Lui, il voulait les laisser tranquilles, pensant qu'ils seraient autonomes rapidement. »

Le résultat est hélas exactement l'inverse. Le conseil de classe du premier trimestre a bientôt lieu. Afin de ne pas bloquer davantage la jeune fille et la plonger dans une angoisse supplémentaire, il est nécessaire d'agir.

■ L'intervention des parents délégués

Ils sont deux, un homme et une femme, parents délégués de la classe cette année-là. Parents d'amis de Virginie, ils ont entendu évoquer sa situation familiale et scolaire difficiles. Ils mènent leur investigation auprès de leurs propres enfants et décident de mettre les pieds « dans le plat ». Virginie est en souffrance, il faut lui laisser sa chance. Ils évoquent son cas avec la

Copyright © 2010 L'Etudiant.

professeure principale, lors d'un pré-conseil, le jour même. Ils demandent que soient évoqués, en huis clos auquel n'assistent ni les parents délégués ni les élèves délégués, les soucis de l'adolescente, afin de limiter les commentaires qui pourraient la blesser s'ils sont rapportés par les élèves délégués. « Je ne l'ai su que bien après, précise Corinne. Mais cela a fonctionné parce que ce qui s'est dit ensuite pendant le conseil, et surtout l'appréciation du proviseur en bas du bulletin scolaire, n'étaient pas si terribles. Alors que, franchement, s'ils n'avaient pas eu connaissance de son état psychologique, je suis certaine qu'ils l'auraient sacquée, ils lui auraient même peut-être mis un avertissement de travail. »

L'équipe pédagogique est confiante et patiente. Tout le monde attend que la jeune fille passe une autre étape, et soit éventuellement suivie par un thérapeute. Mais ils comptent sur un électrochoc, une remise au travail certaine. « Ce qui m'a sauvée, c'est qu'ils ne m'ont pas condamnée tout de suite, raconte Virginie. Ils savaient que j'avais du mal à me concentrer parce que j'avais trop de choses dans la tête. »

■ Réfléchir sur soi et avancer

À la fin de la première séance avec le psychologue, Corinne sent sa fille littéralement flotter à côté d'elle. « On aurait dit qu'elle glissait, qu'elle avançait à quelques centimètres du sol, elle était tellement soulagée d'avoir posé son baluchon, je pense qu'il commençait à peser trop lourd... »

De ces séances hebdomadaires, Corinne ne saura rien, à part qu'il est question de la vie en général, pas de l'école en particulier.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Mais la mère sait que cette prise en charge permet à sa fille de souffler, de parler, et enfin de ne pas être cataloguée « en échec » au lycée. Les difficultés momentanées sont simplement liées à un manque de concentration. Une dizaine de séances seront suffisantes pour que Virginie commence à aller mieux.

Parallèlement, elle accepte de s'inscrire à un cours de danse africaine, le samedi après-midi. Elle se défoule et évacue le stress de la semaine, mais pas seulement. « Le samedi matin, je devais faire mes devoirs, je m'étais engagée avec ma mère là-dessus, alors la danse, c'était un peu ma récréation et ma récompense. Et quand tout roulait vraiment comme sur des roulettes, j'avais même de temps en temps le droit de sortir avec mes copains en soirée ! »

La fin de la classe de seconde n'est pas brillante, mais les efforts sont constants et les progrès sont soulignés par les enseignants.

Aujourd'hui en première littéraire, Virginie reprend goût aux études. Elle « gère » ses parents et tente de ne pas « se prendre la tête » avec leurs soucis.

DÉCRYPTAGE

En classe de seconde, Virginie, qui n'avait jamais connu de problèmes scolaires, n'a plus été en mesure de travailler et de se concentrer. Un élève n'est pas seulement un élève : il est un enfant, un adolescent, intégré dans une famille.

« Un élève ne cesse pas d'être un enfant, il reste toujours un sujet de parole et de désir, il est toujours l'enfant de ses parents, au lycée ou à la maison », explique le psychanalyste Joël Clerget.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

La situation et l'ambiance familiales peuvent avoir des répercussions sur les études. Il est rare qu'un adolescent en proie à des problèmes personnels ne laisse rien paraître au collège ou au lycée. « Nous ne pouvons pas passer outre certains événements de notre vie, poursuit le psychanalyste. Nous ne pouvons pas les ignorer parce qu'ils nous touchent et nous concernent, sans toujours en connaître la cause. Mais nous éprouvons bien le fait d'être touchés ou de sentir qu'on n'est pas bien. Virginie est prise ailleurs. Quand on est occupé par des soucis intérieurs, on a du mal à être là où on nous demande. On peut s'évader par la pensée, le gribouillage... »

À retenir

Quand on est occupé par des soucis intérieurs, on a du mal à être là où on nous demande. On peut s'évader par la pensée, le gribouillage.

Il est important que des tierces personnes restent à l'écoute des jeunes en difficulté familiale, pour favoriser la libération de la parole.

Pour réussir à l'école, la concentration est indispensable. Se concentrer, nous dit le dictionnaire *Le Robert*, c'est « faire avec le centre, pouvoir être centré sur un point précis ». Dans le cas de Virginie, cela semble momentanément impossible. La jeune fille n'est pas préoccupée par le divorce en soi, mais par la mésentente de ses parents après leur séparation. Et c'est ce grand écart qui fait écho à son mal-être. « L'adolescente a perdu son lieu d'être, elle est divisée entre eux, cette dualité fait écho en elle », selon Joël Clerget.

Au moment de cette crise, en classe de seconde, Virginie n'est pas en mesure de se concentrer sur ce que le lycée lui demande. Elle s'inscrit alors dans un autre mouvement, vivifiant, avec la danse africaine et les sorties entre amis. Le salut de la jeune fille vient

Copyright © 2010 L'Etudiant.

bien sûr du soutien de sa mère, mais également de l'intervention bénéfique de tiers, comme le thérapeute ou les parents délégués. « Ils ont agi avec beaucoup de tact, de respect de l'intimé de la jeune fille, en proposant un huis clos, approuve le psychanalyste. L'équipe pédagogique, toute la communauté éducative a pris en compte sa difficulté et n'en a pas fait non plus la cause absolue des problèmes scolaires. Ils ont cherché à la connaître mieux, à l'apprécier et ne l'ont pas cataloguée en échec. »

Pour les spécialistes des adolescents, il est important que des tierces personnes restent à l'écoute des jeunes : des amis, des membres de la famille plus éloignés, des parents délégués. La parole se libère plus facilement et permet une meilleure expression.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

13. Anne, des relations tumultueuses avec les professeurs

Des médiateurs pour soutenir un jeune en conflit avec ses enseignants

Anne, 15 ans et demi, redouble sa classe de troisième. Elle se décourage très vite et ne se sent pas soutenue par les enseignants. Pire : elle a l'impression de ne pas être appréciée du tout. Les parents, très critiques vis-à-vis du système scolaire, s'en mêlent. L'issue se trouve peut-être dans une médiation par des tiers...

À 15 ans et demi, Anne est une grande fille qui semble au premier abord très sûre d'elle. N'hésitant pas à s'adresser aux adultes de façon assurée, elle a un avis sur tout, argumente et veut souvent avoir le dernier mot. Elle est parfois perçue comme insolente au collège où elle étudie depuis deux ans. Elle ne fait d'ailleurs rien pour se rendre particulièrement aimable, aux dires des parents, qui soutiennent leur fille contre les enseignants.

■ Le premier choc scolaire

Le quartier où la famille vit est situé en périphérie de Marseille. La cité scolaire est immense, l'ambiance peu propice au travail. Malgré tous les efforts des équipes pédagogiques, le niveau reste faible, le taux de brevet des collèges se situe bien en dessous de la moyenne nationale et de l'académie. Le baccalauréat reste un rêve pour 45 % des élèves.

C'est en sixième qu'Anne vit son premier choc scolaire. Elle arrive d'un quartier plus calme de la cité phocéenne, et une bande

Copyright © 2010 L'Etudiant.

de filles souhaite l'intégrer dans le groupe. Or Anne est une jeune fille indépendante. Elle ne souhaite pas faire partie d'une bande et veut pouvoir rester libre de ses mouvements. L'ambiance devient tendue. Le fait qu'Anne résiste est inadmissible et surtout préjudiciable à la réputation de la « chef » du groupe.

Un jour, la violence éclate. Dans la cour, Anne reçoit une gifle... parce qu'elle s'est opposée. Les parents portent plainte, rencontrent la principale, la jeune fille qui avait agressé Anne est convoquée et punie. Mais le lendemain, elle envoie l'un de ses « lieutenants » pour frapper à nouveau Anne. « Cela l'a secouée, se souvient Cécile, sa mère. Ma fille a une personnalité forte, elle se fait souvent remarquer avec ses tenues extravagantes, elle n'est pas du genre à se soumettre. Elle est originale et a une forte personnalité, personne ne lui donne d'ordres ! Mais là, c'était trop, elle était mal. »

Cet incident mis à part, les deux premières années au collège se déroulent sans encombre. La situation arrive même à s'apaiser, et Anne noue quelques liens de camaraderie. Elle continue de refuser l'effet de groupe, qu'elle juge sclérosant. Cependant, elle n'est pas franchement heureuse. Elle travaille un peu, obtient des résultats très moyens, et elle est visiblement en dessous de ses capacités. Les parents ne sont pas complètement satisfaits de la prise en charge, de l'accompagnement et de l'ambition de cet établissement. D'ailleurs, les meilleurs amis d'Anne sont scolarisés dans d'autres collèges.

Néanmoins, l'adolescente développe une passion pour l'image. Elle participe à un atelier de photographie. Elle commence à acquérir de réelles compétences en la matière. La

Copyright © 2010 L'Etudiant.

photo la passionne, mais les études l'ennuient. Elle n'est pas particulièrement motivée pour aller en cours tous les matins. « C'était une ambiance pas sympa du tout, dit-elle. J'en avais marre, j'avais envie de bouger, de changer, de rencontrer des gens plus intéressants. »

Cécile travaille dans une entreprise de relations publiques. Tous les jours son trajet la fait passer devant un petit collège qui semble tranquille, accueillant, différent de ce qu'elle connaît. « Je me disais que ma fille serait heureuse dans une petite structure comme celle-là, avec des enfants qui avaient l'air beaucoup plus calmes, explique-t-elle. Alors j'ai appelé le principal et je lui ai demandé un rendez-vous. » L'objectif est la demande de dérogation. Tout se passe bien, le projet de changement d'établissement aboutit. Anne intègre, dès la rentrée de quatrième, son nouveau collège.

■ Le deuxième choc scolaire

Du point de vue des relations avec les autres élèves, cela se passe plutôt bien. C'est au niveau scolaire que la situation s'aggrave.

« Son nouveau collège était très exigeant et Anne n'avait pas le niveau requis en arrivant, précise sa mère. Elle avait des lacunes qu'elle n'a pas réussi à combler. » Le passage de la quatrième à la troisième s'effectue un peu difficilement mais en fin de troisième, les notes ne sont pas suffisantes pour envisager l'entrée au lycée. C'est sans problème que l'adolescente accepte de redoubler. Elle comprend que cela pourra être positif et bénéfique.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

C'est au début de la deuxième troisième d'Anne que le second choc scolaire a lieu. Nous sommes au mois d'octobre. La rédaction porte sur « le portrait d'un personnage de film qui vous a touché, ému ou agacé ». Anne s'applique, passe des heures à l'élaboration de son travail et rédige minutieusement un texte qui court sur une double page. Fière de son œuvre, elle montre son travail à ses parents. Le style est bon et riche, le vocabulaire châtié et les tournures fouillées. En revanche, la rédaction pèche par ses fautes d'orthographe. La mère suggère à sa fille quelques corrections.

« Je reconnais ma part de responsabilité, avoue Cécile. Il est exact qu'avec son papa, nous avions relu et donné notre avis. Certes, après notre intervention, elle avait corrigé quelques fautes mais le travail était tout à fait personnel. »

Deux semaines plus tard, les copies sont rendues. Sur la marge, une excellente note (15) et un commentaire : « Avez-vous écrit ce texte toute seule ? » Anne est blessée. Elle est triste et révoltée. Les parents sont outrés. Ils demandent un rendez-vous avec l'enseignant.

« Devant Anne, il a mis encore une fois en doute l'authenticité de son travail. J'ai eu beau essayer de le convaincre du contraire, il n'a pas accepté et surtout n'a pas entendu ni reconnu les efforts d'Anne, continue Cécile. Cette fois pourtant, elle s'était vraiment appliquée. »

Conséquence de cette malheureuse histoire : la jeune fille est totalement découragée. Certes, avant cet épisode malheureux, elle n'avait pas énormément confiance en elle mais là, c'est encore pire.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Anne a besoin qu'on lui dise que ce qu'elle fait est bien. « Les encouragements lui donnent des ailes, le contraire les lui coupent, se désole la maman. Oui, je critique les professeurs et leur stratégie qui n'est pas la bonne. Ils ne sont pas bienveillants. J'insiste et je maintiens ma position : je pense qu'en critiquant sans cesse et en trouvant toujours nuls les enfants, ils se trompent. »

Depuis cet événement, Anne se demande à quoi cela peut bien servir de se donner du mal. C'est dans toutes les matières qu'elle baisse les bras. Les enseignants la prennent en grippe, déplorant son manque d'entrain. Le cercle vicieux s'installe. Les uns et les autres campent sur leurs positions. La communication n'est plus possible. Les parents soutiennent leur fille contre tous. Ils se braquent eux aussi, pour se protéger et la protéger.

■ Rebelle et démotivée !

Cécile reconnaît que sa fille se fait remarquer et ne tient pas en place. Malgré ses difficultés, elle n'hésite pas à répondre, prendre la parole, contredire les adultes. Il lui arrive même d'être insolente. Elle ne se rend pas compte qu'elle peut être parfois très agaçante. « Les professeurs la remettent à sa place, ils lui demandent du travail, des résultats, des réponses et de l'application, mais à côté de cela, elle n'en fait qu'à sa tête. Si telle période ne l'intéresse pas en histoire, elle le dira et ne travaillera pas là-dessus, raconte Cécile. Elle a l'impression de ne pas être aimée. »

L'adolescente préfère prendre le risque de ne pas produire d'effort et ne pas toujours rendre les devoirs ou les dossiers demandés parce que, selon sa mère, elle a peur d'être rabaissée si elle se donne du mal.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

L'autre handicap d'Anne est son rapport à l'autorité : elle ne supporte pas la discipline et possède l'esprit de contradiction. Le système très codifié du collège ne lui correspond pas. « Quand elle dit que l'école ne sert à rien, et qu'elle se sent en échec, nous essayons de la convaincre de ne pas s'écrouler. Elle n'a pas trouvé cet entraînement du goût de l'effort et de la réussite », déplorent les parents.

« Elle est comme un volcan, impulsive, et veut tout, tout de suite. Elle ne voit pas très loin, parce qu'elle ne calcule pas et fait les choses spontanément », dit la mère. Ce qui motive Anne ? Le temps présent, immédiat et les contacts virtuels avec ses copains. Il est difficile pour la jeune fille d'anticiper, de se montrer un peu plus opportuniste et persévérante.

■ Des réactions en rafales

D'un côté, la mère essaye d'arrondir les angles vis-à-vis du collège. Elle explique à sa fille qu'elle doit comprendre les professeurs, essayer de se mettre un tout petit peu à leur place. « Je lui dis que ce n'est pas facile pour eux, qu'il faut qu'elle imagine qu'ils en ont 26 comme elle, tous avec leur personnalité complexe et leurs états d'âme d'adolescents en rébellion ! Moi, j'ai tendance à mettre en perspective. J'essaie de rester objective. » Et pourtant, ce n'est pas facile pour elle non plus, qui avoue n'avoir jamais aimé l'école. Elle confesse même avoir souhaité écourter ses études pour entrer dans la vie active le plus tôt possible.

De l'autre côté, le père n'adhère pas davantage au système scolaire. Pour lui, celui-ci est « rigide, étriqué », ajoutant même qu'en France, « on n'aime pas les enfants comme dans mon pays,

Copyright © 2010 L'Etudiant.

le Canada ». Les prises de bec avec les professeurs ont lieu devant l'adolescente, qui ne trouve plus sa place. Dans ces conditions, la communication devient de plus en plus difficile. Ce qui les rassure aujourd'hui ? Le départ prochain d'Anne au lycée. Son rêve d'intégrer un lycée proposant une formation professionnelle en photo a des chances de devenir réalité.

DÉCRYPTAGE

La question de l'intégration des enfants dans le système scolaire est liée à la façon dont l'école est perçue à la maison. La question culturelle familiale est essentielle. Ici la famille semble ne pas adhérer à l'institution et c'est dans ce terreau hostile que l'adolescente devra grandir et apprendre, malgré tout.

« Des parents comme ceux d'Anne, j'en vois beaucoup dans mon cabinet, explique Fanny Nusbaum, psychologue clinicienne et professeure de psychologie à l'université Lyon 2. Il est en effet difficile de rejeter et de critiquer l'institution, parfois devant les enfants, et espérer parallèlement que ces derniers aiment ce système et acceptent d'être sages. »

Aux dires des spécialistes, les problématiques comme celle d'Anne sont compliquées et difficiles à résoudre. C'est une chose de ne pas adhérer au système scolaire, de le critiquer et de souhaiter une évolution ou une amélioration, une autre chose est de le critiquer ouvertement, devant les enfants. « Quelle place Anne peut-elle occuper au milieu de ce tumulte ? s'interroge la psychologue. C'est extrêmement pénible pour elle de ne pas être critique, elle aussi, surtout à cet âge ! Cela semble vraiment culturel dans leur famille, les enfants ont été formatés dans ce sens : quels que

Copyright © 2010 L'Etudiant.

soient le professeur, le surveillant ou le directeur, la communication ne sera pas aisée, parce que la famille est persuadée de se trouver en milieu hostile. »

Le tourment d'Anne est également lié à l'incompréhension qui existe entre elle et les autres. Elle se sent exclue, incomprise, un peu « tête à claques ».

Sa plainte de ne pas être aimée est probablement vraie. Lorsqu'un enfant ou un adolescent affirme qu'un professeur ne l'aime pas, il est indispensable de l'écouter et de l'entendre. « Ne nous racontons pas d'histoires, les professeurs ont leurs têtes, soutient Fanny Nusbaum. Il faut faire confiance aux enfants, parce qu'ils ont une bonne capacité émotionnelle : ils ressentent bien en eux un rejet. Ils reconnaissent cette sensation d'être pris en grippe. »

Tout le monde a connu un jour ce sentiment d'être le chouchou ou bien l'élève qui agace le professeur. Fanny Nusbaum se souvient de l'une de ses patientes, ancienne institutrice, qui lui racontait pourquoi, seule fille dans une fratrie de garçons, elle ne supportait pas ses élèves de sexe féminin. Elle avouait ne pas cacher sa préférence pour les garçons et ne pas adhérer aux styles des petites filles, plus calmes, plus sages, parfois moins dynamiques que les garçons. « Nous avons tous une histoire spécifique qui fait qu'on va apprécier plutôt tel comportement ou tel genre, précise la psychologue. Bien sûr, nous sommes des êtres civilisés et intelligents, nous essayons par conséquent d'être les plus équitables possible. Mais cela transparaît parfois malgré nous. »

Si Anne réagit aussi durement, c'est qu'elle a du mal à accepter d'être mal aimée ou moins appréciée que ses camarades de

Copyright © 2010 L'Etudiant.

classe. Dans ces cas, la psychologue suggère d'expliquer à l'enfant qu'il a probablement raison, qu'il est tout à fait possible que les enseignants (ou un seul) ne l'aiment pas mais que dans la vie, on ne peut pas être aimé de tout le monde !

« Il me semble important de dire à Anne qu'elle expérimentera d'autres situations similaires dans sa vie et que celle-ci est l'occasion d'apprendre. Pour pouvoir avancer, je conseillerais aux parents d'Anne de la faire réfléchir à ce que ça lui fait, ce que cela provoque en elle, de ne surtout pas mettre une couverture dessus et que si cela fait mal, il est mieux d'en parler. »

À retenir

Le rapport des parents à l'institution scolaire en dit beaucoup sur l'intégration des adolescents.

Lorsqu'un jeune affirme que les professeurs ne l'aiment pas, il faut l'entendre, c'est sûrement vrai.

Les parents ont également la possibilité d'extrapoler la situation de leur enfant à leur propre histoire et vie professionnelle. Ils peuvent évoquer telle période au cours de laquelle ils ne s'entendaient pas avec un collègue, ou, si cela est arrivé, les soucis qu'ils ont rencontrés avec un chef particulièrement antipathique. En agissant ainsi, ils montreront à leur adolescente qu'elle n'est pas folle, que tout problème a une solution, une issue. Bien sûr, cette façon d'agir n'est pas la panacée, mais elle peut déjà apaiser la situation. Autre suggestion de la psychologue : chercher à connaître la personnalité de l'enseignant(e), ce qui lui déplaît et ce qui l'agace. Quand on a obtenu quelques informations, on peut essayer de « coller » à l'univers du professeur. Il n'aime pas les élèves extravertis et c'est le principal trait de caractère de l'adolescente ? On tentera alors de mener un profil bas. Faire comprendre au jeune qu'il n'aura jamais

Copyright © 2010 L'Etudiant.

une relation privilégiée avec ce professeur, mais que cette relation est amenée à cesser un jour est d'un grand soutien. Il est évident que tôt ou tard, l'adolescent n'aura plus ce professeur en classe. En attendant, il est indispensable de s'armer de patience et de se dire qu'il faut travailler, du mieux qu'on peut, pour pouvoir avancer.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

14. Antonin s'ennuie en classe

Repérer et accompagner un enfant grâce à des activités extrascolaires

À 15 ans, Antonin termine sa classe de troisième. Il est heureux parce que pressé d'en partir. Ces années au collège ont été poussives et pénibles pour lui, comme pour le reste de sa famille. L'ennui y a été son principal compagnon.

Après une scolarité en primaire suivie sans grand enthousiasme, Antonin a passé les quatre années de collège plongé dans une grande lassitude. Du côté des relations sociales, tout va bien. Ce qui le lasse, ce sont les cours. Le soir, en rentrant du collège, il est pressé de terminer ses exercices et de pouvoir jouer à la basse, instrument dans lequel il excelle. Les parents le soutiennent, l'encouragent mais semblent parfois désespérés. Antonin attend avec impatience son entrée au lycée professionnel des métiers du bois. L'adolescent le répète depuis quelque temps déjà : il ne souhaite pas entamer de longues études.

■ Des qualités plutôt extrascolaires

Les années d'école primaire ne laissent pas un souvenir impérissable à la famille. Antonin passe de classe en classe, tout juste, avec la moyenne. « Il a toujours été un peu faible en primaire, il disait qu'il s'ennuyait, qu'il comprenait mais nous sentions qu'il n'y avait pas beaucoup d'enthousiasme, se souvient Christelle, sa mère. Les maîtresses ne se plaignaient pas vraiment de lui. Elles le trouvaient réservé, mais sans grande personnalité non plus ; c'est sûr, il ne gênait pas les cours en faisant l'andouille. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

En rentrant de l'école, le soir, Christelle doit lui demander de faire ses devoirs. Elle se souvient de l'avoir poussé. « Il finissait toujours par s'y mettre, il faisait son travail. Il était quand même sérieux. Mais il n'a jamais été un enfant qui apprend ses leçons facilement, avec enthousiasme et le goût de bien faire. Nous sentions qu'il était obligé de se forcer un peu. »

La concentration ne dure pas longtemps non plus. Antonin est pressé de terminer. Il écrit vite, mal, ne s'applique pas. Aux dires des parents, il ne « tient pas en place ». Mais rien de suffisamment inquiétant pour consulter un spécialiste.

Du côté de l'école, l'orthographe et le graphisme lui posent des problèmes. Antonin n'est pas un enfant scolaire. Il aime bricoler, jouer de la musique, lire de l'*heroïc fantasy*, jouer à l'ordinateur et passer du temps avec ses amis. L'entrée en sixième risque d'être difficile.

■ L'ennui en cours

Les années de collège sont pour Antonin une succession de jours gris. Bien calé au fond de la classe, il regarde par la fenêtre. Comprend-il les cours ? Souffre-t-il ? Où ses pensées l'emportent-elles ? Que fait-il pour combler l'ennui ? « C'est en cinquième que j'ai commencé à sacrément m'ennuyer, raconte-t-il. Ce n'était pas intéressant. Je me souviens des cours de maths, d'anglais ou d'espagnol, des matières que je n'aime pas du tout. En histoire, je ne pouvais pas m'ennuyer parce que la prof ne nous laissait pas rêver ! Elle était constamment derrière les élèves qui semblaient penser à autre chose, enfin c'est ce que je me dis maintenant… »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Pour éviter l'ennui, Antonin utilise des stratégies et des occupations. Il dessine, pense beaucoup, réfléchit énormément. « Je pense à des choses concrètes comme ce que je vais faire après la fin de ce cours, ou alors je dessine sur des cahiers de brouillon que j'ai toujours avec moi. »

Mais souvent, Antonin trouve le temps long. Les parents s'inquiètent, les enseignants de même. Pourtant, le mot « ennui » n'est jamais prononcé par l'équipe pédagogique. On parle de « réelles difficultés », de « manque de motivation », de « manque de travail ». Certains professeurs oublient Antonin au fond de la classe.

« Quand nous lui demandons pourquoi il est si effacé en classe et pourquoi il ne participe pas à l'oral, il répond invariablement qu'il s'ennuie », déplore sa mère.

Les parents cherchent des solutions. Ils ne souhaitent pas recourir à des cours particuliers, parce qu'ils craignent que leur fils ne décroche encore un peu plus, et ne se repose sur ces heures de soutien scolaire. Par ailleurs, toute la famille de Christelle est dans l'enseignement, elle-même étant professeure de natation avant d'ouvrir un restaurant avec son mari. « Lui imposer davantage de cours magistraux avec un professeur à la maison l'aurait braqué davantage, nous avons essayé de sauver les meubles, sans le mettre totalement en échec et en essayant de ne pas le laisser couler », poursuit-elle.

Les parents soutiennent leur fils, l'encouragent certes, mais usent tout de même de la carotte et du bâton, en attendant de trouver mieux. Antonin aime jouer à l'ordinateur. Les moments

Copyright © 2010 L'Etudiant.

seront donc comptés et contrôlés. Il a désormais l'autorisation de s'installer devant l'ordinateur lorsqu'il a terminé tous les devoirs. « Il faut vraiment qu'il ait terminé son travail, sinon, je cache la souris. Mais en même temps, je culpabilise un peu, c'est compliqué parce que je ne veux pas qu'il se bute ! »

■ Des pratiques artistiques en attendant le lycée ?

Les parents communiquent beaucoup avec Antonin. Ils n'ont jamais fermé la porte au dialogue. C'est certainement pour cette raison que les trois enfants ne sont pas franchement des rebelles. Dans la famille, on se dispute mais on communique.

« Malgré nous, et parce que nous avons été très sensibles à cela depuis des années, je crains que les difficultés d'Antonin ne soient liées à la comparaison d'avec sa sœur, de deux ans son aînée, analyse Christelle. Au collège, quand les professeurs me demandent des nouvelles de ma fille aînée, devant lui, je suis toujours un peu gênée. Elle est brillante et poursuit des études supérieures sans problème. Alors je réponds évasivement parce que je sens bien qu'il en a marre d'être comparé à sa sœur, avec laquelle il s'entend très bien par ailleurs. »

Les parents ne se sont jamais vraiment appuyés sur les enseignants d'Antonin. Ils n'ont jamais senti de soutien, d'interrogations de leur part, d'intérêt réel pour leur fils. Amère, la maman suggère que c'est un peu « comme s'ils avaient décidé de le laisser tomber, un peu comme s'ils avaient abandonné ». Ne trouvant pas réellement de soutien au sein de l'institution, la famille propose à Antonin de pratiquer une activité artistique. Il aime le rock et choisit son instrument, la guitare basse. Deux ans

Copyright © 2010 L'Etudiant.

après ses premiers cours, il est toujours aussi passionné. Son enseignant le félicite, et insiste : il se débrouille bien. Il fait quotidiennement ses exercices, travaille avec application, sans se forcer. Il peut passer deux heures à « gratter », comme il dit. « Je sais qu'il est intelligent et qu'il a de réelles capacités d'apprentissage quand il aime quelque chose. La basse lui permet de développer sa concentration et son goût de l'effort », poursuit sa mère.

L'adolescent est mieux dans sa peau. Il a maintenant un look bien à lui, cheveux longs, tee-shirt noir. Ses amis sont comme lui, tous musiciens. D'ailleurs, ils espèrent bien jouer ensemble devant le collège, le 21 juin, jour de la fête de la Musique.

Antonin est plutôt un manuel. Il aime le concret, le dessin et… l'odeur du bois. Il présente son dossier pour entrer au lycée professionnel des métiers du bois. « J'ai clairement dit à mes parents et à mes profs que je ne voulais pas me lancer dans de longues études, explique-t-il. J'ai fait un stage à l'atelier d'ébénisterie du château de Versailles pendant les dernières vacances, j'ai passé une semaine à regarder, et ça m'a vraiment plu ! »

DÉCRYPTAGE

La plainte de l'ennui à l'école est courante. Jean-Pierre Durif-Varembont, psychanalyste et maître de conférences en psychologie à l'université de Lyon, a réalisé une étude sur le thème, en interrogeant 360 jeunes. D'après cette recherche, les adolescents disent reconnaître l'ennui « à cette impression de ne pas savoir quoi faire, au vécu d'une vie intérieure et d'un désintérêt »[4].

4/ Clerget J., Durif-Varembont J.-P., Durif-Varembont C., Clerget M.-P. (2006). Vivre l'ennui, à l'école et ailleurs, *Ramonville-Saint-Agne, Érès.*

Copyright © 2010 L'Etudiant.

À retenir

La plainte de l'ennui à l'école est courante. Face à cela, les parents doivent s'efforcer de garder le contact.

À l'inverse de l'immatérialité des cours, la pratique d'une activité extrascolaire permet d'expérimenter la patience et de vivre des situations dans son corps.

« Paradoxalement, ce vide, défini parfois comme une maladie qui n'en est pas vraiment une, puisque ça peut arriver à tout le monde et n'importe quand, surgit et les occupe comme un trop-plein, qu'on ne peut pas vraiment enlever. »

Si le vide se réduit à une construction imaginaire de l'absence, il est logique que l'ennui soit lié au sentiment de solitude et d'étrangeté. D'après l'étude, les filles (la moitié d'entre elles) y sont plus sensibles que les garçons (39 %), particulièrement en lycée général (87,5 % contre 30 % chez les garçons), mais c'est l'inverse dans la filière professionnelle. Un quart des élèves expriment un ressenti de lassitude, de dégoût.

C'est exactement ce qu'a vécu Antonin. Les parents, eux, ont tenté de garder le contact. « Ils ont compris que leur fils avait le désir d'être ailleurs, et c'est fondamental, il a de la chance d'avoir des parents compréhensifs, suggère Joël Clerget. Concrètement, ce n'est pas suffisant parce qu'Antonin s'impatiente. Mais en tout cas, il exprime le besoin et l'envie de faire des choses. »

La musique, par exemple, tient une place importante dans sa vie, et, à l'inverse de l'immatérialité des cours, lui permet d'expérimenter la patience et de vivre des situations dans son corps. « Ces années n'ont pas dû être faciles pour lui, pense Joël Clerget. Maintenant, il a des projets, c'est formidable. Il parle d'ébénisterie. Il aura certainement du mal à faire autre chose. Il est déterminé quant à ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas ! »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

15. Julie, sous l'emprise du cannabis

Prendre en charge le syndrome amotivationnel induit par la consommation de substances

Julie, 17 ans, consomme régulièrement du cannabis et de l'alcool depuis la troisième, ce qui a eu pour effet d'annihiler sa motivation scolaire. Aujourd'hui, bien prise en charge, il lui faut retrouver le goût d'apprendre.

Julie a 17 ans. En première littéraire à Lille, elle passe son baccalauréat de français. Elle a commencé à fumer du cannabis en début de classe de troisième. Du jour au lendemain, elle n'a plus trouvé aucun goût aux apprentissages. Suivie pendant six mois par un psychologue, elle va beaucoup mieux aujourd'hui. Des associations au sein desquelles travaillent des thérapeutes, des services spécialisés dans les hôpitaux pédiatriques peuvent aussi prendre en charge ces adolescents.

■ Une enfance tranquille et une scolarité normale

Puînée d'une fratrie de trois filles, Julie a vécu une scolarité sans encombre, plutôt en tête de classe. Bonne camarade, elle participe volontiers et les enseignants s'appuient souvent sur elle pour faire avancer les autres. Ses résultats sont toujours bons et même si ses parents doivent insister pour les devoirs, les tensions ne sont pas nombreuses. À chaque fois, tout rentre rapidement dans l'ordre.

Les adjectifs qui la qualifient vont de « très intelligente » (Michèle, sa mère) à « vive et intéressée » (son professeur de piano) en passant par « douce et attentive aux autres » (Laurent,

Copyright © 2010 L'Etudiant.

son père). « J'ai toujours été considérée comme la bonne fille de mes parents, je faisais tout comme ils le voulaient, je leur renvoyais l'image qu'ils voulaient avoir de moi, dit Julie sans hésiter. J'ai compris qu'il y aurait un problème quand j'ai surpris mon père raconter un jour à des amis de la famille quasiment quelles études il avait prévu pour moi. Il disait qu'il n'y avait pas assez de femmes dans les secteurs scientifiques et que ce serait bien si je faisais de la recherche ! Moi qui adore les livres, les contes, le cinéma, je me voyais plutôt dans des études de lettres. Mais je n'ai rien osé dire à l'époque, j'avais 12 ans. »

C'est en troisième, classe d'orientation, que Julie ressent envie de s'éloigner des sentiers battus et de tenter d'autres expériences. Les amis, les sorties et… le cannabis.

■ Plus rien ne compte vraiment

Au début, les parents ne notent rien de spécial dans le comportement de leur fille. Tout au plus quelques maux de tête, des moments de fatigue et une ou deux absences au dîner pour cause de nausée, de mal au ventre ou de migraine.

« Nous n'avons rien vu parce que nous ne voulions pas voir, avoue sa mère. Nous avons pensé qu'elle grandissait et que cela la fatiguait. Je lui donnais des vitamines, je lui pressais des oranges le matin, qu'est-ce que j'ai pu être naïve ! »

Julie, elle, a commencé à fumer du cannabis : un peu le week-end, le samedi en fin de journée, avec ses amis. « Au début, c'était pour voir, pour essayer, puis comme j'étais un peu stressée, j'en ai pris pour me détendre. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

En quelques mois, la jeune fille est devenue dépendante de la substance, la mêlant à quelques verres de bière, de vodka ou de vin blanc. Quatre mois après le premier « pétard », elle ne peut plus s'en passer. Elle a besoin de fumer le matin avant d'aller en classe et songe même à en revendre un peu pour pouvoir consommer gratuitement. À la maison, elle continue à vivre à peu près normalement. Même si ses parents la trouvent « bizarre et agressive », ils ne cherchent pas plus loin, mettant ces désordres sur le compte de la crise d'adolescence.

Le passage en seconde a lieu, un peu juste certes, mais personne ne comprend que Julie va très mal et qu'elle n'est absolument plus motivée par les études. Des études auxquelles elle tenait pourtant fortement il y a peu. « Tout cela m'était complètement égal, j'étais inconsciente, je ne voyais pas pourquoi mes parents s'inquiétaient, moi, je voulais juste être tout le temps détendue, avec mes copains, c'est tout. Je me moquais de mon passage au lycée, de mes notes, des devoirs, tout ça passait après. »

Julie présente tous les symptômes du syndrome amotivationnel. Décrit pour la première fois en 1968, et étudié plus précisément à la fin des années 1970, ce syndrome est « une association de symptômes comprenant une anxiété, une irritabilité, des troubles de l'humeur, une diminution des capacités intellectuelles et une dépression plus ou moins importante »[5].

« Ce syndrome est un des effets du cannabis, qui enlève toute motivation et entraîne une baisse de la capacité de la mémoire

5/ Effets psychologiques du cannabis *(2002). Document préparé pour le Comité spécial du Sénat sur les drogues illicites, Canada, bureau du sénateur Rossiter. Disponible à l'adresse suivante : http://hyperspaces.free.fr/autre/effets_psychologiques_du_cannabi.htm*

Copyright © 2010 L'Etudiant.

du travail, précise le Dr Emmanuelle Peyret, praticien hospitalier, addictologue de l'hôpital Robert-Debré à Paris, service de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent. Lorsque les adolescents ont commencé à fumer avant 17 ans, il n'est pas rare de les voir atteints de ce syndrome parce que dans ces cas, ils ne font pas un usage récréatif et festif de la substance, mais quotidien. »

C'est ce qui est arrivé à Julie, visiblement sérieusement atteinte. La jeune fille se rend en classe « avec un élastique dans le dos. Je m'en fichais, quand ma mère partait avant moi, je ne me levais pas, je restais dans mon lit, ce n'était pas la joie ! », se souvient-elle.

■ Des appels au secours qui ne sont pas entendus

« Julie m'a appelée au secours à plusieurs reprises et je ne l'ai pas entendue, confie tristement Michèle. Elle m'envoyait ses notes catastrophiques par texto en me disant que ça n'allait pas, des 8 sur 20, des 6... Je recevais ses messages sur mon lieu de travail, en pleine réunion, j'étais ailleurs. Je ne prenais pas conscience de la catastrophe annoncée. Moi, je continuais à lui dire de ne pas se décourager, de tenir bon, qu'elle y arriverait et que nous savions que l'année de seconde était très difficile. Mais ce n'était pas ça qu'elle voulait entendre, elle appelait au secours ! »

Mettant le mal-être de leur fille sur le dos du fossé entre la troisième et la classe de seconde, les parents laissent faire et attendent les résultats du conseil de classe de premier trimestre. Le bulletin arrive. Il est mauvais. Aucun avis positif ni encourageant. Les commentaires tombent comme des couperets : « Réagissez ! », « Écoutez en classe ! », « Il est temps de se mettre au travail », « Vous

Copyright © 2010 L'Etudiant.

avez des capacités, utilisez-les. » Même en français, l'enseignante est « déçue ». C'est pendant les vacances de Noël que Julie est prise en flagrant délit. Les parents découvrent dans son sac à main un petit bout d'aluminium qui contient une substance marron à l'odeur très forte. Eux-mêmes n'ont jamais fumé du cannabis mails ils comprennent immédiatement que c'est cela dont il s'agit.

Paniquée, Michèle appelle le service interparents de l'école des parents et des éducateurs de sa région. « J'ai longuement parlé avec un psychologue, qui m'a d'abord écoutée puis donné quelques conseils, comme celui de ne pas se braquer contre elle, de ne pas couper la communication, mais au contraire d'essayer de trouver un moment calme pour échanger sans la punir, la juger ou l'agresser. Ce n'était pas facile, nous étions tristes, inquiets, désemparés ! »

Le soir même, alors que les sœurs sont devant un film, les parents convoquent Julie. Ils lui disent qu'ils savent, qu'ils sont fâchés et préoccupés et qu'ils vont l'aider. Pour cela, ils s'appuieront sur un professionnel et prendront rendez-vous dès que possible avec un psychologue.

Julie ne souhaite pas commenter cette séquence parentale, « trop dure, je me sentais comme une moins que rien, je trouvais mes parents agressifs, ils avaient fouillé, c'est tout ! »

■ Une prise en charge psychologique

Le premier rendez-vous chez le psychologue, spécialiste des adolescents, a lieu en famille, les parents et Julie. On ne s'occupe pas des grandes sœurs. Julie ne souhaite pas les mêler à l'histoire.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Assise au fond de son siège, l'adolescente ne comprend pas pourquoi on la « traîne » ici, elle va bien, elle n'a besoin de rien ni de personne. « C'était très dur pour nous, parce qu'elle était agressive, comme si tout avait été de notre faute, les notes, l'ambiance à la maison, les tensions avec son père », raconte Michèle.

Julie finit par dire un mot : « D'accord, je veux voir le psy, mais toute seule. » Michèle et Laurent quittent la pièce. S'ensuivent trente longues minutes pendant lesquelles Julie commence visiblement à se confier.

D'autres rendez-vous ont lieu, les premiers en présence des parents, les suivants avec Julie seule. « Elle avait des messages à nous faire passer, et c'est le psy qui l'a autorisée à les formuler, explique le père. Elle devait par exemple me dire que si moi, j'avais fait d'excellentes études, elle n'était pas obligée de réussir de la même manière ou comme ses sœurs aînées, et que nous devions lui laisser de l'espace, qu'elle devait avoir le choix, justement. »

Par ailleurs, lors d'une des dernières séances, c'est le père qui admit projeter sur sa fille l'image de sa propre sœur, dépressive, qui avait passé lors de son adolescence de nombreux séjours en clinique psychiatrique. « Je ne suis pas comme ta sœur, je ne vais pas faire de tentative de suicide, je suis moi et je cherche par moi-même comment grandir », annonce Julie ce jour-là. Laurent n'en revient pas. Julie, elle, a posé un énorme baluchon qui lui sciait l'épaule depuis tant d'années.

En bref, la jeune fille attend de ses parents davantage de liberté et surtout moins de pression scolaire. « Je fumais pour m'échapper », tient-elle à préciser.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Neuf mois après la première séance, elle va mieux. Elle se sent légère, ne fume presque plus, sauf très occasionnellement, travaille à son rythme et ne se projette pas en classe prépa. « Je veux vivre, m'amuser un peu, profiter de mes belles années de jeunesse, je ne veux pas passer des heures et des heures à préparer des devoirs sur table, des concours ! »

Les parents, eux, ont fini par accepter son désir. Elle n'est pas compétitive comme ses sœurs. « Mais elle n'est pas moins ambitieuse pour autant, conclut sa mère, elle arrivera à faire des grandes choses, à son rythme. »

DÉCRYPTAGE

Julie a révélé à ses parents toutes leurs contradictions. D'un côté, ils affichent un discours ouvert et tolérant, y compris concernant les études, de l'autre, ils exercent une pression. Dans cette situation précise, les projections ont fonctionné à fond. Ces mécanismes peuvent parfois s'avérer dangereux.

« C'est très difficile d'être parents d'un adolescent, parce que celui-ci est un miroir, explique le Dr Emmanuelle Peyret. Les parents doivent être l'exemple, donc se questionner. Il me semble important que les parents d'adolescents puissent être en capacité de se remettre en question. »

Ce n'est pas toujours facile. Ici, les parents de Julie ont été renvoyés directement à leurs motivations et structures profondes. « L'enfant est souvent un miroir et quand ce n'est pas très joyeux, qu'il ne va pas bien par exemple, ce n'est pas supportable, donc tout le monde va mal ! », continue le Dr Peyret.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Les parents de Julie ont accepté de se remettre en question et d'avancer des hypothèses, aidés par des professionnels – le psychologue du service interparents, le psychiatre. Ces séances en famille ont percé des abcès. La jeune fille a naturellement cessé de se réfugier dans le cannabis et l'alcool.

À retenir

Le syndrome amotivationnel est un des effets du cannabis, qui enlève toute motivation et entraîne une baisse de la capacité de la mémoire du travail.

Pour les parents, il est nécessaire et salutaire de contenir leurs émotions pour accepter celles d'un adolescent en difficulté, tout en gardant la mesure de ce qui n'est pas admissible.

« Les adolescents sont dans des sables mouvants, constate Emmanuelle Peyret. Il faut accepter cette remise en question, tous les moyens sont bons pour y parvenir : de la relaxation, du yoga, des thérapies… Pour les parents, il est nécessaire et salutaire de contenir leurs émotions pour accepter celles des adolescents, tout en gardant la mesure de ce qui n'est pas admissible. »

Lorsque Julie commence à envoyer ses notes en chute libre à sa mère par texto, elle lui adresse des signaux, des alertes, un peu comme si elle disait : « Attention, je vais mal ! »

« Les parents ont bien réagi, les punitions n'auraient servi à rien, surtout pas celles d'interdire les sorties, par exemple, parce qu'elle avait aussi besoin de ses amis à ce moment-là, suggère Joël Clerget, psychanalyste. Un ado en conflit ou en difficulté est toujours sensible à l'intérêt que sa famille porte à sa scolarité. À condition bien sûr que l'intérêt de sa famille ne soit pas centré et fermé à sa seule et unique scolarité. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Le syndrome amotivationnel est bien connu des spécialistes. Mais il peut se soigner très vite, à condition d'une prise en charge médicale sérieuse et adaptée. Il existe en France de nombreux services hospitaliers et de structures associatives adaptées, dans lesquelles interviennent des psychologues, psychiatres et médecins addictologues.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

16. Hugo, vivre et étudier avec une dyslexie

Apprendre à travailler autrement pour éviter les échecs

À 14 ans, Hugo est un adolescent sans histoire. Bien dans sa vie, bien dans son corps. Il lui a pourtant fallu quelques séances d'orthophonie à son entrée au collège pour dépasser son anxiété liée à sa dyslexie et se mettre au travail sérieusement et de façon autonome.

Dès ses premières semaines à l'école élémentaire, Hugo n'est pas particulièrement heureux, scolairement parlant. L'apprentissage de la lecture lui coûte énormément, tout comme l'écriture, le graphisme, la synthèse et la conjugaison.

■ Des difficultés dès le début de la scolarité

« Il avait des difficultés dans ces apprentissages, quand il racontait une histoire, il ne commençait pas par le début, et n'arrivait pas à ordonner ses idées, se souvient Catherine, sa mère. Pour la lecture, cela a été un calvaire. Il a souffert. »

Huit ans après cet épisode douloureux, Catherine reste assez remontée contre l'enseignant de CP. D'après elle, il a complètement découragé son fils. « Autoritaire et destructif, il a humilié et traumatisé des générations d'enfants dans cette école, poursuit-elle avec colère. Il rabaissait les élèves dont la tête ne lui revenait pas, comme s'il avait eu plaisir à les blesser. » Hugo confirme : « C'était affreux, j'ai détesté essayer d'apprendre à lire, il se fâchait tout le temps, il me criait dessus. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Hugo n'est pourtant pas un enfant rebelle. Ses parents le décrivent comme un gentil garçon, réservé et sympathique. Le petit garçon, lui, souffre en silence. Il n'arrive pas à apprendre, non pas parce qu'il ne le souhaite pas, mais parce qu'il ne peut pas.

S'ajoutent à cela des petits soucis familiaux. Les parents d'Hugo se sont séparés lorsque celui-ci avait 2 ans et demi, et le garçon reste un peu anxieux.

C'est au début de la classe de CE2, que la nouvelle enseignante suggère à Catherine de réaliser un bilan auprès d'une orthophoniste. D'après elle, il a un petit problème de dyslexie. Le rendez-vous est pris. Et le diagnostic se confirme.

« Hugo avait de réelles difficultés de type dyslexique, pas une dyslexie massive mais des problèmes à la lecture, indique Michèle Lebègue, orthophoniste. C'est un enfant intelligent qui se rendait compte qu'il n'allait pas aussi vite que les autres. Le contexte et l'anxiété familiale se sont ajoutés à son problème de lecture. »

Un enfant qui a des difficultés à lire subit une pression du corps enseignant et parfois des parents. « On leur demande pourquoi ils n'y arrivent pas, pourquoi ils vont moins vite, cette pression les met mal à l'aise et les fragilise », explique l'orthophoniste. Elle rappelle le coût cognitif que ce genre d'apprentissage demande à un enfant dyslexique. L'attention que l'enfant doit porter à un apprentissage est importante, alors que la lecture devrait être automatisée. Les enfants dyslexiques lisent mais ils ont sans cesse besoin de relire. Ils perdent la mémoire du début du texte et doivent alors tout reprendre. C'est fatigant, parfois désespérant.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

■ Une sixième sous haute surveillance

Le travail en orthophonie démarre en CM2 et se termine à la fin de l'année de sixième. La dyslexie d'Hugo est mixte. Elle est d'ordre phonologique, ce qui signifie qu'il a du mal à décoder des sons. Elle est également d'ordre lexical, ce qui veut dire qu'il met plus de temps pour mémoriser un mot dans l'ensemble de la phrase. « Cette lenteur à développer la voie lexicale ne lui permettait pas de décoder de manière fluide », précise Mme Lebègue.

L'orthophoniste utilise des supports attractifs pour mobiliser le garçon, tels que des jeux de cartes ou des jeux de mots, des dessins, des jeux d'articulation (« les chaussettes de l'archiduchesse… »). « Je plaçais des petits bonshommes dans la page, je lisais un texte à voix haute puis je le lisais dans ma tête, se remémore Hugo. J'aimais bien ce que je faisais avec elle. C'était bien parce que je me sentais progresser. Après, c'était moins difficile de lire, en tout cas je lisais plus vite qu'avant ! »

Lire plus aisément ainsi qu'automatiser la lecture sont les objectifs d'Hugo. Comment ? « Mon but premier était de l'accrocher et lui montrer, l'impliquer dans la rééducation. Je lui disais qu'il confondait les "p" et les "b" parce qu'il les inversait. Il a compris vite, il a donc pris ses progrès en main, poursuit Mme Lebègue. Nous avons établi un climat de confiance afin de l'aider à être plus efficace. » L'orthophoniste lui enseigne des stratégies pour progresser. « Je savais que ce que je faisais avec elle me servirait, explique Hugo. À la fin de chaque séance, elle me demandait ce qu'on avait fait et si ça me servait ; c'était bien. Elle m'a vraiment poussé à lire mieux et plus vite. Après, tout était plus facile. »

Copyright © 2010 L'Etudiant.

L'orthophoniste a aidé Hugo à passer le cap de la sixième en douceur. La première année de collège représente en effet un handicap sérieux pour un enfant qui lit lentement car il y a beaucoup plus de documents et d'intitulés à lire qu'en cours élémentaire. Au collège, on écrit au tableau, on copie des textes, on prend des notes. Et quand on est plus lent, à cause d'une dyslexie, tout devient problématique. La période d'adaptation à toutes les nouvelles matières, associée à l'anxiété de lire moins vite que les autres, est une période difficile.

■ Un soutien supplémentaire : l'aide aux devoirs

Afin d'aider Hugo à s'organiser, Catherine embauche, dès la rentrée de sixième, une étudiante en lettres un soir par semaine. Avec elle, le garçon revoit le français et l'anglais, les matières dans lesquelles il a des difficultés et du mal à s'y mettre.

Mère et fils se souviennent :

– Elle était très sérieuse, elle pouvait passer trois heures sur une leçon si elle constatait que tu n'avais pas compris.

– Moi je râlais, je n'en pouvais plus, elle ne me lâchait pas tant que je n'avais pas fini !

– Justement, moi je la trouvais super. Je la payais une heure et elle pouvait rester deux heures de plus jusqu'à ce que tu aies compris ! C'était comme une coach sportive.

– Je me suis mis à faire tout mon travail pour m'en débarrasser !

– N'empêche qu'elle a été utile et qu'elle t'a poussé à être autonome.

– Je reconnais, mais qu'est-ce que j'en avais marre à la fin !

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Au bout de cette année d'aide (orthophonie et soutien scolaire), Hugo découvre le bonheur d'être indépendant et de réussir. « Il n'aime pas être contraint, il a préféré s'organiser pour ne pas que je sois constamment derrière lui à répéter les éternelles phrases : "fais tes devoirs, apprends tes leçons !", analyse Catherine. J'ai accepté de lui laisser sa chance et dès la classe de cinquième, il était devenu autonome, s'y mettait sans rechigner... Maintenant qu'il est plus mûr, il est fier d'avoir réussi par lui-même ! »

Hugo confirme : « Je comprends que mes parents ont essayé tous les moyens pour que j'y arrive, ils cherchaient une solution. Je ne sais pas si la prof à la maison était la meilleure mais bon, c'est comme ça. Maintenant c'est fait. »

Actuellement en fin de troisième, l'adolescent n'a aucun mal à travailler tout seul. Il n'est plus aussi anxieux et entre en seconde générale en toute tranquillité.

DÉCRYPTAGE

La dyslexie d'Hugo n'était certes pas massive. Elle a tout de même posé un problème à l'entrée du collège. « En primaire, l'orthographe est moins gênante, tout comme l'écriture, explique Michèle Lebègue. Mais la lenteur d'Hugo dans tous les domaines a majoré les difficultés, au moins dans les premiers temps d'adaptation. » Une cinquantaine de séances ont suffi.

L'encouragement et le soutien de la famille ont également été d'une aide importante. La dyslexie est un trouble, une pathologie. Elle n'a rien à voir avec la paresse, le manque d'intelligence ou de

Copyright © 2010 L'Etudiant.

motivation. La dyslexie se soigne, elle est d'ailleurs prise en charge et les séances sont remboursées par la Sécurité sociale. En outre, elle est considérée comme un handicap et à ce titre, les enfants bénéficient d'un tiers de temps supplémentaires aux contrôles et examens.

Lorsqu'un adolescent rencontre des difficultés de type dyslexique, c'est toute la confiance en lui qui peut être mise à mal. Cela a été le cas chez Hugo.

Un adolescent qui lit difficilement et comprend qu'il va moins vite que ses camarades dans la lecture, l'écriture ou la réalisation de travaux, voit son image de lui-même malmenée. « Oui, c'est compliqué, parce qu'ils sont par ailleurs intelligents. Ils se sentent décalés, différents des autres, à un âge où on a besoin de ressembler à ses pairs, conclut l'orthophoniste. L'orthophonie est une béquille mais il faut apprendre à marcher tout seul, comme si on avait une jambe plus courte que l'autre. » L'idée fondamentale qui soutient la prise en charge : accepter qu'on est différent des autres et qu'il faudra faire avec toute sa vie.

Pour donner confiance à ces jeunes, la meilleure stratégie à adopter est l'accompagnement. Un bilan d'orthophonie s'impose, suivi d'un accompagnement très personnalisé, comme cela a été fait pour Hugo. Si l'enfant accepte, les parents peuvent aussi apporter leur aide.

À retenir

La dyslexie est un trouble. Elle n'a rien à voir avec la paresse, le manque d'intelligence ou de motivation.

Ces jeunes doivent accepter le fait qu'ils sont différents des autres et qu'il faudra faire avec toute leur vie.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Une leçon d'histoire à réviser ? L'enfant peut d'abord lire à voix haute devant le parent, puis relire tout seul. Si l'ambiance est propice, on peut poursuivre ce système avec une poésie à apprendre, les verbes irréguliers en anglais ou encore les leçons en sciences et vie de la Terre. Hugo a accepté de l'aide jusqu'en fin de sixième. Elle lui a été profitable.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

ANNEXES

Je tiens à remercier de tout cœur les adolescents, leurs parents et familles pour leur confiance, leur disponibilité et leur générosité.

Je tiens également à remercier vivement, chaleureusement, les professionnels interviewés. Ils m'ont aidée, fait partager leur savoir et leurs contacts. Qu'ils reçoivent ici toute ma gratitude.

☐ Joseph Boix est proviseur du lycée technologique Auguste-Renoir à Paris.

☐ Joël Clerget est psychanalyste à Lyon. Il enseigne et anime des séminaires de lectures de textes psychanalytiques. Il est membre du collège de la revue *Spirale* et auteur de nombreux ouvrages et articles sur l'enfant, le corps, la famille.

Ouvrages parus : Clerget J. (2002). *L'Enfant et l'Écriture,* Ramonville-Saint-Agne, Érès • Clerget J., Durif-Varembont J.-P., Durif-Varembont C., Clerget M.-P. (2006). *Vivre l'ennui, à l'école et ailleurs,* Ramonville-Saint-Agne, Érès www.joelclerget.com.

☐ Béatrice Copper-Royer est psychologue clinicienne et psychanalyste, spécialisée dans la clinique de l'enfant et de l'adolescent. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages de référence sur le soutien et l'accompagnement des enfants, depuis la toute petite enfance jusqu'à l'adolescence.

Ouvrage parus : Copper-Royer B. (1999). *Vos enfants ne sont pas des grandes personnes,* Paris, Albin Michel, nouv. éd. 2010 • Copper-Royer B., de la Borie G. (2004). *Non, tu n'es pas encore un ado ! – Les 8-12 ans sont toujours des enfants,* Paris, Albin Michel • Copper-Royer B., Firmin-Didot C. (2006). *Lâche un peu ton ordinateur ! – Comment mettre des limites ?,* Paris, Albin Michel • Copper-Royer B. (2007). *Premiers Émois, Premières Amours – Quelle place pour les parents ?*, Paris, Albin Michel www.beatrice-copper-royer.fr

☐ Véronique Gaillard est consultante et médiatrice scolaire, présidente de l'Association pour l'épanouissement des enfants à haut potentiel intellectuel (AE-HPI) du Languedoc-Roussillon www.ae-hpi.org.

☐ Philippe Goémé est enseignant au pôle innovant lycéen (sciences sociales, économie) http://lvpe-li.scola.ac-paris.fr

Copyright © 2010 L'Etudiant.

☐ Monique Guisnet est principale adjointe du collège Valmy à Paris.

☐ Laïziz Hadjadj est conseiller principal d'éducation dans un lycée de Nîmes.

☐ Michèle Lebègue est orthophoniste à Paris.

☐ Jacques-Antoine Malarewicz est psychiatre et consultant en entreprise et formateur. Il partage son activité entre son cabinet de psychothérapeute et la formation et la supervision de consultants en entreprise. Spécialiste de la thérapie familiale systémique et de l'hypnose clinique, il est l'auteur de nombreux ouvrages dont : Malarewicz J.-A. (2003). *Le Complexe du petit prince – L'adolescence en crise, entre l'enfance inachevée et l'âge adulte impossible à atteindre,* Paris, Robert Laffont ☞ www.malarewicz.fr.

☐ Eunice Mangado-Lunetta est déléguée aux accompagnements à l'AFEV (Association de la fondation étudiante pour la ville). Licenciée d'anglais, elle est diplômée en français langue étrangère ☞ www.afev.org.

☐ Armelle Nouis est proviseure du lycée Ponticelli, pôle innovant lycéen, à Paris.

☐ Fanny Nusbaum est psychologue clinicienne, sophrologue, enseignante et chercheure à l'université Lyon 2 ☞ www.cabinet-nusbaum.com.

☐ Anne Pesle est psychologue clinicienne, conseillère en bilan de compétences et bilan d'orientation scolaire.

☐ Emmanuelle Peyret est praticien hospitalier, addictologue de l'hôpital Robert-Debré à Paris, service de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent.

☐ Jeanne Siaud-Facchin est psychologue clinicienne, fondatrice et directrice des premiers centres spécialisés dans le diagnostic et la prise en charge des troubles des apprentissages. Cogito'Z est présent à Marseille, Avignon et Paris.

Ouvrages parus : Siaud-Facchin J. (2006). *Aider l'enfant en difficulté scolaire,* Paris, Odile Jacob, nouv. éd. 2008 • Siaud-Facchin J. (2008). *L'Enfant surdoué – L'aider à grandir, l'aider à réussir,* Paris, Odile Jacob • Siaud-Facchin J. (2008). *Trop intelligent pour être heureux ? L'adulte surdoué,* Paris, Odile Jacob ☞ http://www.cogitoz.com/

☐ Philippe Taburet est enseignant au pôle innovant lycéen (histoire géographie, économie) ☞ http://lvpe-li.scola.ac-paris.fr.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Aide, informations, ressources documentaires

- Association de parents d'enfants dyslexiques (APEDYS) www.apedys.org.
- Association des parents d'enfants en difficulté d'apprentissage du langage oral et écrit (APEDA) www.apeda-france.com.
- Association française pour les enfants précoces www.afep.asso.fr.
- Association pour l'épanouissement des enfants à haut potentiel intellectuel www.ae-hpi.org.
- Centre français de diagnostic et de prise en charge des troubles des apprentissages scolaires (Cogito'Z) www.cogitoz.com.
- Coordination des intervenants auprès des personnes souffrant de dysfonctionnements neuropsychologiques (CORIDYS) www.coridys.asso.fr.
- Drogues info service www.drogues-info-service.fr, 0 800 23 13 13
- Écoute alcool : 0 811 91 30 30.
- Écoute cannabis : 0 811 91 20 20.
- Fédération des associations nationales pour les enfants intellectuellement précoces www.anpeip.org.
- Fédération des écoles Steiner-Waldorf en France www.steiner-waldorf.org.
- Fédération des établissements scolarisant des enfants dyslexiques www.feedfrance.fr.
- Fédération nationale des écoles des parents et des éducateurs www.ecoledesparents.org.
- Fil santé jeunes http://www.filsantejeunes.com, 0 800 23 52 36.
- Interservices parents : 01 44 93 44 93.
- Mission interministérielle de lutte contre la drogue et la toxicomanie www.drogues.gouv.fr.
- Fédération des établissements scolaires innovants (FESPI) www.fespi.fr.

Copyright © 2010 L'Etudiant.

Éditions l'Etudiant

Directeur de la rédaction : Emmanuel Davidenkoff.
Directrice de collection : Maëlla Ruellan.
Responsable d'édition : Cécile Coursol.
Secrétaire de rédaction : Christine Chadirac.
Assistante de rédaction : Marion Quentin.
Assistante diffusion : Hasnaa Doulimi.

Visuel
Directrice artistique : Evelyne Voillaume.
Conception graphique de la couverture : Philippe Marchand/OLO.
Maquette : Éliane Degoul.

Fabrication
Sabine Enders.

Communication
Directrice : Delphine Cantat.
Lucie Mousques.

Documentation
Directrice : Delphine Pietton.
Fonds général : Natalie Fernandez.
Écoles : Thérèse Arnault, Véronique Curely, Dominique Mongie.
Universités : Grégory Lannes, Julia Nadot-Leblanc.
Alternance : Jeanne Levavasseur.
Assistante : Marie-Odile Wettstein.

Commercial
Directrice : Chrystèle Mercier.

© L'Etudiant 2010
23, rue de Châteaudun, 75308 Paris cedex 09
Dépôt légal : octobre 2010
Imprimé en France

Imprimerie Darantiere : n° d'impression ~~271-514~~

ISBN 978-2-8176-0071-0
ISSN 1262-327X